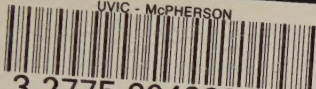


UVIC - McPHERSON



3 2775 90428335 4

DIATO

ANDRÉ DEMAISON

DIATO

ROMAN
DE L'HOMME NOIR
QUI EUT TROIS FEMMES
ET EN MOURUT

Préface de Jérôme et Jean Tharaud.



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS - 22, RUE HUYGHENS, 22 - PARIS

PG 2607
E385 D5

Il a été tiré de cet ouvrage :

5 exemplaires sur papier du Japon
numérotés à la presse
de 1 à 5

30 exemplaires sur vergé pur fil des PAPETERIES LAFUMA
numérotés à la presse
de 1 à 30

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays
Copyright 1923 by Albin Michel

A MES CHERS AMIS

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

A. D.

PRÉFACE

Mon cher ami,

Vous vous êtes dit un beau jour : « Pendant quinze ans j'ai mené une existence tout à fait particulière; j'ai vécu dans la brousse parmi les Noirs de l'Afrique Occidentale; j'ai appris à connaître les coutumes et la mentalité de populations disséminées sur un territoire plus vaste que celui de la France; j'ai palabré indéfiniment avec les indigènes dans leurs différents idiomes; j'ai saisi sur le vif, dans sa familiarité, une civilisation qui, pour primitive qu'elle soit, ne laisse pas d'être remplie d'intérêt; bref, j'ai appris à connaître des races extrêmement différentes les unes des autres par le caractère, la langue, les mœurs, en dépit de leur uniformité apparente. Tout cela, c'est bien quelque chose, mais quelque chose de tout à fait inutile si je le garde pour moi... Comment utiliser cette longue expérience? Comment y intéresser autrui? Ah! si j'étais un écrivain!... »

Mais tout le monde est écrivain, cher ami, dès qu'il a quelque chose à dire ! Ecrire, voyez-vous, ce n'est rien. Le rare, le difficile, c'est d'avoir dans l'esprit des histoires ou des pensées qui soient dignes d'être rapportées. Et vous, vous aviez sous la main une matière très nouvelle et très féconde : la vie de trois ou quatre millions d'hommes rassemblés le long des rivières de l'Afrique Occidentale, sur les côtes, au pied des montagnes, pasteurs, cultivateurs, artisans ou matelots, suivant leur race ou leur caste, ou bien exerçant tour à tour chacun de ces métiers au gré de la saison. C'est cette vie, en apparence très simple, dont vous réussissez dans votre *Diato*, si vivant et si coloré, à traduire la complication, qui naturellement échappe au regard du simple passant.

Cette complication secrète a pour cause profonde la crainte des génies qui hante des imaginations simples. C'est cette crainte qui embarrasse toute l'existence de ces Noirs d'une foule de rites superstitieux et les inquiète jusqu'au delà du tombeau. La vanité et le respect humain tiennent encore une place immense dans ces esprits enfantins. Là-bas, le marchand d'amulettes qui conjure les mauvais sorts a pour rival naturel le griot, le chanteur, qui se fait craindre des grands par la satire, et admirer de tous par la poésie et la louange. Enfin, dans votre ouvrage, vous avez voulu montrer l'attitude des Noirs en face de leurs maîtres les

Blancs, non pas l'attitude convenue qu'ils laissent voir au passage d'un fonctionnaire ou d'un voyageur inconnu, mais leur sentiment réel. Regret vivace, chez les uns, des anciennes royautés locales, que dissimule assez mal une soumission apparente; sentiment de sécurité nonchalante, chez les autres; satisfaction d'avoir échangé des maîtres de leur sang, violents et souvent sanguinaires, pour des maîtres étrangers, sans doute, mais le plus souvent bienveillants.

Avec votre *Diato*, nous nous promenons dans la brousse, au milieu d'un épais fouillis de routines et de superstitions, et vous nous faites assister aux transformations qu'apporte déjà notre présence dans toute cette primitivité. J'aime beaucoup le ton simple, aisé, de votre récit, il respire l'amitié des choses et des êtres dont vous parlez. On n'a pas besoin d'être allé là-bas pour sentir que vous dites vrai. Il y a dans votre narration l'accent qui ne trompe pas. Vous voyez bien que vous aviez grand tort d'hésiter à prendre la plume. Et si j'ai pu vous y encourager, le charmant livre que vous offrez aujourd'hui au public est la plus aimable récompense.

Vos amis,

Jérôme et Jean THARAUD.

AVANT-PROPOS

« Lorsque des peuples, placés dans de telles conditions, ont pu, avec leurs seules ressources, former des idiomes dont la souplesse, la richesse et la précision font l'étonnement de tous ceux qui les étudient, des idiomes qui pourraient, par le simple jeu normal de leurs lois morphologiques et sans interpolations étrangères, fournir l'instrument nécessaire à ceux qui les parlent, si ceux-ci venaient à faire un bond en avant de quinze ou vingt siècles, il faut bien admettre que ces peuples ne méritent pas d'être traités d'inférieurs au point de vue intellectuel. »

(*Les Noirs de l'Afrique*, par Maurice DELAFOSSE, ancien gouverneur des Colonies, professeur à l'Ecole Coloniale et à l'Ecole des Langues Orientales.)

« Le fleuve n'est pas roi, mais qui
veut entrer chez lui doit retirer ses
sandales. »

(Proverbe sénégalais.)

DIATO

PREMIÈRE PARTIE

Diato n'était que son prénom; son père, originaire du Soudan, appartenait à la famille des Cissé; il s'appelait donc ainsi et ce nom serait, plus tard, celui de ses enfants.

Diato Cissé était plutôt court de taille, sa croissance ayant été ralentie par un malencontreux accident de jeunesse. Un matin, grimpé sur un palmier, les pieds posés à plat contre le tronc, les reins soutenus par une ceinture de lianes, il venait de décrocher des gourdes de vin de palme frais et sucré, quand l'attache se rompit à douze coudées du sol. Les ceintures abandonnées par les récolteurs professionnels sont habituellement pourries et sans résistance. Pour avoir, dans son désir de maraude, oublié ce détail, Diato était tombé lourdement sur le derrière : les gourdes s'étaient brisées, le vin de

palme répandu, et son corps, dans le même instant, s'était épanché sans réserve, ce qui excita au plus haut point les rires de ses camarades qui le retrouvèrent ensuite dans ce fâcheux état.

Il avait gardé de cet accident, non pas le dégoût de la boisson du palmier, mais un certain déhanchement qui, dans sa démarche, se trahissait à chaque enjambée.

L'enfant avait alors onze ans, le teint plus clair que les Noirs de la côte, l'œil vif et l'intelligence éveillée, comme beaucoup de ses semblables avant l'âge de la puberté et la circoncision. S'il était, pour le moment, impropre aux travaux des champs et à la recherche des bœufs égarés dans la brousse, il savait mieux que personne vendre au meilleur prix, dans les factoreries, la cire d'abeilles, les amandes de palme et autres produits du pays, et faire de même les achats qui lui étaient confiés.

Un anneau d'or pur dont sa mère avait percé son oreille gauche achevait de donner du caractère à sa physionomie qu'un inaltérable et malicieux sourire rendait pittoresque.

L'arrêt de la croissance dans les membres inférieurs avait donné à ses bras une longueur et une force anormales, et son père ne trouva rien de mieux à faire que de lui acheter une petite pirogue pour passer les voyageurs d'un bord à l'autre de la rivière.

Ce fut l'origine de la fortune de Diato.

Sédhiou, où il habitait, est une petite ville curieuse, qui étale sur le bord de l'eau les bâtisses blanches des Toubabs (1), leurs arcades et leurs terrasses, et à flanc de coteau les cases de la population indigène, dont la silhouette pointue n'a su être modifiée durant les siècles où les migrations venant de l'Est ont poussé dans ces lieux les peuplades étranges qui s'y abritent.

A travers un rideau de verdure, la ville regarde le soleil se lever; le jour, le vent de l'intérieur la pénètre sans cesse de son souffle brûlant, tandis que la brise du soir agite seulement le faite des arbres démesurés qui la recouvrent.

Placée aux confins du Sénégal, de la Guinée et du Soudan, toutes les tribus de ces pays s'y donnent rendez-vous : gens de Gorée et de Saint-Louis qui s'habillent comme les Blancs, Ouolofs de Dakar ou de Rufisque qui ont suivi le commerce des nouveaux maîtres, Diolas des basses terres ou Foulahs de la montagne, Toucoulaures chasseurs d'oiseaux et de bêtes fauves, Soninkés et Mandingues venus des sources des grands fleuves, Maures du désert en quête de prosélytes pour l'Islam, Manjaques navigateurs, Balantes sauvages et pillards, marchands de kolas de la Guinée, et jusqu'aux Koniaguis qui viennent chaque

(1) Nom générique donné aux Blancs par les Noirs d'une grande partie de l'Afrique Occidentale.

année du Kidougou vendre leurs chapons enfermés dans des cagettes en bambou, suivant l'ancienne coutume, et dont le corps ne supporte aucun vêtement.

Les races s'y bousculent et les religions s'y mélangent. La Mission catholique y réunit des adeptes, les marabouts musulmans y font fortune, et tous les fétiches y sont vénérés : le faisceau de leurs communes superstitions subjugué tous ces êtres, les pare d'amulettes de toutes sortes, et cette multiplicité de croyances occasionne des fêtes sans nombre dont l'âme noire ne se rassasie pas.

Aussi loin que peut porter la vue, le fleuve s'étend à droite et à gauche de la ville, et il est impossible de distinguer un homme ou un bœuf sur la rive opposée.

Une île de verdure flotte sur cette immensité : la végétation en est si dense qu'il semble difficile à un oiseau d'y déployer ses ailes ; les lamentins y abordent pour brouter les feuilles à fleur d'eau, et sur les hautes branches, les hérons gris et les aigrettes viennent abriter leur nichée contre la voracité des chats-tigres et dormir en sécurité.

Chaque matin, Diato partait à l'aube, sur sa pirogue, chercher les premiers clients de la journée : cultivateurs qui offraient leurs produits à la ville, disciples qui passaient pour consulter leur marabout, pèlerins porteurs d'offrandes, femmes qui prenaient tout prétexte pour venir admirer les maisons à étage et y choisir les tissus seyants, col-porteurs venant se ravitailler, plaideurs et témoins appelés au tribunal, hétaires qui tentaient la chance dans cette agglomération importante, voyageurs de toutes castes et de tous langages.

A tous, Diato prélevait le prix du passage; puis, assis à l'arrière pour gouverner la pirogue, il invitait les hommes à payer et les femmes à vider l'eau avec une calebasse. Il y a peut-être mille coups de pagaie à donner, mais Diato pensait qu'il est plus aisé de commander avec un doigt que de travailler avec toute la main; et si parfois il se trouvait des passagers récalcitrants, une mélopée, une chanson satirique entonnée par lui entraînait tout le monde et cadencait les mouvements; l'atterrissage se faisait sans que le voyage eût parut fasti-

dieux, et clients et piroguiers se quittaient sur les plus jolis souhaits du monde :

— Dieu veuille que votre route soit agréable, disait Diato.

— Ainsi soit-il, lui répondait-on; ou encore « Avec la paix ».

Souvent, averti de tous les événements de la ville, il racontait aux passagers les nouvelles des jours précédents, les mariages et les divorces, les naissances et les décès, les rixes et les scandales nocturnes; il indiquait aux femmes les amants les plus riches et les boutiques les mieux assorties; aux vieillards il confiait dans le plus grand secret les recettes qui redonnent momentanément la jeunesse; aux hommes en quête de plaisirs, il enseignait les maisons dont le maître était mort ou absent, et aussi les cases fréquentées par les créatures faciles ou les joueurs de cartes.

Ainsi Diato conquit rapidement l'amitié des deux rives du fleuve, la faveur des femmes et des boutiquiers dont il avantageait également le commerce : ceux qui ne l'estimaient pas le craignaient et le résultat était le même.

Si bien qu'après quelques années une autre pirogue avait été achetée, la première remplacée par une plus grande qui portait les chevaux et les ânes avec leur charge. D'heureux trafics de bétail durant la saison des pluies avaient assuré à Diato la possession d'un enviable troupeau; il entretenait

pieusement sa mère, comme il est convenable de le faire; à tout prendre, il était un homme considéré quand la guerre des Toubabs eut lieu et que l'univers se mit en voyage.

Diato, grâce à son accident de jeunesse, put éviter l'enrôlement; il vit partir quelques-uns de ses amis pour les pays qui sont au delà des mers; il entendit parler d'une guerre chez les Toubabs, il s'aperçut même que le nombre de ceux qu'il connaissait avait diminué : mais la vérité n'en est pas moins établie que le malheur du voisin n'est pour soi-même qu'un songe.

Il continua donc son métier en toute sécurité durant quatre saisons sèches et cinq saisons pluvieuses. Le trafic s'était resserré, il est vrai : les jeunes hommes voyageaient moins dans la crainte d'être engagés, les vieillards et les femmes étaient retenus aux champs et dans les cases; mais le troupeau de bœufs du piroguier, malgré les maladies, les panthères et les hyènes de la forêt, ou les vols des Balantes, s'était accru considérablement, en même temps que la valeur des bêtes avait doublé.

Diato se sentait maintenant un homme et, plus que jamais, après la mort de son père, un homme libre. Un Cissé ne peut vivre autrement, car dans la grande famille des Malinkés et des Soninkés qui

avaient dominé les territoires baignés par les Grands Fleuves, ses ancêtres avaient toujours occupé une place de premier rang; ils avaient commandé aux peuples du Soleil levant pendant des années innombrables, conquis les territoires qu'arrose le Diéliba, tenu en échec le Fouta, et reçu des impôts en barres de sel, en or, en coton, en bœufs et en esclaves dont on ne pouvait imaginer le compte.

Tout cela, il le savait : sa mère Binta Fati le lui racontait le soir, et les griots chanteurs, troubadours de l'Afrique, le criaient bien haut quand il avait de l'argent : quand il en manquait, ils se taisaient.

Un matin, un homme entra dans la cour de la maison des Cissé : vêtu d'un pantalon et d'une blouse de laine bleue à col bordé de blanc, chaussé de godillots et coiffé d'un béret à pompon rouge, il portait aux bras des insignes de toutes sortes, à coup sûr respectables :

— Fara, s'écria Diato en le voyant et sans lui laisser le temps de parler, tu as failli me faire peur!

— Et pourtant, répondit le nouveau venu, ce n'est que la paix que j'apporte.

— Tant mieux pour ta vie! Et d'où viens-tu?

— Du pays des Toubabs : ils m'ont laissé partir : mais j'ai tourné autour du monde depuis que je t'ai quitté.

Et, longuement, il se mit à raconter son odyssée. Engagé dans les services de la marine à Dakar, il avait été d'abord matelot de pont, puis soutier, chauffeur, et quelque peu mécanicien : il avait accompagné en France des convois d'arachides du Sénégal et de blé d'Argentine : durant des mois et des années, il avait poursuivi sur la mer un ennemi invisible :

— Par la ceinture de mon père, dit-il, je ne retomberai plus dans ce trou de serpent : quand la mer était méchante, vivre n'avait plus de saveur pour moi !

— Et Tougheul (1) ? demanda Diato.

— J'y suis descendu. Les hommes sont innombrables et Dieu leur a donné des richesses qui ne finissent pas.

Mais ils ont aussi des gens faciles : ceux-là, tu ne peux savoir s'ils sont de la même race que les autres, car, dans les ports, ils font briller tes souliers pour deux sous, et tu peux ramasser ta chance chez certaines femmes pour un prix sans importance. Que j'en perde la vie, ça ne les empêche pas d'être de vrais hommes ; nous ne sommes rien à leur côté ; je leur ai donné ma force, mais ils m'ont fait des politesses, et à ce jour j'ai épuisé tout le savoir d'un marin.

— Et alors, que vas-tu faire ?

— Je vais te dire une chose, Diato : tu es comme le fils de ma mère et nous avons habité dans la même case après la circoncision, n'est-ce pas vrai ? Eh bien ! crois ce que je vais te dire : j'ai maintenant l'habitude des bateaux, et je ne dis pas seulement des pirogues : Diato, les bateaux seuls donnent de l'avantage à des hommes comme nous, c'est moi qui te l'affirme. Je

(1) Tougheul signifie le pays des Blancs de France.

puis t'aider, et tu verras que nous ramasserons tant d'argent que personne ne peut le savoir.

— Et comment faire?

— Tu as entendu parler des chalands de Manel Corrêa, l'homme de Bissao qui est mort : jusqu'à présent ses fils n'en ont rien fait... Regarde dans ton esprit : nous nous verrons de nouveau et nous en reparlerons.

Et puisant à la jarre de terre cuite posée à l'entrée de la case, Fara but une petite calebasse d'eau et sortit. Comme il allait franchir la porte de la cour, Diato lui demanda :

— Et Moussouba? Quand te maries-tu avec elle?

— Elle est là-bas, chez ses parents; la chose ne durera plus longtemps, mais en vérité, cela est dans la main de Dieu. Et toi, que fais-tu avec Sona?

— Jusqu'à ce jour mon esprit est sur elle. Je suis allé dans la case de Sathio le marabout : il a regardé ce qui doit m'arriver, et il n'a pas vu de malheur. Quand tu auras le temps, va dans la maison des Dramé et dis toutes paroles pour connaître la dot qu'ils demandent.

— Je n'ai rien à te refuser, Diato : je le ferai encore mieux puisque Sathio a vu des choses heureuses sur sa tête, et que rien ne lui est caché.

— Je te remercie! Salue les gens de ta maison.

— Ils l'entendront, répondit l'homme dans la rue.

Après des palabres infinies, Diato vendit des bœufs, en échangea d'autres, et devint propriétaire de deux petits chalands plats qui pouvaient transporter dans la haute rivière et ses affluents, les marchandises des Toubabs, et en rapporter les produits du sol dont le commerce faisait prospérer la ville.

La considération qui s'attache à un possesseur d'immeubles n'a d'égale en ces lieux que celle qui honore un patron de bateau. Diato confia donc ses pirogues à son jeune frère, racola deux équipages de Balantes, se mit avec Fara à la barre des embarcations, et, un soir, après des discussions et des libations sans arrêt, au moment où la brise de mer arrivait sur le fleuve, les voiles furent hissées le long du mât. A l'heure du départ, des passagers embarquaient encore, les vieux avec prudence, les jeunes en retard, ayant toujours des adieux à faire au dernier moment, les femmes chargées de calebasses et encombrées de paniers. Tout ce monde, entassé sur les ballots de marchandises et les sacs de denrées, se casa dans les trous, dans les coins, et l'on partit au milieu des cris, des conversations, des appels, des dernières commissions jetées par-dessus l'eau :

— Saluez pour moi les gens d'Oudoucar, disait l'un.

— Ils le sauront, répondait le bord.

— Tu diras à Kémo Dafé de Kéracounda qu'il me paye mon bœuf, disait un autre.

— Par la vérité toute blanche, il l'entendra!

— N'oublie pas mes trois sacs de mil à Dian-nah, recommandait un troisième, et mets-y ta pensée.

— Je n'ai pas le droit de l'oublier, criait Diato.

Et plus bas, à ses hommes :

— Prenez les perches et poussez avec force : ces hommes à la tête vide me fatiguent!

Sans hâte, les matelots, partant de l'avant, piquaient les longs bambous dans la vase, et en poussant au creux de l'aisselle, marchaient sur le plat-bord, à pas cadencés.

Le rythme amena les chansons, qui s'élevèrent sur l'eau, mélées ou satires, chants de guerre ou d'amour : parfois un sourire passait sur le visage des femmes qui écoutaient, et les hommes reprenaient, en sourdine ou en sifflant, l'air de la chanson.

La nuit était venue et les chalands allaient toujours ainsi, le barreur à moitié endormi ou mâchonnant par intervalles des noix de kola : lorsque les chanteurs faiblissaient, le bruit mat des pieds nus sur le plat-bord laissait encore percevoir le frois-

sement de l'eau sous le plongeon des perches et son bruissement dans le sillage.

La voix plus aiguë d'un griot rompit la monotonie, et dans la nuit on entendit :

*Diato, fils de Soundiata
Et de Malamine Singhaté,
Les Cissé ne sont pas uns
Avec les autres hommes.*

*Quand N'Diouga Cissé arriva à Tabatenda,
Il détruisit la ville,
Il tua tous les guerriers :
Depuis ce jour, de sommeil dans ce village,
Il ne peut plus y en avoir!
Les Cissé sont des hommes!*

— Tu dis vrai, dirent les autres passagers, désireux de s'attirer l'amitié du patron. Quant au griot, il avait ainsi payé le prix de son voyage : Diato le gratifia même d'une poignée de kolas, heureux que le chanteur ne lui demandât pas de se dépouiller de ses habits en sa faveur.

Puis, les femmes se tassèrent un peu plus dans la marchandise disparate; les mères appliquèrent leur poupon au long de leur sein. Le sommeil gagnait les uns, les autres marmonnaient des prières, tandis que sur le fleuve couraient les bruits de l'eau et de la forêt, grouillement de bancs de carpes et de mulets, cris des vanneaux dans les

plaines, ululements des grands-ducs et des chouettes dans la futaie. Les chacals glapissaient au loin; les phacochères, sangliers à tête de monstre, grognaient de contentement en bouleversant le sol et en croquant les tubercules et les racines des terrains humides. Un hippopotame solitaire reniflait bruyamment au moment de sortir de l'eau pour paître et piétiner les rizières de la rive : Diato n'en avait cure, car s'il est dangereux de frôler en pirogue une femelle accompagnée de son petit, un chaland à quatre matelots, capable de porter trois cents boisseaux de graines et dont le pied de mat est chargé d'amulettes protectrices, n'a rien à craindre de la lourde bête qui règne sur les eaux du fleuve.

Les bateaux, devenus enfin silencieux, perches rentrées et voile gonflée, rien ne les abritant plus de la brise, glissaient doucement à fleur d'eau; seuls les barreurs veillaient à l'arrière, assis sur la mèche du gouvernail, et fumaient sans arrêt, dans des pipes de terre, des feuilles de tabac du Soudan. Les deux berges s'alignaient à distance, également sombres, surélevées tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant que la forêt tombait dans le fleuve ou que la plaine l'en éloignait.

Au-dessus, les étoiles, si nombreuses qu'elles semblaient se toucher, éclairaient la rivière, au point que, la lune étant couchée, il était encore facile de se diriger.

Diato avait, de la sorte, atteint sa vingt-sixième saison des pluies. Le travail était presque arrêté, et si la saison sèche avait été fructueuse, il lui restait néanmoins quelques sommes à payer à son Toubab pour des fournitures de bateau; mais il ne s'en inquiétait guère, car vivre sans dettes est, pour un fils de Mandingue, comme manger des aliments sans sel.

Il menait ainsi une existence tranquille lorsque Fara choisit sa femme dans la maison des Sané. Même si l'on n'a pas faim, voir manger de la bouillie sucrée met en appétit. Diato, certes, ne manquait de rien, et depuis sa circoncision il cueillait sa chance au hasard des passagères de sa pirogue ou de son chaland, parmi les femmes de toutes races que l'attrait de la ville amenait. Mais la mère était âgée, ses bras ne suffisaient plus au travail de la maisonnée, et le prétexte était excellent pour écarter les hésitations de Diato, puisqu'il favorisait son désir.

Un soir donc, après avoir mangé le tiéré (1) au poisson sec, il dit à la vieille Binta :

(1) Tiéré, kouskous fait avec de la farine de mil.

— Mère!

— Voilà, répondit-elle.

— As-tu le temps de m'écouter?

— Je t'écouterai.

— J'ai quelque chose à te dire.

— Est-ce une chose de paix?

— De paix seulement.

— Dieu en soit loué.

— Mère, depuis que mon père est mort, c'est toi seule que j'ai dans ce monde, n'est-ce pas la vérité?

— Je le pense, Diato; mais parle ce que tu veux dire. Il fait nuit, et mes vieux os se refroidissent vite le soir.

— Rentrons, dit-il alors, car ma parole sera un peu longue.

Ils pénétrèrent dans la case de la mère, qui ranima les cendres du foyer installé au milieu : Diato gratta les charbons des deux bûches qui se consumaient lentement : une épaisse fumée se leva et les enveloppa :

— Parle maintenant, dit la vieille.

— Mère, dit le jeune homme en fixant le feu, je veux me marier.

— Diato, ce que tu me dis, je le savais déjà : les plaisirs du cœur traversent les yeux.

« Et que veux-tu donc attacher à toi?

— La fille des Dramé.

— Laquelle, Sona ou Fatou.

— C'est Sona que je veux.

— Tu es un homme arrivé, et en âge : tu peux savoir par toi-même ce qui te plaît ou ne te plaît pas, ce qui te fait du bien ou du mal. Je n'ai rien entendu dire de mauvais sur elle, Diato; mais fais attention aux jeunes filles d'aujourd'hui : elles ont les pas et les regards très allongés : elles vont plus loin que leur chemin et elles regardent de côté; elles ont de l'audace dans la nuit, ou bien elles dorment au lieu de filer le coton. Elles ne veulent plus travailler : au lieu de piétiner le linge, elles le frappent avec du bois, ce qui va plus vite mais l'use rapidement. Elles préfèrent acheter du riz dans les boutiques que de le cultiver au bord de l'eau, et j'ai su maintenant que les Toubabs apportent des machines pour moudre le mil et casser les coques d'amandes de palme; alors elles n'auront plus rien à faire. Thième! ajouta-t-elle en signe de dégoût. Fais attention à ne pas donner ton argent avant de savoir ce qui est caché. Les jeunes filles de mon temps n'allaient pas ainsi : elles faisaient ce que faisaient leur mère et leur grand'mère : maintenant elles lèvent la tête et ont un caractère qui leur appartient!

« Mais, reprit-elle, après un temps durant lequel son fils la laissait épancher sa vieille humeur, Sona est une toute jeune fille.

— Ce que tu dis est vrai, mère, et j'ai aussi

toujours entendu dire que manger un peu d'herbe ne tue pas le chevreau à la mamelle.

— Tu es rusé, Diato, dit la vieille en souriant, et je crois que ce qui rentre dans ta tête y est solide : ton père disait aussi — elle prit un temps pour tisonner le feu et marquer sa phrase — que l'écureuil des palmiers, qu'il aille de son trou au grenier d'arachides ou des arachides à son trou, c'est toujours aux arachides qu'il pense.

— Mère, on ne peut donc rien te cacher, dit le jeune homme en riant à son tour.

— Cela n'a pas besoin d'être caché, fils, car c'est mon ventre qui t'a porté. Et tu sais aussi que le mensonge a beau se mettre en route au premier chant du coq, même si la vérité ne part que le soir, elle le rattrapera !

Elle prit la pipe de Diato et en tira quelques bouffées :

— Et la dot ? l'as-tu en suffisance ? Tu as de l'argent, tu vas, tu viens, tu fais beaucoup de chemin, tu satisfais mes besoins, mais as-tu discuté avec les parents ?

— C'est mon ami Fara qui l'a fait : le père de Sona a bon caractère, mais sa mère a beaucoup de désirs : c'est de l'eau seule qui est dans sa tête, et ce qu'elle ne peut gagner en travaillant elle veut l'obtenir sur la dot de ses filles.

— Combien demandent-ils ?

— Sept fois dix pièces de cinq francs.

— Sept fois dix *deroms* ! c'est de l'argent, et tu auras aussi à payer au marabout pour la cérémonie vingt-un francs et deux gros sous et un petit. Quand j'étais jeune tu aurais eu un esclave pour soixante-six pièces de cinq francs. Le monde a marché depuis ce temps.

— C'est de l'argent, en vérité, mais aujourd'hui tout est changé, tout est abîmé et chaque chose a un prix qui dépasse sa valeur.

— Mon esprit ne le supporte pas, dit la mère.

— Ainsi va l'univers, conclut sentencieusement Diato.

Dans la cour des voisins, chez les Dabo, une petite guitare à deux cordes détaillait ses notes dans la nuit, entre les aboiements des chiens...

— Cela n'empêche pas de faire attention, reprit la vieille ; une fille qui n'est pas vierge n'atteint pas soixante-dix fois cinq francs : as-tu pensé à ça ?

— Ce que tu dis s'est déjà promené dans ma tête : j'ai observé son cou, j'ai regardé ses orteils quand elle marche, j'ai essayé de voir et de voir encore, mais l'œil de l'homme peut se tromper.

— Diato, tu m'écoutes ?

— Me voici, je t'écoute.

— Tu as confiance en moi ?

— Ce n'est qu'en toi que j'ai confiance.

— Va donc, occupe-toi de tes bateaux, fais ton voyage à Sarreyoba : au retour, tu épuiseras les dernières palabres et quand la lune sera nouvelle, tu épouseras Sona.

— Cela me serait bon, dit le jeune homme.

— Mais avant de payer la dot tu me confieras ton honneur : nous autres vieilles femmes, nous savons trouver la vérité à l'endroit le mieux caché.

— C'est en toi seule que j'ai confiance, mère... Passe la nuit en paix, dit Diato en élevant la main.

— Tu dis vrai, fils, il est grande nuit... Paix et paix.

Et sans autre geste pour sa mère, Diato remit ses sandales, sortit et tira derrière lui la porte de bambous tressés, tandis que d'un cri guttural il calmait les chiens.

Il rentra dans sa case : le village était tranquille : seule la petite guitare poursuivait ses notes en mineure, et la voix traînante du griot chantait en sourdine, dans la langue harmonieuse des Foulahs :

*Fille de Biram, de Yacine et de Samba Ouri
Blessés à la bataille de Bissari,
Elle a plus d'honneur que toutes les filles;
Ses colliers de pierres sont plus anciens
Que tous les autres!*

*Je l'ai vue, un jour, assise
Et pleurant toute seule;
Je me suis approché d'elle et lui ai dit :
« Jeune orpheline, pourquoi pleures-tu? »
Elle m'a répondu : « Laisse-moi!
Je suis seule à le savoir! »*

Le lendemain matin, comme Diato se dirigeait vers le fleuve pour s'embarquer, il trouva au débarcadère Sona Dramé elle-même, ayant à ses pieds une calebasse remplie de provisions. La silhouette courte et un peu épaisse de la jeune fille se détachait sur le fond uni de la rivière : la musculature massive sur une charpente alourdie dénotait l'origine mandingue, autant que le casque des cheveux tressés et réunis en une crête partant du front pour se perdre sur la nuque ; les reins très cambrés soutenaient des épaules carrées et faisaient saillir sous le vêtement une croupe qui présageait une maternité facile. Un pagne enroulé autour du buste cachait la poitrine, et seuls les bras ronds et puissants se laissaient caresser par l'air frais du matin.

Quand elle vit Diato, ses yeux, que séparait largement l'épatement du nez, s'éclairèrent, et ses lèvres épaisses, auxquelles leur couleur naturellement sombre avait évité le tatouage, découvrirent la rangée des dents séparées à la lime :

— Vas-tu donc en voyage ? demanda Diato, après les salutations d'usage.

— Je ne vais nulle part : c'est de toi que nous nous occupons : voici des plats préparés par ma mère et moi.

— Je vous remercie toutes deux : que Dieu vous le rende.

Et devant celle qu'il destinait à sa case, sa fierté de patron et de propriétaire de chalands lui fit relever la tête : il ne résista pas au plaisir de se montrer dans son autorité :

— Où est Tiaf Sadébo? Ce fils de chienne est toujours en retard, cria-t-il en mettant le pied sur son bateau.

— Il n'est pas venu, — dit, sans regarder le patron, le marmiton du bord qui n'avait d'autre vêtement qu'une bande de cotonnade passée entre ses cuisses, — depuis hier personne ne l'a vu.

— Ces fils de femmes sans honneur ne connaissent pas la honte, déclara Diato : quand je le verrai, je lui fendrai les reins!

— Tu fendas ceux de ta mère, dit en-dessous un autre matelot, en faisant lentement la manoeuvre de la voile.

Mais, si bas qu'il l'eût dit, et dans son langage de l'autre rive, Diato l'avait saisi au passage : d'un bond il fut sur l'homme, et d'un coup de poing à la volée le renversa sur les caisses de marchandises. Un coup ne tue pas un Balante : celui-ci saisit une bûche dans les provisions de bois à brûler, et s'apprêtait à riposter, quand le

reste de l'équipage intervint, ainsi que les passagers.

Le matelot se moucha des doigts, prit sa pipe dans le coin d'une membrure, ramassa son sac à tabac, sa gourde de vin de palme, sauta à l'eau et rejoignit la berge sans mot dire.

— Si je te revois, lui cria Diato, je te ferai retourner au lieu de ta naissance.

Et à son jeune frère :

— Cours, et parle à Fara pour lui dire qu'il vienne m'aider, puisqu'il ne voyage pas, car il me manque deux matelots.

L'arrivée de Fara permit au chaland de partir, tandis que Diato recommandait à son frère :

— Surveille bien le troupeau, c'est là seulement que je crains les Balantes : et toi, Sona, salue pour moi la maison des Dramé !

— Par la vérité ! ces hommes sont des hyènes, dit Fara, comme ils s'éloignaient de la rive : le jour, ils te redoutent, mais la nuit ils t'enlèvent tes bœufs.

— Que Dieu me préserve de ces gens, ajouta un marabout de Benako qui allait dans le Pakao visiter ses disciples et recueillir des aumônes : que sa malédiction soit sur eux, dont le métier est de voler et qui ne peuvent avoir de femme s'ils n'ont pris un bœuf au delà du fleuve et en plein village.

— Ce ne sont pas des hommes, dit une femme

mandingue occupée à ranger ses paniers de linge et ses calebasses de provisions; même s'il me donnait deux fois ma dot, je n'épouserai jamais un Balante.

— Ne crains-tu pas, reprit le marabout, en ajustant autour de sa tête un pagne en guise de turban, qu'ils aillent se plaindre au commandant.

— Jamais, dit Fara, ils ont trop de péchés dans leurs entrailles; quand on a la peau sale, ce n'est pas chez le roi qu'on va la laver.

— Ce que tu dis est *blanc comme la gueule d'un âne*, s'écria la femme mandingue en tendant la main.

On lui fit passer une pipe dont elle tira quelques bouffées paisiblement :

— Fara a raison, et il connaît le caractère des chefs Toubabs, dit à son tour Diato; il a fait la guerre sur leurs bateaux et il a vu leur pays.

— Oui, j'ai vu quelque chose là-bas, dit avec importance le marin qui avait encore gardé à ses manches les barres rouges et les insignes du service; mais les Toubabs ne sont pas tous semblables. Je vous dis qu'il y a chez eux des hommes pleins de richesses et des malheureux, des hommes qui possèdent la force, et des faibles. Les femmes sont encore plus éloignées entre elles : il y en a qui ressemblent à des étoiles venues du ciel, que tu n'oses pas regarder en face, et mélangé à ça, d'autres qui n'ont pas de cervelle. Certains ne

marchent jamais avec leurs pieds, et d'autres portent des sacs comme nous. Il y a des patrons de bateaux à fumée et de bateaux à voiles qui ne voient que les papiers dans leurs bureaux, et pendant ce temps, leurs matelots lavent le pont, comme nous, sans souliers, et les chauffeurs remuent le charbon, tout nus comme des Bassaris. Leur pays n'est pas chaud, tu n'y as pas soif, et tu vois vendre à boire dans toutes les maisons.

— Ça, ce sont des hommes, mes garçons, fit un des Balantes, tandis que son camarade approuvait d'un claquement de langue.

— Dieu nous pardonne, dit le marabout.

— Je vais vous dire encore une chose, continua Fara encouragé par son succès, il y a chez eux des hommes qui couchent dans des maisons à six rangs de chambres au-dessus de la maison d'en bas; si tu regardes le plus haut, ton cou veut se casser. Ailleurs, d'autres cultivent l'herbe à pain, les pommes de terre et font travailler les bœufs.

— Les Toubabs travaillent donc chez eux, interrogea le marabout?

— Ils ne font que ça, par la ceinture de mon père, dit Fara.

— Je croyais, par Dieu, que les machines seules faisaient leur travail, reprit l'homme au turban en tirant les poils de son collier de barbe.

— Tu es près de la vérité, acquiesça Fara, mais les Toubabs aussi se fatiguent, et ils font

aussi travailler leurs animaux. Tu croirais avec ta cervelle courte qu'il y a des *guir* (1) et des *guével* (2), des hommes libres et des esclaves : tous travaillent, et leur travail est payé par de l'argent; je te dis qu'ils dépassent nos cervelles.

— Tu parles de choses agréables qu'ils nous ont enlevées, fit le Marabout avec mélancolie; maîtres et esclaves, guerriers et captifs, tout cela ils nous en ont privés, et chacun maintenant paye ici le même rachat de sa tête.

— Moi, dit un matelot, ma brousse toute nue m'est préférable à toutes les richesses des Toubabs, et si l'on m'écoutait, ils s'en retourneraient sur leurs bateaux de fer!

— Où est ton chemin dans tout cela, dit Diato, étarque le foc et pèse la drisse de grand'voile : le vent est bon, et, que j'en perde ma mère! il me tarde de revenir à la maison : je crois que vous ne savez que grimper sur les arbres et boire le vin de palme.

Et, s'adressant au Marabout :

— Prêtre, dit-il, tes aînés ont dû t'apprendre que Dieu seul a fait ce qui arrive...

Et après un silence :

— Pour moi, je préfère recevoir un affront

(1) Hommes exerçant des professions nobles : agriculteurs, pêcheurs, marchands, disciples.

(2) Griots, musiciens, amuseurs, bateleurs, chanteurs et artisans.

d'un homme à la peau blanche que de mon semblable.

— Alors tu n'es pas un vrai Cissé, dit le Marabout en s'animant et en arrêtant le mouvement de ses doigts sur les grains de son chapelet : les Cissé étaient des maîtres et non des esclaves; les grands-pères de ceux qui m'ont enseigné la Voie étaient près d'eux quand ils commandaient de Bammako à Tombouctou et de Ghana à Mopti.

Il s'arrêta, et dans le silence impressionnant qu'avait créé sa colère, l'homme au turban et à la barbe grise se mit à réciter d'une voix ondulée des fragments de la vieille épopée :

*« Almami lui dépêcha des courriers
Pour lui demander la faveur
D'ensevelir ses hommes
Qu'une mort sans honneur
Avait enlevés.*

*« Il est dit qu'il paya pour cela
Trente coudées d'étoffe par tête de Toucoulaure.*

« O Cissé, tes pièces de tissus n'ont pas de prix.

*« Tu t'es rasé la tête chez les Hassounas,
Car à chaque ennemi tué
On l'a marqué avec un de tes cheveux.*

*« Tu as fait prisonnier le fils
Et la femme du roi,
Et tu as secouru tes amis;
Cela, tout le monde l'a vu!*

Et plus fiévreusement le prêtre d'Allah se mit à tourmenter les grains de son chapelet; chacun maintenant se taisait, abruti par la chaleur qui tombait droit sur les épaules et qui ne tempérerait pas la brise qui poussait le bateau vent arrière. Tous étaient comme écrasés par le souvenir des ancêtres, ramenés à des dizaines et à des centaines d'années en arrière, à ces temps où la force et la ruse d'une race faisait la loi sur les autres.

A cette heure le bateau glissait sans bruit au milieu d'une prairie de plantes flottantes, pareilles à de minuscules salades épanouies et lestées par leurs racines, encadrées à perte de vue par les nénuphars aux fleurs multicolores : sur ces îles instables et sur les feuilles des nymphéas les petits râles d'eau couraient par saccades, en les effleurant à peine de leurs longues pattes de corail : leur tête brune abaissée, ils n'interrompaient leur chasse aux moustiques et aux insectes aquatiques que pour regarder curieusement passer le bateau chargé d'hommes, dont ils semblaient être protégés par leur petitesse même.

De loin en loin, un pêcheur, debout à l'avant de sa pirogue, lançait l'épervier dans les endroits dégagés, ou retirait de l'eau les carpes et les mulets qui peuplent la rivière.

Puis les rives s'étaient rétrécies, et la forêt amoncelée de chaque côté formait un couloir aux

murs sombres que chauffait intolérablement les rayons verticaux du soleil de midi.

Tout cela les voyageurs le regardaient sans le voir, la cervelle engourdie, et l'esprit emporté au loin, très loin de là, par les discours de l'homme au turban : le petit cuisinier restait songeur, la cuiller de bois à la main, sans penser à répartir dans les plats le riz qui brûlait au fond de la marmite. Diato lui-même délaissait en ce moment le souvenir de Sona pour songer aux ancêtres.

Un aigle rouge virevoltait sur eux sans un battement d'ailes : un aigle pêcheur promenait son ventre blanc au-dessus du fleuve en poussant des sifflements aigus, mêlés de cris tremblotants; tandis qu'un crocodile repu de poisson, le corps dans l'eau, les pattes de devant appuyées à la berge, glougloutait lentement et répondait à l'aigle :

— Tu es le maître du vent, moi je suis le maître de l'eau : tous les mâles ne se ressemblent pas!

De grand matin, la mère de Diato se leva, prit dans la jarre une calabasse d'eau, en but une gorgée qu'elle pulvérisa dans une main dont elle fit le tour de sa figure; elle en essora ensuite tous les coins avec un doigt, se frotta les dents, but de nouveau, se gargarisa et avala la dernière gorgée. Après elle, sa sœur N'Diémé, moins âgée, sortit, le torse nu, et procéda à son tour à sa toilette. Elle était venue du village voisin où son mari était cultivateur, pour assister Binta dans l'épreuve préliminaire du mariage de son fils.

Les deux femmes s'occupèrent aussitôt de préparer le déjeuner du matin : semoule de mil gonflée à la vapeur de la marmite, mélangée ensuite avec du lait caillé et de la farine sucrée de baobab.

Diato était arrivé dans la nuit : il devait repartir pour visiter son troupeau, trouvant ainsi un prétexte convenable pour son absence à la cérémonie d'aujourd'hui : car il n'est pas de mise qu'un homme pourvu d'une famille s'occupe des détails de son mariage :

— Diato, cria Binta, le soleil commence à chauffer et tu reviendras bien tard.

— J'arrive, mère, mais il est inutile de se presser : si tôt que je parte, le chemin m'aura précédé, répondit-il en riant.

— Ne plaisante pas, dit la tante; celui qui craint les moineaux ne sème pas de mil!

— C'est une vérité solide, petite mère, mais n'y a-t-il pas des restes du repas d'hier soir, car la faim est en train de me tuer.

— Une bouillie qui n'a pas de semblable, dit Binta.

Et appelant son jeune fils Moussa, elle lui dit :

— Ecoute ce que je dis : réponds oui.

— Oui, répéta l'enfant docilement.

— Tu vas chercher dans tous les nids de poule un œuf frais, et le plus petit que tu trouveras.

— Qu'en feras-tu, mère?

— Ton chemin ne passe pas dans le champ des vieilles gens. Cours, ou bien ma main que voici va te... ouh!

A ce moment Diato parut, tenant à la main la coulisse de son pantalon; il s'accroupit derrière sa case et fit sa toilette entière : puis il rentra, prit son m'boubou léger, sorte de blouse aux manches courtes descendant à peine au-dessous des hanches, et en fixant sa ceinture garnie d'amulettes, il salua sa tante :

— As-tu passé la nuit en paix?

— En paix seulement.

— Votre maison tout entière a-t-elle la paix?

— La paix seulement.

— Les gens de Tambana ont-ils la paix?

— La paix seulement. Et toi, que fais-tu?

— Tout est ici en abondance.

— Tu veux te marier avec Sona Dramé?

— On le dit, je ne la refuse pas, et notre mère est âgée.

Moussa revenait, tenant à la main un œuf de poulette; la vieille Binta le considéra :

— Tu n'en as pas trouvé de plus petit, dit-elle?

— Il peut y en avoir, mère, mais je ne l'ai pas vu.

— En vérité! les enfants d'aujourd'hui...

Le garçon s'assit pendant que la tante apportait un plat de bouillie grisâtre. Diato s'accroupit sur les talons, plongea trois doigts en forme de cuiller dans la nourriture tiède et les lécha : longtemps il mangea, aspirant la bouillie avec des reniflements, puis il passa la calebasse à son frère : quand les hommes furent rassasiés, ils laissèrent le reste aux deux femmes, allèrent se laver la main et boire à la jarre.

Puis Diato prit son bonnet et s'éloigna en criant sur le seuil de la cour :

— Passez la journée en paix!

— Paix et paix, répondirent les femmes.

— Crois-tu, dit N'Diémé à son aînée Binta, tout en décortiquant du riz à coups de pilon dans le mortier à mil, crois-tu que les Dramé vont accepter ton œuf?

— Il est certain qu'ils vont m'en montrer un plus gros, mais moi aussi je refuserai le leur; comme ils désirent la dot et qu'ils ne songent pas rendre la vache que Diato a donnée au père au moment des premières palabres, ils admettront cet œuf même que Moussa vient d'apporter.

— Dieu veuille que tu dises la vérité, Binta; les Dramé recherchent beaucoup les richesses, surtout la mère; sa langue est coupante et les paroles ne finiront plus aujourd'hui.

— Tu sais, N'Diémé, que je ne crains personne à ce sujet, et que les Fati qui m'ont enfanté ne sont jamais revenus en arrière.

— Ajoute à tout cela que Sona est une petite fille et qu'ils n'ont peut-être rien à craindre.

— Elle seule et Dieu le savent! dit Binta en arrêtant son travail : et, regardant sa sœur en face :

— L'eau ne tue pas le crapaud quand il tombe dedans!

— Oui, c'est vrai, mais il n'en est pas de même si l'eau est trop chaude?

— Allons, dit vivement Binta, allons seulement : le soleil est haut, et ce n'est pas Moussa qui fera cuire le repas. Et toi, quand nous serons

là-bas, ajoute à mes paroles et crie plus fort que moi.

— Ils l'entendront, s'il plaît à Dieu que je ne tombe pas muette sur le chemin.

Entre les clôtures de bambou tressé, les deux femmes, balançant leur vieille poitrine, poussant leurs hanches chargées de pagnes noués à la ceinture, arpentaient maintenant les ruelles étroites et tortueuses à souhait, comme si, chez ces Noirs, la ligne droite était contraire à l'art du pays ou même échappait à leur conception.

La ville était si vieille que les chemins et les rues se trouvaient encaissés jusqu'à mi-corps au-dessous du niveau des cours intérieures.

Des pieux enfoncés en haut de ces petites falaises soutenaient les palissades noircies par le temps, ajourées par les termites rongeurs, plaquées de nouvelles couches de bambous. Derrière chaque barrière on entendait le babillage des enfants, les querelles des femmes ou leurs rires sonores, l'appel des coqs au passage d'un aiglon ou d'un épervier, le gloussement des poules dirigeant leur couvée, le coin-coin des canards, les chocs sourds des pilons attardés à l'ouvrage, ceux plus clairs des taparkas sur la tablette d'acajou où les femmes font reluire le linge et les étoffes, et leur donnent les plis recher-

chés : les mille bruits enfin d'une ville étalant au soleil, derrière des murs en dentelle, sa vie légère et inconsistante, que depuis des siècles le feu détruisait périodiquement en une heure, et qui se reconstruisait en huit jours.

Les deux vieilles traversaient maintenant le quartier des Ouolofs installés à la suite des puissants du jour ; commerçants infatigables, ils avaient suivi la fortune des rois du pays, et maintenant s'étaient ralliés, du moins en apparence, à celle des Toubabs. Les hommes se tenaient dans les boutiques, derrière leur comptoir ; les femmes, affairées à la cuisine ou revenant du marché, se criaient d'une cour à l'autre les nouvelles de la journée.

Binta et N'Diémé, en avançant, quittaient ce quartier mal bâti, aux maisons négligées, dont les habitants préfèrent dépenser pour se parer de toilettes et de bijoux, et n'oublient leur avarice proverbiale que pour étonner leurs voisins.

— Où allez-vous, leur cria une voix : est-ce pour une chose de paix que vous marchez ainsi ?

— Rien de mauvais, oncle Daour, dit Binta : nous nous occupons de nos affaires : salue pour nous ta maison.

Et elles continuèrent sans se retourner.

Elles passaient en ce moment par le quartier des Toucoulaures et de leurs cousins les Peuls ; on l'aurait pu reconnaître à entendre, à travers les

bambous des clôtures, dans le langage coloré de la race, les discussions des empailleurs d'oiseaux en désaccord sur le compte de leur vente ou sur l'achat des munitions destinées à la prochaine chasse.

Puis c'était le quartier des Balantes, qui fournissait des équipages à tous les bateaux de la contrée, et dont le dialecte primitif ainsi que les coutumes sauvages contrastaient singulièrement avec le raffinement de leur musique.

Enfin, pour arriver chez les Dramé, elles laissèrent à leur gauche le faubourg des Diolas, formé depuis la domination sanglante de Fodé Kaba par des familles qui étaient venues se mettre sous la protection des Toubabs.

Des chemins qui montaient maintenant à flanc de coteau, les deux femmes pouvaient voir les murs en pisé de leurs cases solidement campées, de forme carrée, renforcées aux portes et lourdement couvertes. Rusés dans leur brousse comme des bêtes sauvages, ces mêmes hommes étaient ici d'une grande douceur, s'adaptant à tous les métiers, se louant pour les travaux des champs, bâtisseurs chez les Noirs, manœuvres chez les Blancs.

Comme tous ceux de leur race, isolée entre trois fleuves, ils portaient indéfiniment dans ce pays la triste nostalgie des contrées d'origine que la tribu ne reverrait plus, ou encore la résignation consentie

aux Génies qui les avaient conduits ici, et qui les dominaient toujours de leurs mystérieux pouvoirs, le jour dans toutes les manifestations de la nature, signes du hasard ou forces inexplicables, la nuit par les incantations au sein de la forêt ou dans les boqueteaux isolés au milieu des plaines et des rizières.

Le vin de palme et la boisson de mil fermenté leur donnaient un instant avec l'oubli la sensation d'échapper à ces fatalités ancestrales, quand ils ne déchaînaient pas avec l'ivresse des colères aussi sanglantes qu'inattendues chez cette race étrange et mélancolique.

Binta et N'Diémé arrivaient enfin sur le plateau où s'étend le quartier Mandingue.

A l'ombre d'un tamarinier et de quelques orangers, était installée la maison des Dramé. La case du père, faite d'un mur circulaire en terre pétrie, couverte de chaume frais, se campait au milieu de celles de sa famille; le tout séparé de la cour elle-même par une palissade : car un étranger, même s'il est un hôte, ne doit pas porter ses regards chez les femmes d'un maître jaloux :

— Dramé, cria Binta en entrant, Dieu veuille que votre journée soit bonne ! Avez-vous la paix ?

— La paix seulement, Fati. Pourquoi êtes-vous venues ?

— Pour ce que vous savez.

— Asseyez-vous donc.

Et les enfants apportèrent aux vieilles des tabourets de bois sculpté.

— La maison des Cissé a-t-elle la paix ? demandèrent les Dramé.

— La paix seulement.

— Où est Diato ?

— Il est en voyage.

— Que sa route soit facile !

— Ainsi soit-il, dirent les deux femmes.

Et, marquant un temps :

— Pourquoi nous sommes venues, vous le savez.

— Parle, dit la mère de Sona Dramé.

— Ce qui nous amène, vous le savez, répéta Binta ; ce qu'ont fait nos mères, nos grand'mères, et les grand'mères de nos grand'mères, vous le savez.

Le père de Sona s'était levé, et avec une feinte indifférence, était sorti emmenant les enfants, laissant ensemble les anciennes des deux familles.

— Nous sommes dans la main de Dieu, reprit la mère de Diato, et dans celle des Toubabs. Avoir de l'honneur, c'est quelque chose, mais — ici elle s'arrêta un instant — avoir de l'argent, c'est quelque chose aussi !

A ces paroles, la mère de Sona, ses tantes, sa grand'mère qui mâchonnait ses dents à l'écart, regardèrent plus obstinément le sol de la cour, les poules qui picoriaient, le chien jaune qui dormait au

soleil et jappait en rêvant, les lézards familiers qui poursuivaient des insectes : accroupies à terre, le menton sur les genoux, les mains croisées sur les tibias, ou fumant la pipe, les vieilles qui avaient été épousées par les Dramé ou qui étaient de leur sang, parurent plus que jamais inattentives à ce qui allait se dire.

— Avoir de l'argent, c'est quelque chose, dit à son tour dans le silence la tante de Diato, mais le sortir est aussi quelque chose. Et cela, personne ne le fait sans connaître la route que suivra cet argent.

Les Dramé approuvèrent ensemble d'un claquement de langue.

— Où est Sona, demanda Binta.

— Elle est à côté, chez les Keïta, répliqua la mère de la fiancée.

Elle mentait, sachant que sa fille était dans sa propre case et qu'elle ne perdait pas un mot de la discussion.

— A-t-elle la paix seulement?

— Uniquement! mais... avez-vous apporté l'œuf?

— Nous avons pensé que vous auriez ce que vous devez avoir, dit posément Binta.

— Cela est une vérité solide, dit la mère de Sona.

Et, se levant, elle alla à sa case, revint et tendit aux deux femmes un œuf de cane magnifique :

— Que je n'aie plus de roi! s'écria Binta, c'est un œuf de crocodile.

Et comme la mère de Sona se taisait :

— Parlez donc! Ce n'est pas un œuf de poule.

— C'est le fils de ma sœur qui l'a choisi.

— Si jeune et si fou que soit un enfant, il ne peut confondre les bœufs avec les moutons!

Voilà un véritable œuf de poule, ajouta Binta, en sortant de sous ses vêtements celui qu'elle avait apporté.

A côté du premier il paraissait un œuf de tourterelle.

— C'est un œuf de perruche! s'écrièrent les parentes de la fiancée.

— Les perruches ne pondent pas en cette saison, riposta N'Diémé, ne vous moquez pas de nous!

— Nous ne l'accepterons jamais! dirent les Dramé.

Et bien avant dans la journée, la discussion continua, jusqu'à ce que les deux familles fussent d'accord sur un œuf moyen que l'on plongeait, afin de le rendre plus glissant, dans unealebasse de beurre de palme.

Ce fut à ce moment que Sona fit son apparition dans l'enceinte réservée : vêtue de ses plus beaux pagnes, elle s'assit sur un mortier à mil renversé au milieu du cercle des anciennes...

Au dehors, les griots musiciens battaient en sour-

dine sur leurs tambours : un fifre soudanais modulait ses notes adoucies : un chanteur fredonnait les louanges d'une maîtresse de roi, et les hommes du clan chargeaient leurs fusils. Des étrangers à la tribu, désœuvrés, augmentaient le nombre des curieux, car l'épreuve qui allait avoir lieu ne se pratiquait que chez ces Mandingues dont la défiance n'a d'égale que l'avarice.

Toute cette foule naissante s'agitait derrière les palissades, attendant le résultat en devisant sur les faits du jour, sur les intéressés, sur Diato et sa famille, sur son avoir et sa fiancée, chacun dissimulant la vérité ou ne la disant que d'une façon ambiguë : les paroles, en effet, sont dangereuses comme la flèche qui, une fois lancée, ne revient pas...

Tout à coup de l'enclos partirent des cris perçants : les vieilles de la famille des Dramé faisaient connaître à tous que l'œuf s'était brisé et que l'honneur de Sona était intact.

Et les coups de fusil d'éclater de toutes parts, afin que la ville entière sache l'événement. Diato qui n'avait fait que changer de quartier apprit ainsi sans retard que le champ de la mère de ses enfants n'aurait pas connu d'autre laboureur que lui. Ses amis le félicitaient, et, à leur tête, Fara qui avait mené à bonne fin les pourparlers.

Les tams-tams résonnaient maintenant à pleine

peau, le fifre perçait le ciel de ses sons aigus : et les voix des griots qui redescendaient en ville hurlaient les louanges de la famille des Dramé et de Sona la fiancée :

*Fille unique et remarquable
De Kodou Dramé et d'Issa Tall,
Tu n'as pas trompé ta famille,
Et ton honneur n'a pas de limites.*

*Etre orpheline ne déshonore personne :
Cela chacun le sait!*

*Une conduite légère peut seule
Ternir une réputation,
Car on n'a jamais vu un arbre
S'écarter de lui-même
Du lieu où il a pris racine!*

Et parlant de Diato :

*Il ne réduira pas d'une monnaie de cuivre
La dot qu'il a promise :
Il fera forger des bracelets d'argent
De la valeur d'un esclave,
Car il commande à la rivière!
Son argent ne finit pas,
Car, sans lui, les Toubabs ne pourraient pas
Transporter leurs richesses.*

*Diato, la famine regardera ta porte
Mais n'osera pas y rentrer!*

*Cissé, ton œil ne porte pas de fardeaux,
Mais ce que tu charges sur ta bête
Ton œil le connaît!*

*Diato, les Cissé, tes pères,
Ont regardé leurs ennemis en face!
Ils les ont vaincus
Et les ont forcés à porter le butin.*

*Diato est le nom du lion :
Cela n'est pas un mensonge!
La race des Cissé
Ne mourra jamais,
Car tu as pris une femme
Dont l'honneur ne finit pas!*

Ce fut donc à l'âge de douze ans que Sona Dramé, de Dramécounda, habitant dans le haut de la ville de Sédhiou, devint la femme légitime de Diato Cissé, patron de pirogues et de charlands sur le bord du fleuve.

Après la cérémonie du marabout, elle fut amenée le soir même par ses parents chez son mari, dont elle partagea la couche de lames de bambou entrelacées et couvertes de nattes en rotin.

L'épreuve avait été sincère : la fille valait la dot versée aux parents, et ce fut une grande fierté pour Binta Fati qui le fit savoir aussitôt à N'Diémé et à toute la famille.

La jeune épousée, vigoureuse, aidait maintenant la mère pour le blanchissage et la cuisine : elle enseigna un petit champ de mil dont Diato jusqu'à ce jour n'avait pu s'occuper : elle agrandit même le jardin de cotonniers, de manioc et d'oseille qui s'étendait derrière les cases.

Comptant sur ce nouvel appoint de travail domestique, Diato prit chez lui deux hôtes, jeunes

gens venus du Soudan et des montagnes du Kissi, auxquels, selon l'usage, il fournit des semences d'arachides : il les nourrit, les logea dans une case légère tout contre sa maison, et pour ces soins et avances, quatre jours sur sept, ils lui cultivaient un champ que son père avait conquis sur la forêt, en bordure de la parcelle dont il leur accordait la jouissance.

Le trafic du fleuve se ralentissait encore, les hommes restant aux champs, les femmes retenues par les travaux des rizières : au surplus, l'argent de la dernière récolte était épuisé, et seuls les chercheurs de crédit affrontaient les voyages à travers les hautes herbes ou sur la rivière gonflée dont les eaux devenaient dangereuses.

Dans le deuxième mois de l'hivernage les pluies étant trop fortes, chacun s'occupait des soins de la maison : les vieilles femmes filaient le coton dont les tisserands font des pagnes inusables, et pour la teinture elles faisaient macérer les feuilles d'indigo; les hommes rattachaient le chaume des toits, déchiquetés par les tornades, tressaient des paniers pour le transport des récoltes, et surtout allaient fumer de nombreuses pipes sous les m'bars (1), soit sur la place publique, soit chez les forgerons du village.

Chez ceux-ci il n'était pas question, durant toute

(1) Petits hangars couverts de chaume.

cette saison, de bracelets et de colliers : la pince et la filière étaient inutiles : ils réparaient sans trêve les *dabas* et les *donkoton*s, sarclettes et pioches à une ou deux mains, de formes différentes suivant la race qui s'en sert ou les terrains de cultures.

Les charrois étant réduits, Diato avait mis à terre une de ses pirogues et un des chalands : il trouva ainsi à s'occuper en attendant la fin des pluies : vaigrage à enlever, membrures et varangues à changer, trous de taret à cheviller, joints à calfater, enduits à refaire, cordages et voilures à réparer.

Que de soucis ces bateaux ne lui donnaient-ils pas : mais aussi quelle fierté lui faisait relever la tête quand il les voyait rentrer de voyage et que tous enviaient sa fortune : parfois, quand ils étaient au mouillage, il se laissait surprendre à les contempler, assis sur la berge, en fumant des pipes.

Les pluies succédaient aux pluies dans une monotonie inexprimable, et les dernières tornades s'annonçaient : le ciel, voilé durant les deux mois du milieu, se découvrait maintenant : le soleil paraissait plus brûlant, et piquait durement la peau des hommes.

Dans la brousse tout parlait d'abondance : l'herbe fraîche nourrissait sans distinction les animaux domestiques et les bêtes sauvages, et les mares de l'intérieur formées dans toutes les

cuvettes des plateaux et des vallons, suffisaient à étancher la soif des habitants de la forêt : les phacochères s'engraissaient de patates sylvestres, et les antilopes ne couraient plus à la recherche de pacages que la plaine et la forêt leur distribuaient également.

Dans les rizières, sur les bords du fleuve, les aigrettes, blanches comme le nuage ou grises comme l'ombre, trouvaient sans peine le menu poisson de leur nourriture, et le soir allaient en groupe peigner leur plumage sur les arbres morts de la rive.

Les oiseaux-trompettes, en bandes serrées, promenaient leur niaiserie dans les plaines vaseuses, se saturant d'insectes et de vermisseaux, parmi d'absurdes discours : les ibis et les marabouts, la panse gonflée, solennellement perchés sur le faite des arbres dominant les marais, échangeaient de rares paroles, attendant que le ciel s'éclaircît pour planer interminablement dans les airs.

Les caïmans nageaient lentement à fleur d'eau, guettant de leur œil vert la proie facile des poissons chassés en masses par les marsouins qui remontaient le fleuve. Les hippopotames que l'abondance des berges rassasiait aisément étalaient leur rut sur les hauts fonds ou dans la vase.

Partout c'était liesse et bombance : la nature se prodiguait sans compter à toute sa progéniture : l'homme lui-même ne travaillait plus, attendant

sans hâte que Dieu ou les Génies fissent centupler les semences qu'il avait jetées en terre : sans inquiétude aussi, avec l'assurance que les magasins des Toubabs, pleins de denrées et de marchandises sans nombre, suppléeraient à la défaillance du sol s'il venait à tromper son espoir.

D'ailleurs il est certain que travailler au point de se rendre malade est fâcheux autant qu'inutile : car il faut suivre le conseil de l'exacte sagesse : « Avoir beaucoup de mil est bien, mais voir l'année prochaine est mieux. »

La jeune femme de Diato était maintenant au courant de tous les soins de la maison : docile aux conseils de sa mère, elle était par ailleurs trop fière d'avoir épousé un homme riche pour ne pas éviter encore tout reproche : néanmoins elle sentait depuis quelque temps qu'une chose allait lui donner de l'autorité dans la maison.

Si elle ne s'arrêtait pas dans ses travaux, elle y mettait davantage de langueur : si elle faisait la cuisine pour toute la maisonnée, elle la dédaignait souvent pour elle-même, préférant ronger quelque morceau de poisson séché ou sucer des fruits acidulés de baobab.

Sona profitait en outre des éclaircies du temps pour s'allonger à la chaleur brûlante, sur une natte étendue dans la cour.

Diato, revenant un soir du port, s'assit auprès de sa mère en attendant que ses deux hôtes revinssent des champs ; la vieille égrenait sur une planchette des touffes de coton à l'aide d'une baguette de fer :

— Mère, lui dit-il à voix basse, je ne sais ce

qui tracasse Sona, mais je ne la vois plus manger comme elle faisait.

— Laisse ta cervelle tranquille à ce sujet, fils : si quelqu'un ne veut pas avaler la bouillie de mil, n'essaye pas de la lui introduire dans l'oreille !

Puis, un instant après :

— Je crois, ajouta-t-elle, que le ventre de Sona s'est alourdi.

— Tu dis une parole de paix, mère : Dieu nous aide et les génies des Cissé ne nous abandonnent pas.

— Vendredi, reprit la vieille, je tuerai un coq dans la forêt pour que la route de l'enfant soit facile.

— Fais ce qui te plaira, mère, c'est en toi seule que j'ai confiance.

A ce moment le Soudanais et l'habitant du Kissidougou rentrèrent :

— As-tu passé la journée en paix, notre maître ? dirent-ils.

— En paix seulement. Comment est le champ ?

— Il est dans la main de Dieu et des esprits de la forêt, dit le Soudanais.

— Nous faisons ce que nous pouvons, dit l'homme du pays de Kissi, qui savait aussi bien sculpter des statuettes de pierre que remuer la terre avec le *donkoton*,

— Dieu en soit loué! Venez manger, dit Diato, il est nuit et la faim me fatigue.

— Nous ne refusons pas, dirent les étrangers.

Et les trois hommes plongèrent la main dans le *tiéré* imbibé d'huile de palme rosée, chacun faisant de son mieux, sans regarder les yeux du voisin, mais en observant les mains adverses qui épuisaient rapidement le contenu de laalebasse : celle du Soudanais rentrait entièrement dans sa bouche, tandis que Diato affectant une dignité de patron semblait effleurer la nourriture.

Quand tout fut fini, les deux hôtes éructèrent violemment à plusieurs reprises, ce qui attira sur eux un souhait de bénédiction du maître de la maison.

Après quoi, ce dernier alluma sa pipe, la passa au Soudanais, tandis que l'homme des montagnes du Kissi noircit la surface de sa langue avec une poignée de tabac en poudre :

— Est-ce que le terrain de votre pays ne produit ni arachides ni riz, demanda Diato, pour qui le monde ne dépassait pas le haut de sa rivière et le pays des Balantes.

— Ne dis jamais plus cela, dit l'un, tout y vient en abondance; la terre est bonne et facile à cultiver.

— Dans notre pays, dit l'autre, le gros et le petit mil, le riz et le coton, et même le tabac, poussent en quantités que l'on ne pourrait ramasser.

— Alors, pourquoi marchez-vous sur les routes à en mourir, afin de cultiver nos champs.

— Homme, dit l'habitant du Soudan, tu es ici notre père et notre mère : tu es un bon garçon et tu as des richesses ; ton cou ne se gonfle pas de colère et ta main est facilement ouverte. Ta cervelle n'est pas gluante comme celle des sauvages de la forêt, et tes paroles, si elles étaient des pagnes neufs, on s'en habillerait.

« Mais, tu ne connais que ton pays et tes propres fatigues. Nous sommes fils de frères, puisque les Cissé sont descendus de chez nous : mais nous n'avons pas la même mère, et nous n'habitons pas le même pays.

« Ici, tout le produit de votre travail, vous pouvez le vendre chaque jour : ça ne s'arrête pas ! Chez nous, les Toubabs ne peuvent pas l'acheter : comment le transporteraient-ils ?

« Les femmes que nous laissons à la maison font venir le mil et le riz pour la nourriture, le coton pour nos m'boubous et nos pantalons, le tabac pour nos pipes : les vieillards les aident, les enfants gardent les bœufs.

« Mais qui paierait le rachat de nos têtes ? Le commandant Toubab ne veut que de l'argent : ses magasins ne pourraient jamais recevoir tous les impôts en mil et en riz que nous pourrions lui apporter.

« C'est de l'argent seul que veulent les

Toubabs, je le répète; ils te donnent la paix, mais ils veulent chez nous comme ici que chaque tête soit rachetée tous les ans.

« Que pouvons-nous y faire : ce sont nos maîtres. Ici chacun peut vendre pour de l'argent tout ce qu'il cultive.

« Voilà ce qui nous a mis sur le chemin de ta maison. »

— Dans le temps, dit à son tour l'homme du Kissidougou, ils achetaient la gomme de la liane à caoutchouc : quand ils la désiraient, ils la payaient un prix qui te faisait rire : en un jour, un homme pouvait racheter sa tête. Maintenant, si tu la leur apportes, ils n'en veulent plus !

— Je suis allé, reprit celui qui avait traversé les fleuves et creusé de ses pas les chemins de la brousse, je suis allé cultiver les arachides, pendant l'année qui vient de mourir, chez les Ouolofs du Cayor. Dans leur pays la terre est molle et la graine y vient sans travail; mais les hommes sont nombreux, les champs sont petits : et petite aussi la calebasse des hôtes : ils ont toujours peur que tu manges trop, et ils te nourrissent de palabres : ils ont aussi trop de caractère, ils sont fiers et lèvent la tête au-dessus de tous les hommes noirs.

Diato approuva d'un claquement de langue.

— Tout ça ne serait pas, dit lentement l'homme de Kissi, si les Toubabs nous laissaient tranquilles chez nous : nous n'avons pas besoin d'eux, et

avant qu'ils débarquent, nos rois acceptaient les impôts que nous leur apportions. L'argent des Toubabs a gâté notre terre.

— Par Dieu, tu dis la vérité, fit un boutiquier toucoulaure qui venait de rentrer, et avait entendu la fin de la conversation; notre Almami n'avait pas besoin d'eux pour gouverner tous ces pays.

— Qu'y pouvons-nous? dit l'homme du Sourdan, dont les grands-pères, après avoir combattu les Blancs, s'étaient faits leurs meilleurs auxiliaires, qu'y pouvons-nous faire? La colère du singe n'effraye pas le maître du champ!

— Tu as raison, dit alors Diato, et tout cela ne vaut pas la peine de se fatiguer la tête. Je vais vous dire une chose : quel que soit le roi, il faut travailler : le pauvre qui habite chez son parent plus riche et n'y veut rien faire, ne tarde pas à se brouiller avec lui.

— Mais, reprit le marchand toucoulaure qui ne se tenait pas pour battu, les Toubabs ne sont pas nos parents et l'argent que nous leur donnons ils l'emportent dans leur pays : travailler pour un roi de ma race m'est préférable.

« D'ailleurs, continua-t-il, — après avoir tiré deux bouffées d'une pipe que son voisin lui avait passée et partagé une noix de kola avec le maître de la maison — si tous étaient comme moi on les jetterait vite dans la mer : Tougheul est loin, et ils ne sont pas nombreux.

— La queue du singe est longue, dit le Soudanais en baissant la tête et en se grattant le dessus des pieds, mais où que tu la touches, son maître s'en aperçoit!

— Et il a vite fait de te mordre! ajouta quelqu'un.

Pendant la discussion, un vieillard était entré, et, en silence, avait serré les mains des assistants : Diato avait respectueusement baisé ses doigts après l'attouchement de l'ancien :

— Homme âgé, dit-il, toi que les Toubabs appellent comme juge dans nos disputes et nos procès, tu dois pouvoir nous donner la vérité et séparer nos dires : car, aussi longtemps que la parole d'un vieillard s'attarde dans la forêt, elle n'y couche pas.

— Diato ne dit que la vérité, s'écrièrent-ils tous : parle, vieil homme.

— Je dis... murmura l'homme à la barbe blanche, après un temps, comme pour mieux marquer la valeur de ses mots.

— Nous t'écoutons, dit celui qui venait du Soleil levant.

— Je dis... répéta le vieux en allumant une pipe avec une braise ardente que son voisin posa sur le tabac... Un rat de palmiers était grimpé sur une meule d'arachides : et il disait en grigno-

tant les graines nouvelles : Je suis le maître du monde.

« Une troupe de singes rouges arriva dans le champ : le rat ne dit rien et se réfugia sur la tête d'un palmier.

« Les singes rouges dirent : « Nous sommes les maîtres du pays », et ils mangèrent les graines avec beaucoup de gaspillage.

« Ils mangeaient encore, quand de grands singes à tête de chien sortirent de la forêt : ils marchaient, ils dansaient, ils rugissaient comme des lions. Les singes rouges sautèrent sur les branches des arbres les plus proches.

« Les singes à tête de chien déchiquetèrent la meule : et ils tiraient à droite, à gauche, et de tous côtés, avec leur caractère de singe, et ils croquaient les graines, et ils se faisaient des compliments sans fin, disant : « Le champ nous appartient. »

« A ce moment un garçon du village vint en courant, et, leur lançant des pierres et des bâtons, il les injuriait ainsi : « Fils de misère, asseyez-vous un peu jusqu'à ce que j'arrive ; je vous fendrai les reins jusqu'à la queue, et j'empêcherai vos mères d'avoir d'autres enfants ! »

« Il dit, et les grands singes s'enfuirent vers la forêt, comme s'ils eussent vu le Diable lui-même, sans répondre aux injures du gamin.

« Mais quand ils furent arrivés dans l'ombre,

ils firent des aboiements qui ne s'arrêtaient plus, répétant sans cesse de l'un à l'autre : « Il est le maître du tas d'arachides : mais qu'est-ce que ça ? nous sommes les maîtres de la forêt. »

Le vieux s'arrêta, tira quelques bouffées de sa pipe, et profitant d'une accalmie du dehors, se leva pour sortir :

— Vieil homme, dit l'habitant du Kissidougou, tu es notre ancien et tu nous as enseigné la bonne voie.

— Je vous ai dit tout cela, répondit le vieillard en se retournant, pour que votre cœur ne s'échauffe pas. Et maintenant, voilà qui va vous réjouir : vous connaissez tous le tamarinier ?

— C'est un arbre souple et solide, affirma Diato.

— Tu as raison, et l'éléphant est aussi le plus fort des animaux, n'est-il pas vrai ?

— Aucun ne le surpasse !

— Eh bien, conclut l'homme à la barbe blanche, que peut l'éléphant contre le tamarinier ? Le secouer, le laisser et s'en aller...

Et il franchit le seuil de la porte.

— Tu es le maître de la vérité, dit alors Diato, et tu as approfondi notre palabre ! Dieu veuille que ta nuit soit agréable.

— Ainsi soit-il, dirent les autres.

Et tous se levèrent, se répétant le souhait de la

nuît. Les deux travailleurs emportèrent un tison pour allumer du feu dans leur case afin d'éloigner les moustiques, et aussi les bêtes malfaisantes que l'eau du ciel fait sortir de la terre en même temps que les récoltes.

La vieille Binta était couchée depuis longtemps, et Sona, qui avait attendu sous l'auvent de la case la fin des discours, entra ; sans mot dire, elle alla vers le lit de nattes et de bambous, déplia la moustiquaire de tissu léger dont les quatre coins étaient attachés aux poutres du toit de chaume, la secoua pour chasser les insectes et revint vers le feu : elle le tisonna, disposa les bûches, prit une moitié de kola oubliée à terre, but une gorgée d'eau à la jarre, ferma la porte, et laissant Diato achever sa pipe, elle se glissa dans la couche, s'enveloppa de pagnes et attendit en sommeillant...

L'époque des grandes pluies était passée : le vent charriait bien quelques nuages, mais ce n'étaient plus les lourds amoncellements des quatre derniers mois, et les poussières du vent d'Est ne salissaient pas encore le bleu du ciel, rayé seulement de longues écharpes transparentes.

Le niveau du fleuve que n'alimentait plus le déluge des pluies était redevenu normal : à l'intérieur des terres, la forêt, puisant la sève à pleines fibres dans le sol humide, était colorée du même vert foncé qu'au bord des eaux : les hautes herbes, arrivées à leur pleine croissance, retombaient jusqu'au sol, couchées sous leur poids et aussi par les dernières tornades, entravant les pas des chasseurs : les graminées de toutes sortes laissaient échapper leurs semences dispersées par les vents.

Dans les vallons et sur les plateaux, les pintades sauvages, les perdrix et les gélinottes s'alourdisaient de graisse, sans avoir à gratter la terre ; de toutes parts, des buissons et des arbustes, fusaient des sifflements, et les cris gutturaux se répondaient en un concert d'allégresse à la féconde nature.

Les merles métalliques, bleus, violets, verts, mordorés, volaient d'un arbre à l'autre par groupes étincelants en jacassant des cris insensés : les coqs de pagode s'appelaient en sautillant sur les branches basses, et les toucans, entraînés par le poids de leur bec, se balançaient stupidement dans l'air par chutes successives. Les minuscules moineaux, au corps rouge et au bec jaune, quittaient l'abri du chaume des cases, pour se répandre dans les champs, infidèles pour un instant à l'amitié des hommes : plus que jamais les tourterelles innombrables rayaient le ciel de leur vol rapide et saccadé, allant des champs à la forêt et de la forêt au village, sûres comme toute la gent ailée de trouver à cette époque une grasse nourriture sur tous les chemins de la vie : et les bergeronnettes arrivaient une à une, annonçant le début de la saison nouvelle, en attendant que les premiers vents du Nord apportent dans la plaine les cailles voyageuses.

A la maison des Cissé, la mère était couchée; les vieillards supportent mal les changements de saisons; enroulée dans ses pagnes, elle attendait patiemment la guérison et la fin de la mauvaise fièvre qui lui ramollissait les jambes.

Diato alla consulter un marabout qui, pour la somme de deux billets de cinq francs, lui confectionna un *khatim* compliqué, sorte d'enclos dessiné

sur du papier et encadré d'alvéoles : dans le carré du milieu, il enferma le nom de la malade en même temps que celui de Dieu et de son Envoyé : dans les alvéoles se trouvèrent emprisonnées les maladies possibles et les génies qui les avaient déchaînées sur la vieille femme.

Quand il eut terminé les dessins, les inscriptions et les signes qui appellent les influences favorables et mettent en fuite les puissances funestes, il marmonna des prières, étendit les mains sur le manuscrit, le plia lentement en un tout petit paquet, l'attacha avec une lanière de cuir et, après avoir craché trois fois dessus, le remit à Diato en disant :

— Cissé, je ne vois pas de malheur dans ta maison, si tu attaches ce *téré* au lit de ta mère.

— Que Dieu t'entende, prêtre, répondit Diato.

Et il ajouta une offrande de noix de kolas.

Sa jeune femme, affairée par le surcroît de travail, n'eut pas le loisir d'aller consulter le sorcier de sa tribu : mais une de ses amies lui remit en grand secret une corne d'antilope, porteuse de charmes, qui avait servi dans sa propre maison : le soir même elle était attachée à la couche de la malade.

Binta Fati n'était pas encore marquée pour la mort : la maladie qui passait sur le village et s'attaquait aux vieilles gens et aux enfants s'éloigna d'elle quelques jours après : on racontait qu'elle

était venue avec un étranger qui l'avait rapportée du versant opposé de la rivière, du pays des Balantes où périodiquement s'abattaient des contagions mystérieuses.

Un jour, pendant qu'elle était couchée, une voisine entra et conversa longtemps avec la femme de Diato :

— Sona, appela la mère, quand l'étrangère fut partie, que t'a-t-elle dit?

— Rien de mauvais, elle venait m'aider seulement.

— Sona, tu es une enfant : n'oublie pas ceci : quand on te dit : « Je vais t'aider à charger ton panier sur ta tête », celle qui te l'offre veut voir ce qu'il contient!

— Tu as raison, mère!

— J'ai raison, en vérité : tu es une enfant : pourquoi appeler dans ta maison celle qui peut te trahir? Si ton mari te trompe, qu'il le fasse dehors : il a payé ta dot, et si tu ne peux pas la lui rendre, tu n'as pas le droit de le quitter. Mais n'appelle pas le chat sauvage dans le poulailler.

— C'est la vérité, mère, je suis une enfant, dit en sortant la jeune femme.

En attisant le feu de la cuisine, elle songeait aux absences nocturnes de son mari, à l'inutile jalousie, puisque la dot était dissipée, à l'enfant qui allait venir et qui lui donnerait la force de parler la tête haute.

De son côté, Diato était aussi peu soucieux des pensées de sa femme que de sa conduite, sa mère étant là pour la surveiller, plus inquiète que lui-même de sa propre réputation.

Il s'occupait donc de ses bateaux qui allaient travailler à nouveau, et de temps à autre il songeait à augmenter sa flottille.

Demander du crédit était encore prématuré, les récoltes n'étant pas battues ni rentrées, et l'époque défavorable à la vente du bétail retardait sa décision.

Avec son charpentier il utilisa la période de répit qui sépare les dernières pluies du mois des récoltes, pour aller dans la forêt couper des provisions d'espars et de bois de construction.

Les deux hommes partaient le matin, dès l'aurore, avec leurs aides et s'enfonçaient dans les futaies à la recherche des acajous aux branches sinueuses : d'un œil exercé, l'homme de métier savait choisir celles dont les angles conviendraient aux étraves, aux équerres et aux étambots, celles dont les courbes feraient des membrures ou des varangues, ou dont le double cintre donnerait les formes de l'arrière.

— Matar Badiane, disait Diato pour le flatter et obtenir de lui de meilleures conditions de travail, par la vérité de Dieu ! tu sais construire des bateaux.

— Tu ne me connais pas, c'est moi qui te le

dis ! Si tu avais vu la goélette que j'ai réparée à Bandioul, l'année où j'y ai pris ma femme N'Déla, tu saurais ce que je puis faire. La monter à terre et la remettre à l'eau, rien que cela était un travail, et tu aurais vu ma capacité. Les *Angalais* venaient me regarder !

« Mon métier, je l'ai appris de mon père : il le tenait du vieux Per Fall qui avait lui-même travaillé avec les Toubabs.

« Je suis allé aussi apprendre chez les Portugais de Bissao et de Boulam : je te dis que rien d'un bateau ne m'est inconnu. »

Et Matar continuait, tandis que les apprentis et les ouvriers coupaient les branches utiles. Certes, il était fier de son métier : de même que les menuisiers et les maçons, il considérait sa profession comme noble puisqu'elle venait des maîtres actuels de son pays. Il savait aussi qu'un *guir* cultivateur, propriétaire ou commerçant, pouvait sans déchoir épouser ses filles, tandis qu'il est hors de la voie de prendre celles d'un *guevel*, griot, forgeron ou tisserand.

Dans leurs recherches en forêt, Diato rencontra un jour un benténier aux dimensions colossales, dont le tronc, dans sa partie droite et sans branches, avait plus de trente coudées de hauteur ; de plus, il n'était pas trop éloigné du fleuve.

L'arbre dépassait toute la brousse environnante : les palmiers s'abritaient sous ses branches, et il semblait qu'un oiseau perché sur le faite fût à l'abri d'une charge de fusil : la base se divisait en contreforts cloisonnés qui prenaient racine au loin, et soutenaient le géant dans sa lutte contre les tempêtes : les hommes paraissaient à ses pieds des pygmées et auraient pu s'abriter par dizaines dans chaque pli de cette robe gigantesque.

— Matar, dit Diato, cet arbre est sans pareil ; demain je dirai aux Laobés qui sont chez Demba Si, le Toucoulaure, de me couper et de me creuser la plus grande pirogue du pays.

— C'est un travail, dit le charpentier, et je puis te faire un chaland qui portera plus que ton arbre : cela avant l'époque des charrois.

« Probablement, tu n'as pas assez confiance en

moi ! Cissé, tu ne me connais pas : de Saint-Louis à Konakry, je ne crains pas un seul maître pour installer un chantier de bateaux, ni un seul ouvrier pour tracer un bordé ou cintrer un galbord : à Dakar, dans le temps où j'y travaillais, les Toubabs, je le dis bien, des Toubabs absolument blancs venaient regarder mon travail et emporter mes façons en France. En vérité, Diato, tu ne me connais pas ! »

— Tu dis vrai, Matar, et tu n'as pas ton semblable ; mais chaque chose a son utilité : la gourde ne s'est jamais disputée avec la calebasse.

— Ni la bouteille avec le gobelet, acquiesça le charpentier qui ne voulait pas contrarier son client.

— Si elle ne me sert pas, reprit Diato, je la revendrai aux hommes de Dakar, ou de N'Dar ; on dit que dans leur pays, ils n'ont pas de grands arbres comme nous.

— C'est encore la vérité, et ils payent très cher les pirogues de pêche : mon ami Balla Bass la transportera sur sa goélette.

— Allons, dit Diato.

Et ce jour-là, on arrêta les provisions de bois.

Peu de temps après, lorsque Diato revint, cinq petits hommes luttèrent avec le géant, le frappant aux pieds avec leurs haches au fer étroit et massif.

Tranche par tranche, ils enlevaient les contre-forts; le tronc lui-même diminuait du côté où ils voulaient faire tomber l'arbre afin de donner à l'embarcation l'assise prévue.

Dans la forêt muette, seuls retentissaient les hans des bûcherons, les chocs et les crissemens des outils.

Les oiseaux, d'abord effrayés, étaient revenus à leurs nids, et, la tête inclinée de côté, surveillaient d'un œil l'étrange manège des intrus. Les singes, ramenés par la curiosité, agrippaient leur branche, oubliaient de discuter et de se gratter, tandis qu'une moue attentive fixait pour un instant leur face capricieuse.

Il semblait vraiment, à cette heure, que le bois tout entier, avec ses mystérieux habitants, ailés, rampants ou invisibles, épiait en silence le destin de l'ancêtre...

Tout à coup des craquements se firent entendre, et l'écorce commença de sauter : les fibres s'arrachèrent avec des bruits d'éclatement, et lentement, interminablement, comme si les secondes eussent ralenti leur cours, le géant pencha. Un instant il parut s'arrêter : comme la bête lancée sur le bord du gouffre fait un suprême effort et bande tous ses muscles pour retarder la chute inévitable, ainsi le grand benténier frappé à mort par le fer des hommes semblait se retenir de tomber. On eût dit qu'il jetait un dernier regard aux cimes des autres

arbres que depuis si longtemps il dominait de sa masse de verdure claire : les palmiers aux touffes sombres sur lesquelles le soleil mettait un reflet de métal, les kailcédrats et les acajous aux feuilles grisâtres, les flamboyants aux grappes de feu, les acacias aux fleurs jaunes. Toute cette houle de verdure d'où émergeait çà et là un ronier, tige noire et altière qui, lorsque le vent effiloche les lames de ses éventails, ose dire à Dieu : « Peigne ma chevelure » ; ces vagues où tous les verts de la nature se succédaient, se mélangeaient, se chevauchaient, depuis la limite des champs défrichés par les hommes jusqu'au fleuve qui semblait une plaine argentée, le géant les regardait une dernière fois. Puis, sa destinée étant accomplie, il se laissa aller, brutalement, dans un dernier gémissement des fibres, rapidement aussi, comme s'il eût eu hâte maintenant d'être couché et de cacher sa détresse au sein de la forêt.

Sa chute fit un effroyable carnage de tous les arbres qui l'enserraient quelques instants avant : les branches se détachèrent avec fracas, se morcelèrent comme pour épargner le travail des hommes, écrasant à l'entour en un instant ce que la nature avait mis des années à créer : là où le soleil ne pénétrait pas depuis longtemps, à la place des frondaisons épaisses qui abritaient la biche et le serpent, le ciel, en ce moment, étalait son bleu tranquille sur une vaste clairière.

Les bêtes s'enfuyaient de tous côtés, affolées; les singes sautaient d'une branche à l'autre dans un balancement plus audacieux, sans cris, comme s'ils avaient compris qu'insulter devenait inutile; les perdrix n'osaient se lever, et, la tête basse, couraient se cacher dans les touffes serrées des bambous : les antilopes, abaissant les reins et la croupe, bondissaient sans oser, comme d'ordinaire, se retourner pour reconnaître le danger : et le boa lui-même au sommeil alourdi par la digestion d'un lièvre ou d'un chevreau, avait déplié ses orbes et cherché au loin un refuge.

— La faim et la soif nous tuent, dit à Diato le chef des Laobés : allons, l'arbre est gros et demain nous le creuserons.

— Le besoin de tabac et de kolas me fatigue, dit un des hommes : tu auras une pirogue sans pareille.

— Il te faudra tout le village pour la tirer à l'eau, dit un troisième.

— Tu augmenteras notre paye, patron de bateaux, reprit le chef, nous nous sommes éreintés à en mourir.

— Tout cela aura lieu, dit Diato en allumant sa pipe. Allons à la maison.

Et tous ensemble ils quittèrent la forêt.

Diato, avant de rentrer chez lui, passa dans une factorerie, acheta deux mouchoirs de tête, un pagne à bandes et à carreaux, un flacon de parfum, mit le tout dans la poche de son m'boubou et revint à la maison. Sona était accroupie auprès du feu et remuait le riz dans la marmite : une odeur chaude de viande et de tomate s'en dégageait.

— Sona, je t'ai acheté quelque chose.

— Tu es bon, mon mari : que m'as-tu apporté ? dit-elle en se levant.

— Vois, dit Diato.

La jeune femme déplia le pagne, enleva son mouchoir de sa tête et aussitôt essaya les deux autres :

— Tu es bon, dit-elle.

— Sona, près de toi, mon cœur se couche volontiers, et mon cou ne se gonfle jamais de colère.

— Je fais ce que je peux, mon oncle, dit-elle pour le flatter, et aussi ce que demande notre mère.

Dieu veuille aussi que l'enfant que je te donnerai soit plus puissant que toi.

La vieille Binta entraît sur ces mots pour aider à la cuisine :

— Kar, s'écria-t-elle pour conjurer les sorts contraires.

— Kar! répéta Sona; et elle suivit son mari qui rentrait dans sa case.

— Diato, dit-elle.

— Qu'y a-t-il?

— Tu es bon, si bon que j'en ai oublié mon père et ma mère. Mais les pagnes et les mouchoirs ne finissent pas dans mes paniers. Hier, Biram Tolé, le bijoutier, m'a montré un collier de perles d'or creuses : je n'en ai pas, et la honte m'empêche d'aller danser au *sabar* parmi mes semblables qui en ont tant que l'on ne sait d'où ils viennent.

— L'or est-il pur?

— Biram ne ment pas, dit Sona pour écarter tout prétexte.

— Je le verrai, dit Diato. Combien en veut-il?

— Cinquante pièces de cinq francs, je crois, mais cela n'est pas certain. Il dit aussi qu'il accepterait une partie en bœufs et en vaches.

Et comme son mari se taisait, elle ajouta :

— Toute chose se discute et il peut aussi te faire crédit.

— Je verrai, dit Diato. C'est toi qui es allée chez lui?

— Jamais, mon oncle, dit Sona d'une voix mielleuse, je l'ai rencontré près du marché.

— C'est bien, je le verrai.

— Je dis encore que les hôtes sont nombreux aujourd'hui, Diato.

— Ne te fatigue pas la tête pour cela : qui arrive s'en retournera.

— Tu dis la vérité, Diato, et si j'étais ânesse je ne m'en soucierais pas.

— Pourquoi?

— Mon grand-père disait qu'aussi nombreux que soient les hôtes, l'âne ne s'en effraie pas, car ce n'est pas de sa chair que l'on mange.

A cette plaisanterie, Diato se mit à rire et Sona reprit :

— Mon mari, n'oublie pas de passer chez le bijoutier : on dit qu'il va y avoir une fête à cause de la grande pirogue, et je n'ai pas de collier à montrer : je te le répète, j'ai honte, et pourtant je suis ta femme.

— En vérité, dit Diato en sortant, tes parents t'ont fait cadeau d'une langue agréable : si tu la donne à ton enfant, ça l'aidera sur sa route.

— Diato, ta main atteint des choses difficiles et éloignées, mais la sienne ira plus loin encore.

— Que Dieu t'entende ! dit-il.

— Kol ko lé ko! criait le chef.

— Hoh! répondaient tous les hommes en tirant sur les cordes.

— Kol ko lé ko!

— Hoh!

Et à chaque traction cadencée par ces deux cris alternés, la lourde pirogue s'avavançait vers la plaine, roulant sur des rondins de palmier.

— Le bateau va à l'eau, criait le chef de temps en temps, pour reposer les hommes et couper le rythme des bras étirés, des corps inclinés et des muscles tendus dans un seul effort.

La sueur coulait sur les peaux luisantes : chacun avait dépouillé son m'boubou ou ses haillons et les avait posés dans la pirogue : tous ces torsos noirs, sur le fond clair du bois frais, évoquaient les personnages d'une fresque de l'antique Egypte, dont inconsciemment ils répétaient les gestes.

Un griot frappait plus fort sur son tambour à mesure que la fatigue des hommes augmentait.

Ils étaient maintenant dans la plaine, les diffi-

cultés de la forêt étaient finies et un dernier effort allait faire flotter l'embarcation.

— Diato, chantait le musicien, tu as pris les meilleurs hommes du pays et, parmi eux, c'est toi le meilleur!

« Tes richesses augmentent chaque jour, et ta main est toujours ouverte pour donner.

« Ta calebasse est toujours pleine, mais trop petite pour le nombre des hôtes que tu appelles.

« Les oreilles rouges ont des machines à fumée, ils ont des choses qui leur viennent des Génies : mais c'est toi, Cissé, qu'ils supplient de porter leurs marchandises.

« Tu montes leurs escaliers et tu les vois manger à leur table.

« Tout le monde le sait; et on ne te défend pas la porte de leur maison.

« Fils de Sounkari et de Keïta, qui est ton ami, ne connaîtra pas la honte.

« Tes enfants commanderont au fleuve!

« D'autres ont des chevaux qui passent les montagnes, mais ces chevaux ne portent que leur maître : quand ils ont soif, ils s'arrêtent et meurent.

« Cissé, tes bateaux ne s'arrêtent pas : le riche et le pauvre y dorment en sécurité! »

— Le bateau va à l'eau, criait Diato.

— Kol ko lé ko! répondait la tête.

— Hoh! reprenaient les autres.

Une dernière poussée, et la pirogue, écartant les roseaux, entra dans le fleuve comme le crocodile qui se met en chasse après un long sommeil sur la berge.

Et chacun de sauter dedans, de reprendre ses habits, et tous de se congratuler : ceux qui n'avaient fait que le simulacre de tirer ou de pousser n'étaient pas les derniers à se plaindre de la fatigue de la journée.

Diato, assis à l'arrière, gouvernait de son aviron, tandis qu'enlevée sous l'effort des pagayeurs, l'embarcation fut bientôt amarrée au débarcadère de la ville.

Quelle qu'en soit l'occasion, une fête est toujours une fête; travailler quand on ne peut faire autrement est bien, mais s'amuser est mieux. Et pourquoi s'en priver, quand les premiers besoins de la vie sont satisfaits, et que, sans distinction d'âge ou d'habillement, de fortune et de croyance, chacun peut, sous la protection de l'alcati, porteur de l'autorité, oublier en dansant le destin de la mort et les misères de la vie.

Dans les temps lointains, c'étaient les guerres, les conquêtes, les rafles d'esclaves, de femmes et de bétail qui en fournissaient l'occasion. Aujourd'hui, la mise à l'eau d'une pirogue d'une telle dimension était un bon prétexte. Les Laobés avaient taillé l'arbre en un long fuseau ventru à deux pointes égales et vidé l'intérieur par tranches successives : la coque amincie pourrait porter jusqu'à deux cents boisseaux de graines ou un troupeau de quinze bœufs. Au surplus, le propriétaire passait pour avoir la *main glissante* et les musiciens ne manqueraient pas.

De tous les points de la ville, dès le coucher du soleil, des instruments variés annonçaient à tous que l'on danserait sous le grand arbre des ancêtres et les *sabars* de toutes tailles que frappaient irrégulièrement les baguettes recourbées des griots semblaient dire :

« Ouvrez vos coffres, femmes et jeunes filles; sortez les pagnes tissés chez les Bissagos et ceux que les Toubabs ont coloriés : dépliez vos mouchoirs de soie; nouez vos colliers, fixez vos boucles d'oreilles à pendeloques et à paniers, et vos anneaux d'or massif.

« Chargez vos mains de bracelets qui vous feront désirer des hommes et craindre des femmes dans la dispute.

« Qui n'a pas d'époux en trouvera; qui n'a pas d'amant, ce soir, sera choisie.

« Mères, qui ne connaissez plus vos maris depuis que vos seins sont gonflés de lait, attachez solidement votre enfant sur vos reins et venez goûter le plaisir permis.

« Que les jeunes femmes sans bijoux empruntent aux vieilles, pour être désirables.

« Rangez vite vos marmites, suspendez vos provisions, confiez vos cases aux anciens et aux Génies et venez à la joie. »

Aux jeunes gens des villages voisins, les trompes des Diolas, cornes de bœuf dans lesquelles les

musiciens soufflent, une main près du cornet, modulaient des sons allongés :

« Venez tous ce soir vous réjouir : qu'il n'y ait pas de crainte; chacun retrouvera ceux de sa race, la fille des rizières comme la fille des forêts; de bataille il n'y en aura pas, les Toubabs gardent le pays, c'est du plaisir seul qui vous sera donné. »

Un Foulah se promenait dans les rues, en raclant la corde unique de son petit violon à ventre de bois de rose avec un archet cintré; le violon minuscule chantait en mélopée :

« Peuls, mes frères, confiez le troupeau aux enfants, et aux chiens dont les oreilles sont coupées : allumez de grands feux autour du campement pour éloigner les bêtes de nuit et accourez.

« Toucoulaures, mes cousins, lavez la poussière des magasins des Toubabs, laissez chez votre logeuse la fatigue des sacs pesants et des lourdes caisses : cette nuit est joyeuse. Demain votre maître criera à cause de votre lenteur au travail : mais la pluie qui tombe sur l'aile du canard ne le mouille pas.

« Dianinkés, fils de mon oncle, laissez l'aiguille et redressez vos dos courbés sur la broderie : ce soir, vous contemplez vos travaux sur les épaules des hommes et des femmes.

« Gens du Fouta Toro et du Fouta Diallon

qui avez laissé vos parents dans la montagne, venez voir les filles des Ouolofs danser pour la fête.

« Le cœur de l'homme doit boire à toutes les sources! »

Et, dominant tous ces bruits, le balaphong des Balantes, étrange xylophone venu du Soudan, dont les touches de bois résonnent sur des gourdes de grandeurs savamment graduées, répandait ses notes et ses accords harmonieux; du côté où portait le vent, les sons passaient par-dessus les cases et les champs, franchissaient la forêt et disaient aux pays voisins :

« L'arbre de la danse est assez large pour vous abriter : ce soir on ne vole pas, on ne se bat pas, on ne mange pas de mortelles nourritures; le jeu et les danses sont nos occupations.

« Le vin de palme ne tarira pas : c'est un homme riche qui paye; c'est nous qui poussons ses perches, qui brisons ses avirons et usons ses voiles; nous mangeons son riz, son huile et son sel et les Toubabs le traitent en ami.

« Laissez les bœufs des voisins : aujourd'hui l'on danse, qui n'y sera pas le regrettera! »

Le soir, à la lueur de grands feux que les enfants alimentaient, on eût dit que la ville

entière était rassemblée : ceux qui n'y étaient pas y pensaient, et ceux qui étaient présents ne songeaient plus qu'à se rapprocher du lieu où les femmes se tenaient au premier rang, guettant leur tour de danser.

Bientôt un seul cercle ne suffit plus : suivant les quartiers, les amitiés ou le hasard, des groupes se formaient autour de l'arbre; d'autres feux s'allumaient et de nouvelles danseuses gesticulaient au son de nouveaux instruments.

A un moment, il y eut un arrêt : un Toubab, dont la veste blanche s'ornait de boutons métalliques, et la casquette de petites vagues en argent, parut, suivi de deux jeunes gens de sa race; ce ne fut qu'un murmure d'un clan à l'autre : « Le Commandant! Le Manso! » et tous s'écartaient avec respect.

Un vieux griot mandingue s'élança devant le Chef pour lui souhaiter la bienvenue, et il chantait dans l'esprit satirique et la langue sonore de sa race :

— La grande montagne est venue nous voir! Le roi lui a donné le commandement.

« Tu es bon, Chef Toubab, tu es un bon garçon et ton père qui est en France est bon aussi : cela nous le savons!

« Ton grand-père était un chef parmi les Toubabs et tu lui as succédé; tu es courageux et tu as de l'honneur! »

Puis, se tournant vers la foule qui écoutait :

— Il possède la force, c'est vrai; c'est lui seul qui a la force, mais il ne comprend rien de nos paroles.

« Il écoute ceux qui le flattent et ne fait pas attention aux maîtres de la vérité.

« Il possède la force! Il est comme le vent qui agite les feuilles, il croit qu'il leur donne la vie, alors qu'elle vient de l'arbre où elles sont attachées.

« Il met des yeux sur les siens propres, et il ne voit pas!

« Il donne sa confiance à des hommes sans honneur et sans ancêtres, et il croit leurs paroles.

« Mais la force est à lui : c'est Dieu qui la lui a donnée. »

Et s'adressant de nouveau au grand Toubab :

— Mossié Commandant, dit-il en français, y en a gagné bon garçon, donne-moi cadeau.

Le chef, flatté de l'ovation dont il venait d'être l'objet, fit, au milieu des rires de l'assemblée, distribuer quelques billets, et sous ses yeux charmés la fête continua.

On avait apporté des calebasses d'eau de gingembre et de menthe additionnée de sucre pour les croyants du Prophète, et des gourdes de vin de palme pour les autres : chacun venait puiser au pied de l'arbre.

Une heure après, il y eut des erreurs de cale-

basses; les jeunes gens se trompaient, volontairement ou non, si bien que tous les groupes se fondirent ensemble. Ce fut, autour de l'arbre, une sarabande où, sur un rythme unique et un seul chant, toute la foule tournait sans trêve, hommes et femmes mélangés; les feux éclairaient cette ronde fantastique, aux couleurs sombres et claires alternées. La sueur ruisselait sur les visages et les épaules; une odeur de musc, de patchouly, de civette et d'encens brûlé dans les foyers, se mêlait à celle des chairs échauffées et flottait sous l'arbre dont le dôme de verdure éclairé par dessous faisait à ce déchaînement un décor de fantasmagorie.

A chaque instant, des hommes, des femmes se détachaient du tourbillon, se poursuivaient, se rejoignaient, semblables à des ombres sur le moelleux tapis de sable des jardins...

Diato rentra, quittant les groupes des danseurs, félicité par les uns, poursuivi par les flatteries de ceux qui ne manqueraient pas, plus tard, de lui demander un service ou des emprunts. Sona le suivit, envinée par les femmes qui regardaient curieusement son collier d'or jaune éclairé par la flamme des brasiers.

Dès qu'ils furent enfermés dans leur case, elle retira le bijou et contempla longuement les boules creuses ornées de torsades et de grains minuscules,

puis elle le plia soigneusement dans une étoffe et enfouit le paquet dans son coffret de bois.

— Le besoin de dormir me tue, dit Diato.

— Couche-toi, mon mari, dit Sona à voix basse : tu n'as pas ton pareil dans tout le pays et, aujourd'hui, tu sauras que tu as une femme...

Au dehors, la fatigue et aussi les règlements de la ville mirent fin aux réjouissances; chacun rejoignit sa maisonnée, sa case, son auvent ou son abri.

Quelques ivrognes couchèrent sur place ou dans les fossés alentour.

Le bruit des instruments s'éteignait en s'éloignant : par instant, un tambour se réveillait, et ses quelques coups isolés et assourdis semblaient les dernières détonations d'une bataille qui finit sur les arrière-gardes du vaincu en fuite.

Seuls, les chiens jaunes, par crainte ou par habitude, aboyaient derrière les palissades, tandis que les chauve-souris et les roussettes revenaient prendre possession de leur arbre d'où la bruyante sottise des hommes les avait chassées.

DEUXIÈME PARTIE

— Celui qui passe par tous les chemins manque celui de sa maison, dit un soir à Diato sa mère tout en filant du coton cardé.

— Le champ est large, répondit-il, et celui qui ne le cultive pas en entier ne s'enrichit pas.

— C'est le caractère des hommes aux oreilles rouges que tu prends. Avant longtemps tu mettras des habits à boutons comme les leurs, tu laisseras pousser tes cheveux et tu grasseieras en parlant.

« Quand nous suivions notre volonté, nous restions dans un seul endroit jusqu'à ce que la mort nous y prenne.

« Maintenant, tout est changé et te voilà parti chercher des richesses derrière notre pays! »

D'un coup de doigt elle faisait pivoter sur son genou osseux la petite toupie autour de laquelle s'enroulait le coton filé.

— Laisser ta mère et ta femme, dit à son tour Sona, cela est-il juste?

— Je ne resterai pas longtemps loin de vous, dit Diato pour les calmer, mais la commission que vient de me faire l'homme arrivé la semaine dernière, annonce beaucoup de profits. Sona, tu auras à mon retour des anneaux pour tes oreilles et des bagues pour tes mains : toutes les femmes en seront jalouses.

« Mère, que j'en perde la vie! je ne resterai pas longtemps là-bas. Fara s'occupera de vous et des bateaux; ne remuez rien de mauvais dans vos têtes. Sachez seulement que le chacal qui dort ne prend pas de perdrix.

— Dieu veuille que ta route soit sûre, dirent les deux femmes, résignées à l'inévitable.

Elles accompagnèrent le maître à l'embarcadère, portant sur la tête des paniers de provisions et son coffret de bois bariolé rempli d'habits de rechange, et, après des souhaits répétés, elles le regardèrent s'éloigner pour un voyage nouveau.

Ce matin-là, ce ne fut pas la brise qui emmena Diato vers l'intérieur, mais un vent d'Est brûlant qui apportait avec lui les poussières des pays desséchés et poussait le bateau vers la mer.

Si prudent que soit un matelot, il oublie toujours quelque chose. Cela fut-il fait à dessein?

Nul ne le sut, mais la provision d'eau douce fut presque épuisée le soir même. L'eau du fleuve devenant saumâtre et plus salée à mesure que le bateau se rapprochait de la mer, il fallut rallier la berge tout contre une source fréquentée, au pays des Balantes.

La joie de trois des matelots fut intense de se retrouver chez eux et, sous prétexte de se ravitailler en viande, ils allèrent au village voisin.

Un long temps s'écoula sans qu'ils revinssent; Diato prit alors le parti d'aller les chercher; un des passagers, garde régional en déplacement, l'accompagna; ils les trouvèrent assis, en dehors de l'enceinte, près de la forêt, n'osant parler ni bouger de leur place.

— La maladie est sur le pays, dit enfin un des matelots, et l'on cherche les sorciers.

— Ils font cuire le *tali*, n'approche pas, ajouta un autre.

La curiosité de Diato fut excitée par ces mots. Il avait entendu souvent parler de la fameuse épreuve du poison qui ne pardonne pas aux mangeurs d'âmes, de quelque âge qu'ils soient.

Sans crainte, accompagnés du garde, ils purent observer dans les dernières lueurs du jour une troupe d'hommes, de femmes et de jeunes gens, accroupis en cercle dans un petit bois auprès du village : la flamme du foyer allumé sous une chaudière installée au milieu du groupe éclairait

des visages aux traits étrangement durcis où brillaient des yeux exorbités, dont le regard ne se détachait pas de la mystérieuse cuisine.

Un homme tournait lentement autour de la marmite où bouillaient les feuilles, l'écorce et les racines de l'arbre sacré. A son nom, les enfants prenaient peur et la raison abandonnait les adultes; mais le sorcier qui versait maintenant le riz dans le terrible bouillon avait déclaré que seul le poison pourrait discerner ceux qui suçaient la moëlle des os de leurs semblables.

Pendant qu'il préparait les sinistres aliments, il entonnait des mélopées que répétait la foule; le balaphong et le bolombato (1) les accompagnaient de leurs sons, assourdis d'abord, exaspérés ensuite avec les chants au point d'amener le délire et la folie mystique dans les cerveaux de ces êtres qui allaient mourir.

Puis, quand l'homme aux incantations qui tenait dans ses mains leur destinée fit les portions dans les petites calebasses, ce fut une ruée de tous les patients. Soupçonnés d'être les auteurs de la maladie, il tardait à chacun de prouver son innocence et ils se jetaient avidement sur l'amère nourriture.

Aussitôt les parents de chaque éprouvé s'emparaient de lui, le traînaient hors du bois, lui ingurgitant de force des calebasses d'eau tiède. Il y en

(1) Guitare basse à trois cordes graves.

eut qui rendirent le liquide en même temps que la mixture mortelle; d'autres, plus forts de constitution, gardaient le tout. Les premiers s'en tirèrent avec de fortes coliques accompagnées de lugubres vomissements. Quant aux autres, plus malheureux, ils ne tardèrent pas à se rouler à terre en poussant de rauques et atroces cris de douleur : ils tournaient sur eux-mêmes, le corps ramassé en boule, comme des perdrix blessées par le plomb du chasseur ou des canards égorgés achevant de perdre la vie avec leur sang.

Diato sentit la peur le saisir à la nuque, les frissons lui remonter le long des entrailles et sa bouche qu'il avait ouverte d'étonnement ne voulait plus se refermer.

Le garde régional tenta de s'opposer à la continuation de l'épreuve, mais les matelots tirèrent les deux hommes par leurs habits et les emmenèrent vivement :

— Ne faites pas un malheur; par notre vie à tous, ne dites et ne faites rien, nous ne reverrions pas le bateau!

— Allons, dit Diato, ces gens ne sont pas des hommes, ils sont plus fous que des bêtes sauvages!

Et ils s'enfuirent à bord du chaland et se mirent aussitôt en route.

Impressionnés par ce spectacle, ils ne purent dormir et longtemps dans la nuit, patron et passagers palabrèrent sans discontinuer.

— Ces gens sont fous, répétait Diato.

— Ceci n'est rien, dit le garde, si tu avais vu les hommes tomber dans la guerre des Toubabs, ton esprit serait plus solide, et je sais que si des marchands d'ossements se sont installés dans l'autre monde, ils ont dû y faire fortune.

— Tu dis une chose étonnante, fit Diato; j'ai entendu parler une fois de cette guerre, mais jusqu'ici mon esprit ne s'est pas encore ouvert à cette chose.

— Connais-tu, reprit le garde qui avait habité durant des années la rive gauche du Sénégal, connais-tu la guerre d'Amadi N'Goné et de l'Almami des Toucoulaures?

— Cela n'est point parvenu chez nous; ici, nous ne connaissons que Fodé Kaba et Samory Touré, mais ton Amadi N'Goné, je ne le connais pas.

— J'ai soif de kolas, dit le garde, cela aide à la conversation.

Il croqua le morceau que lui tendit Diato :

— Je dis : dans ce temps-là, mon grand-père habitait le Walo; le pays était plein de richesses, le coton et le mil ne finissaient plus. Il y avait à côté, un roi du Cayor qui s'appelait Amadi N'Goné, celui que tu ne connais pas; lui et ses enfants, et les hommes de son peuple, buvaient le vin de palme et la boisson de mil fermenté, et ils ne reconnaissaient pas Dieu.

« Il avait fait de la colline de N'Guiguïs, son lieu de commandement, y avait rassemblé ses femmes, ses esclaves et ses *thiédos*, gardes du corps. Qui n'a pas vu le sang dans les yeux de ces *thiédos* n'a rien vu; ils buvaient, ainsi que le roi, au point de faire des malheurs!

« L'Almami des Toucoulaures qui habitait les montagnes du Fouta Toro, entendait raconter ce que je vous dis et, dans son cœur, la colère se levait chaque jour contre ces impies qui adoraient les arbres et les rivières, et ne pensaient qu'à s'enivrer.

« Et pourtant son chemin ne passait pas par là, c'est moi qui vous l'assure : vous allez le voir tout à l'heure.

« Un jour, il envoya à Amadi N'Goné trois émissaires choisis parmi les plus audacieux; quand ils arrivèrent à N'Guiguïs, ils demandèrent à voir

le roi. Mais vous savez tous que voir un Damel du Cayor n'était pas si facile; les gens de ce pays sont remplis de fierté.

« Le roi les fit donc installer dans une case de la quatrième palissade de sa maison; il les faisait visiter par un de ses lieutenants et chaque matin ils avançaient d'une palissade; chaque soir aussi il leur envoyait, avec des mots de politesse, le présent d'un mouton.

« Le quatrième jour, le roi les appela : ils se saluèrent entre eux et se saluèrent encore; les envoyés lui remirent la lettre de l'Almami.

« Le Damel la fit passer à son secrétaire en disant seulement : « Je verrai et je répondrai. »

Le conteur s'arrêta un instant.

— Le besoin de tabac me fait mal à la bouche, dit-il.

On lui tendit une pipe allumée.

— Continue, nous t'en prions, dirent d'un seul élan les passagers et l'équipage, tu nous prends notre souffle!

— Je dis, reprit l'homme du Gouvernement, je dis qu'un des envoyés, le plus vieux, se leva et parla longtemps au roi, lui disant qu'ils étaient chargés par l'assemblée des anciens du Fouta de lui déclarer que s'il ne réformait pas sa conduite et celle de son peuple, l'Almami l'y contraindrait par la force; et il sortit de son m'boubou deux poignards magnifiques et les présenta au roi en

disant : « Choisis entre ces deux poignards : avec celui-ci, l'Almami te rasera la tête en l'honneur du Prophète, si tu veux te convertir ; avec celui-là, il te tuera si tu refuses ! »

« Je vous répète que ces gens-là ne connaissent pas Amadi N'Goné ; il se leva, furieux, et dit : « Allez dans votre case ; demain vous recevrez mes ordres et ma réponse, et votre présence ne salira plus le Cayor ! »

« Amadi était aussi féroce et dissimulé qu'il était fier et impérieux. Quand tous furent partis et qu'il fut seul avec son secrétaire, il se fit alors lire la lettre. En l'écoutant, son cœur paraissait froid et son visage indifférent :

« Ecris qu'il ne me plaît pas de choisir et qu'il garde pour lui sa sagesse et la voie de son Prophète. Ecris-lui aussi que, pour cette fois, je lui renvoie ses émissaires sans leur couper les oreilles, mais qu'ils ne reviennent plus dans mon pays.

« Et le roi leur donna trente cavaliers pour les accompagner jusqu'aux portes du Fouta. »

— Le Damel était un véritable homme, dit un des assistants.

— Sans pareil, répondirent les autres.

— Oui, continua le garde régional, mais il craignait les gens des montagnes et il savait qu'une guerre très méchante allait tomber sur son pays. Il se prépara : il mit des espions à toutes les entrées de son royaume, pour savoir où passerait l'ennemi.

Vous auriez pu voir des chasseurs où il n'y avait pas de gibier, des pêcheurs sur des rivières non fréquentées et des pasteurs qui faisaient paître des troupeaux sur des pâturages desséchés.

« Je vous dis, en vérité, qu'Amadi N'Goné était rusé!

« Au retour de ses envoyés, l'Almami des Toucoulaures réunit ses guerriers et ordonna dans toute sa domination de faire partir pour cette guerre tous les hommes, depuis les circoncis de l'année jusqu'aux vieillards; et les griots chantaient :

« Levez-vous, c'est la guerre de Dieu : celui qui en reviendra aura de l'honneur; il rasera la tête de ses esclaves, il possèdera les belles femmes du Cayor et il rapportera les oreilles des impies qui auront refusé de suivre la Voie.

« Levez-vous et suivez l'Almami : ceux qui mourront iront tous dans les jardins d'Allah. »

« En quelques jours, une armée fut réunie; on dit qu'il y avait vingt fois mille hommes (et il posa deux fois à plat sur les cuisses ses dix doigts écartés).

« On dit qu'il y eut aussi des femmes qui suivirent leur mari en portant leur enfant sur le dos.

« L'armée se mit en route. Le Walo eut peur et ouvrit ses routes; les gens de l'Almami le traversèrent par le bas pour éviter les marigots infranchissables sans pirogues.

« C'était le chemin de l'enfer qu'ils avaient pris et le malheur tomba sur eux. Ils manquèrent bientôt de vivres et d'eau : le vent des terres desséchait leurs lèvres et leur poitrine. Mais pas cela seulement ! Ils ne connaissaient pas l'esprit de ruse d'Amadi N'Goné ! Ils disaient tous : « Allons vite au Cayor, nous y trouverons des puits pour nous désaltérer, des greniers de mil pour nous rassasier et des villages où nous reposer. »

« Je vous dis qu'ils étaient fous ! Les puits étaient remplis de sable, les greniers vides et les villages incendiés.

« Parmi les hommes de l'Almami, les uns perdirent la tête, les autres se couchèrent à terre ; avant de voir Amadi N'Goné, la moitié de l'armée et la moitié de l'autre moitié étaient mortes.

« Quand les garçons du Cayor virent arriver les autres, ils les tuèrent tous ! Il y avait tellement de cadavres que les vautours du Cayor, du Walo, du Bambouk et du Saloum se réunirent sur le champ de bataille et se disputèrent avec les hyènes pendant trois lunes ; ils mangèrent et ils mangèrent encore.

« Que j'en perde la vie ! Si vous compreniez leur langage, vous les entendriez toujours parler de ce festin !

— Et l'Almami ? demanda-t-on de toute parts sur le chaland.

— Ils ne le tuèrent pas, ils le gardèrent. Il

était battu, mais son cœur était encore brûlant. Il dit à Amadi : « Tu m'as vaincu et je sais ce que tu me feras, mais je ne te crains pas. » — « Et toi, que m'aurais-tu fait si tu m'avais battu ? » — « Je t'aurais traversé moi-même avec mon sabre ! » dit l'Almami. — « Mes entrailles ne sont pas noires comme les tiennes, dit Amadi N'Goné. Tu m'appartiens : je te laisse ton nez pour vivre et ta tête pour réfléchir à l'audace de ceux qui veulent empêcher les autres de suivre le chemin qui leur plaît. »

« Depuis ce temps, les Toucoulaures et leur Almami ne gâtèrent plus la paix de personne !

« Ainsi alla la guerre des Toubabs ; je l'ai vue, et celui qui dira le contraire mentira ! »

— Tu as beaucoup de savoir, dit alors Diato, résumant l'opinion de tous, et tes palabres sont agréables ; à cause de cela tes chefs Toubabs devraient t'honorer.

— Ils ne se ressemblent pas tous, dit le garde avec du regret dans la voix, et j'ai entendu souvent répéter par Lat' Souka Fall que « les hommes qui désirent le bonheur ne sont pas morts, mais que ceux qui le donnent n'existent plus ! »

— Tu dis une vérité bien forte, dit Diato, mais alors les Toubabs de France sont comme Amadi N'Goné : ce sont des *hommes* !

— Leurs ennemis se sont enfuis et sont morts comme les Toucoulaures de l'Almami : en vérité, leurs mères ont pleuré!

— La guerre est une mauvaise chose, dit Diato en manière de conclusion.

La descente du fleuve paraissait interminable, les berges plates et monotones s'écartaient de plus en plus. Le chaland sans quille ne pouvait louvoyer dans la brise ni remonter le flot, la profondeur dépassant la longueur des perches; force était donc de mouiller en pleine eau quand la marée montait, car les débarcadères étaient rares où Diato aurait pu recueillir du fret et des passagers. Seules, des fumées qui s'élevaient au-dessus du rideau vert sombre des palétuviers indiquaient à de longs intervalles qu'un village vivait au loin dans la forêt. Alors, un des matelots soufflant à pleines joues dans une corne de taureau avertissait les habitants qu'un bateau passait devant leur pays. Parfois aussi Diato faisait mouiller l'ancre en travers d'une madrague montée en tiges de palmier, afin de se ravitailler en poisson frais.

Les provisions de noix de kolas étaient épuisées et les pipes ne suffisaient plus à la distraction des longues heures du voyage, quand la venue d'un commerçant ouolof, accompagné d'une jeune

Diola, ranima les conversations et remit en éveil les esprits.

La nouveauté attire toujours l'attention, surtout quand elle a du charme. La jeune fille retint donc les regards de tous les hommes. Diato, le premier, ne put s'empêcher de remarquer son teint de cuivre rouge, rendu plus clair encore par la bonne santé qui lui tendait l'épiderme, et il ne mit pas longtemps à se dire que les enfants nés de cette femme, d'une taille supérieure à la sienne, ne craindraient aucun adversaire à la lutte.

Quant à l'homme, il avait, dès sa jeunesse, entendu les fables qui se racontent le soir, les récits et les énigmes des grands griots de sa race, créateurs de la langue dans laquelle chacun les répète, sur toute la côte, pendant les heures de désœuvrement.

— Je vais vous chanter des énigmes, commença-t-il sur les instances de Diato.

— Chante, répondit tout le bord.

— Vous me répondrez ?

— Nous te répondrons.

— Qui vole sans jamais se reposer ?

— L'oiseau, dit quelqu'un.

— Jamais ! dit l'homme, à quoi serviraient donc les arbres ? C'est le vent.

— Et tous de rire et d'approuver bruyamment : « Dis encore ? »

— Qu'est-ce qui bat des ailes et ne vole pas?

— La poule, dit un matelot.

— Tu es fou, répondit une voix, la poule ne vole pas souvent mais rien ne l'en empêche. Réponds-nous, l'homme.

— C'est l'éventail!

Toutes les têtes se levaient attentives; la jeune fille qui n'avait pas prononcé une parole, souriait maintenant : tous les yeux brillaient d'une joie enfantine.

— Dis encore, criait-on de toutes parts.

— Qui enseigne sans parler?

— Le livre, répondit un disciple de marabout.

— Tu as dit la vérité. Et quels sont les deux fils de la même mère qui vont ensemble du soir au matin et du matin au soir sans se donner la main?

« Les deux cornes d'un bœuf, dit le conteur, comme personne ne répondait.

« Quels sont les fruits qui se dispersent dans le ciel et que personne ne ramasse?

« Les étoiles!

« Toi qui es rusé, reprit le Ouolof en s'adressant à un de ses auditeurs, peux-tu me dire quel est le cavalier au galop qui laisse tomber son bonnet et n'a pas le temps de le ramasser? »

Un grand silence se fit, pendant lequel l'homme savourait son succès : son regard interrogateur allait de l'un à l'autre :

— Que dites-vous? demanda-t-il enfin.

— En vérité, nous n'y pouvons rien, enseignez-nous.

— C'est un oiseau qui, en volant, perd une plume.

— Tu sais des choses savoureuses, dit Diato en riant et en se rapprochant de la jeune Diola, mais connais-tu ce qui fait du bruit sans effet?

L'homme se recueillit un instant et dit :

— Biram Thiam a chanté à nos grands-pères que c'étaient des vieillards qui se battent.

— Tu n'as pas ton pareil, dit Diato.

— Nous autres Ouolofs, nous sommes les maîtres de la parole, répondit le conteur, et personne ne nous surpasse.

— Il n'y a pas que vous, dit le garde régional qui voyait son prestige diminué par le succès du nouveau venu; chez nous, au Soudan, on raconte aussi des histoires, et si j'avais le temps je vous dirais celle de l'hyène et de l'aigle.

— Dis, raconte, demandèrent tous les passagers.

— Que l'hyène, fille de pères sans nombre, ait de la honte, dit une voix.

— C'est son partage, dit un autre. Raconte.

L'homme qui portait les ordres des chefs dans la province, défit deux boutons de sa tunique de drap et commença :

— Il y avait un aigle très affamé. Pour se

procurer de la nourriture, il songea à tromper l'hyène; il s'en fut donc à la maison de celle-ci et lui fit ce discours : « Hyène, es-tu là? » — « Me voici », répondit-elle. — « Hyène, ma tante, je viens d'apprendre une bonne nouvelle : un aigle parmi mes cousins revient d'un village appelé Bangaye; il m'a dit qu'il était plein de quartiers de viande. »

« A peine eut-elle entendu ces mots que l'hyène se leva avec toute sa maisonnée et partit en route vers ce lieu désirable.

« L'aigle volait au-dessus d'eux et leur montrait le chemin; et l'hyène marchait en chantant :

*La viande, la viande de Bangaye
Bangaye la viande!*

*J'ai marché sur la route à en crever
Bangaye est loin, très loin.*

*Toi, tu te réjouis sur nos têtes
Et nous, nous rampons avec peine.*

« Et l'hyène marcha toujours au point de vouloir mourir de faim; sa femme l'accompagnait. Le père dit : « Coumba, tuons un de nos enfants et mangeons-le. » Ils en égorgèrent un et le dépècèrent.

« Ils marchaient toujours, et encore, quand un autre de leurs enfants s'arrêta, disant :

« Père, je ne puis plus marcher? » L'hyène lui dit : « Mon fils, ton père n'a pas le temps de s'occuper de toi, si tu veux rester là, reste et crève! » Et l'enfant mourut et l'aigle le mangea.

« A ce moment, l'hyène eut peur et voulut retourner sur ses pas : mais l'aigle partit en avant et revint en disant : « Je suis allé à Bangaye et me voici déjà de retour : ne perdez pas courage; nous allons bientôt arriver. »

« Ils marchèrent encore et les enfants crevaient de faim sur la route, et l'aigle les mangeait; si bien que l'hyène resta bientôt seule avec sa femme.

« Ils allèrent encore jusqu'à ce que Coumba elle-même refusât de marcher, disant : « Je n'en puis plus. »

« Si tu ne peux plus marcher, lui dit son mari, meurs ici même, moi je n'ai pas le temps de m'en occuper! »

« Coumba creva et l'aigle la mangea. Après cela l'aigle trompa encore l'hyène : « Bientôt nous arriverons, lui disait-il, nous arriverons bientôt ».

« Et celle-ci de marcher et de marcher encore jusqu'au bout de la fatigue : mourant de faim, elle dit à l'aigle : « Cet endroit dont tu parles, penses-tu que je pourrai y arriver? Je crois que je vais mourir! »

« L'aigle alors l'abandonna et lui dit : « Ta sottise s'arrêtera aujourd'hui avec ta vie! Je t'ai

trompé en t'indiquant un village plein de viande : et tu y as couru avec ta famille. Ouai ! As-tu jamais vu un village où il n'y ait que de la viande ?

« L'aigle continua à se moquer, lui disant : Crève donc vite, et je te dévorerai. »

« L'hyène se mit alors à gémir, et à pleurer, ce qui ne l'empêcha pas de crever et l'aigle de la manger. »

— C'est ici que passa le conte pour tomber dans la mer !

— Que cette fille de misérables ait tous les affronts ! conclut le bord.

Puis les histoires succédèrent aux fables, dont tous les animaux faisaient le sujet, depuis le plus fou et le plus méchant, l'hyène, jusqu'au lièvre, le plus rusé : la bonté et la droiture du lion contrastaient avec la férocité de la panthère, la puissance de l'éléphant avec la lâcheté du chacal : la tortue attirait la sympathie par sa sagesse et le lézard par sa serviabilité : la naïveté du bœuf s'opposait à la voracité de l'aigle et à la brutalité du sanglier.

L'éternel démêlé des singes et des chiens déchâna souvent les rires énormes de tous ces hommes qui oubliaient entre eux leurs différences d'âge et de condition.

Pendant que les heures s'écoulaient ainsi, entre les repas dont le riz au poisson composait l'unique plat, Diato s'intéressait davantage à la jeune fille,

qui jusqu'ici, sans mot dire, avait écouté les récits des conteurs.

Il ne perdait pas une occasion d'attirer son attention et de se rapprocher d'elle. Plus hardi que parmi les siens, il apprit qu'elle était élevée chez des amis, en qualité de servante, et que ses parents habitaient dans l'intérieur des terres, sur un marigot affluent du fleuve. Il vit que, contrairement à la coutume des femmes de sa race qui vont la tête rasée, elle avait laissé pousser ses cheveux réunis en petites tresses : ses seins en forme de citron soulevaient sur sa poitrine une camisole d'indienne qui laissait à découvert la gorge et les bras nus.

Diato comparait le nez et les lèvres plus minces de la jeune Diola avec les traits épais de sa femme mandingue; et à l'heure où il arriva au pays des hommes qui habitent à l'entrée du fleuve, Diato avait oublié les longues journées de la descente, les récits et les contes, sa case et les deux femmes qu'il y avait laissées, pour ne voir que cette jeune fille qui débarquait timidement et emportait ses pensées.

Diato laissa le bateau continuer son voyage avec l'équipage; en quête d'une cargaison de contrebande venue du territoire portugais, il valait mieux, en cas de surprise, prétexter-t-il, ne pas se trouver à bord et attendre à terre le retour.

La destinée se sert de tous les moyens pour arriver à ses fins; c'est ainsi que Diato accepta l'invitation du passager ouolof et devint son hôte dans sa maison.

Le village, sous l'influence des premiers maîtres blancs, était correctement aligné sur la petite pointe qui s'avancait dans l'estuaire. La brise marine chassait dans la direction des terres les branches des arbres de la côte, semblables ici à des chevelures dénouées au vent, ailleurs à des bras tendus et raidis par l'angoisse ou la prière. Peu ou point de bruit : sur la berge les pirogues des pêcheurs semblaient abandonnées : les cases de forme carrée, en bambou enduit de terre glaise ou de chaux de coquillages, paraissaient inhabitées, tant le calme régnait sur ce port qui naguère avait connu l'abondance; les ruines des fières demeures de négociants

en témoignaient encore, de même que la vétusté des arbres qui ombrageaient les rues proclamaient l'ancienneté de l'escalé.

L'inaction retenait Diato dans la maison de son hôte, en même temps que le désir de se retrouver auprès de la fille à la peau rougeâtre.

Pendant quelques jours, il lui arrivait de s'attarder en fumant auprès d'elle quand elle préparait la cuisine : il admirait sa croupe somptueuse sous le mince pagne qu'elle gardait pour laver le linge : et les jambes nerveuses et luisantes dénotaient une endurance au travail du meilleur présage.

La jeune fille, de son côté, s'aperçut vite qu'elle plaisait : lorsque Diato était dans la cour, elle y transportait son travail, lui donnait de l'eau quand il avait soif, et envoyait les gamins du voisinage lui faire ses commissions.

Quand elle servait les repas, elle lui préparait à part une calebasse, le poisson ou la viande bien apparents sur le riz, et sa main était plus lente pour l'arroser de beurre.

La femme est partout curieuse : pour elle un étranger est toujours le bienvenu si ses lèvres se desserrent, car il apporte des nouvelles.

Au surplus, elle n'avait pas été sans apprendre que Diato avait d'autres biens que son chaland, et l'éloignement de ces richesses n'avait fait,

comme toujours, qu'en accroître l'importance. La jeune fille, dont les parents allaient presque nus, et qu'elle considérait volontiers comme des sauvages, était flattée d'être remarquée par un homme qui habitait une contrée dont on vantait la fécondité du sol, le nombre et la grandeur des villes, et la profusion des plaisirs.

Elle pourrait avoir des bijoux, comme ces femmes du Nord que les bateaux transportaient à chaque lune, des pagnes et des mouchoirs de soie qu'elle choisirait elle-même dans les magasins, avec nonchalance et dédain, comme il convient à la femme d'un homme riche, et quand elle reviendrait dans son village, ses semblables la tiendraient en grande révérence.

De son côté, Diato réfléchissait que Sona serait bientôt mère et que l'allaitement de l'enfant supprimerait pendant deux ans ses droits de mari : qu'elle ne pourrait plus travailler ni tenir la maison comme auparavant; il pensait aussi que l'opération qu'il avait entreprise l'obligerait à passer la moitié de son temps dans ce pays; il imaginait enfin qu'ici le prix d'une femme devait être facile, et qu'à bon compte, cette fille d'une race si farouche que pendant de nombreuses années les Toubabs ne purent récolter l'impôt qu'avec les armes, lui donnerait des enfants qui rendent leur père respectable.

Toutes ces idées passaient dans leur tête : mai

bien que Diato conversât familièrement avec la jeune fille et qu'elle lui abandonnât sa main, ni l'un ni l'autre ne laissaient trop paraître ses sentiments.

Un soir, comme le bateau tardait à revenir, Diato s'adressa à son hôte :

— N'Diaga, lui dit-il, j'ai pour toi beaucoup de mercis dans mon cœur : je suis ton hôte et tu m'as fait toutes politesses. J'ai honte maintenant, et j'ai peur d'être un parasite.

— Diato Cissé, répondit N'Diaga, un hôte comme toi est désirable le jour et la nuit. Reste assis dans nos cases jusqu'au retour de ton bateau, et que rien ici ne diminue ta paix !

— Ami, je te remercie encore : ce n'est que la paix que j'ai ici, et, que j'en perde la vie ! si mon travail est profitable, je reviendrai souvent te saluer.

Et après un silence :

— La jeune fille qui nous fait la cuisine, où sont ses parents ?

— Le père et la mère de Kiniali sont dans leur village : si tu pars d'ici au moment de la descente du soleil, tu peux coucher chez eux.

« Que leur veux-tu ? Ton esprit ne serait-il pas allé vers la jeune fille ?

— Pour dire la vérité, il y est allé, il est passé

devant elle, mon ami. Pourquoi pas? Si je viens souvent dans ce pays, un homme comme moi doit y avoir sa maison. La dot, je puis la donner : que demande-t-on?

— Ami, répondit N'Diaga, je ne puis te dire rien de certain, car si j'habite ici depuis de nombreuses saisons, je ne suis qu'un étranger. Dieu me pardonne si je mens! mais je pense que deux bœufs te procureront la fille.

— Je donnerai les deux bœufs, dit Diato, si Kiniali n'est pas déjà sur le chemin du mariage.

— Je n'ai rien entendu dire sur elle, dit N'Diaga, et je ne suis pas son père. Tu es un homme âgé, tu peux cultiver ton champ toi-même, et mettre l'appât à ton hameçon.

— Tu dis la vérité, N'Diaga; à ce jour tu m'as attaché par l'amitié!

Il dit et arrachant à un arbuste une petite branche sèche, Diato la présenta à son hôte et tous deux ensemble rompirent le bois.

Pendant ce temps, une très vieille femme payée par Kiniali sortait de l'enceinte du village, allait dans le bosquet sacré qu'habitent les Génies et les Ames des morts, et répandait sur les pierres consacrées une gourde de vin de palme, attirant sur Diato et sur la jeune fille les bénédictions des Esprits.

Malgré l'intérêt, chaque jour plus évident que Diato prenait à son séjour, il avait hâte de connaître le résultat de son expédition. Un soir qu'il revenait du port, où il avait longuement scruté les contours du fleuve, cherchant la silhouette de son chaland, il ne se dissimulait plus son inquiétude. S'il est aisé, en effet, de détourner par un présent les regards d'un homme besogneux, fût-il chargé spécialement par les Toubabs de surveiller les routes de l'eau et celles de la terre, Diato était moins rassuré du côté de la tribu des Floups. Il avait entendu raconter maintes histoires à leur sujet, et il n'ignorait pas qu'ils étaient les maîtres des forêts traversées de tous côtés par les nombreux méandres du marigot.

« Qui veut du miel, pensa-t-il, ne doit pas craindre les abeilles : et, d'ailleurs, ce qui doit arriver, seul arrive ! »

Ayant ainsi raffermi ses pensées, il fit emplette, dans la boutique d'un mulâtre, d'un mouchoir de tête, d'un collier de corail, d'un flacon de parfum, et il rentra à la maison de ses hôtes.

Après le repas du soir, il appela la jeune Kiniali et lui offrit les présents :

— Voyageur, mon oncle, dit-elle, tu es bon pour moi : je n'ai rien fait qui vaille ce que tu me donnes.

— Kiniali, celui qui te voit te désire : tu n'as pas de pareille et la nourriture que tu me prépares a plus de goût pour moi que toutes les autres.

— Ouai! j'ai peur d'être pour toi un sujet d'amusement : je ne suis qu'une fille de Diola et les gens des villes se moquent de nous qui habitons la brousse.

— Depuis que je t'ai vue mon esprit ne m'accompagne plus, dit lentement Diato, en fixant les yeux sur le sable qu'il rayait du doigt en tous sens pour se donner une contenance.

— C'est ce que tu dis, Cissé, mais quand tu seras revenu chez toi, tu ne me connaîtras même plus!

— Que j'en perde ma mère! s'écria-t-il vivement en relevant la tête; si tu veux, je t'attacherai à moi comme femme, et j'irai voir ton père.

— Fais ce qui te plaira, moi je ne refuse pas. Mais si tu m'emmènes dans ta maison, pourrai-je marcher sur la même route que ta femme? Que dis-tu à cela? Réponds.

— Je dis que tu resteras ici, que j'y planterai les piquets de ma maison, et que je reviendrai à chaque lune avec mon bateau. Ce qui me plaît, je

le fais chez moi. Quand mes garçons seront arrivés, j'irai dans ton village et paierai ta dot.

— Si cela te convient », dit la jeune fille en feignant de se retirer.

Mais Diato lui prit la main : ils étaient seuls ; la brise de mer soufflait régulièrement sur le chaume des toits, apportant la rumeur assourdie des brisants qui barraient l'entrée du fleuve, et faisait crisser lentement les feuilles des palmiers et des cocotiers de la rive. A de rares instants le calme était troublé par la plainte hurlée d'un chien ou le vagissement d'un enfant ; les Génies eux-mêmes semblaient dormir dans les branches des arbres vénérés : les incantations nocturnes se faisaient à voix basse ; et si quelque jeune homme allait rejoindre une amante éloignée, le sable inconsistant absorbait le bruit de ses pas, lui laissant l'apparence d'une ombre légère...

Pas de lumière dans la case réservée au voyageur ; seules quelques bûches achevaient de se consumer : Diato entraîna Kiniali et sur eux referma hâtivement la porte...

On dit volontiers ici qu'il en est des femmes comme des fruits, et qu'on peut leur appliquer ces trois règles : « Voir, désirer — goûter et délaiss-
ser. Voir, dédaigner — goûter et désirer. Voir,
désirer — goûter et désirer encore. »

Apparemment Kiniali était de la troisième espèce, car peu de jours après, Diato partait avec son hôte pour le village des parents de la jeune fille.

Son équipage étant rentré, le capitaine et un homme accompagnèrent leur patron, l'un poussant, l'autre tirant une génisse et un bœuf :

— Vous êtes restés longtemps en route, grondait Diato sur la route.

— Cissé, ne dis plus ces choses ! Nous avons fait ce que nous pouvions, mais pas ce que nous voulions ; *les éperviers volaient au-dessus de la maison et guettaient les poussins* ; aussi, ne dis plus cela, tu nous fais du tort ; le faîte de la case lutte avec la tornade, et le maître qui est dedans ne s'en aperçoit pas !

— Ce n'est pas de l'eau qui est dans ta tête, mon garçon, dit en riant Diato, et ta langue est habile. Allons, bientôt je vais avoir une femme et une maison dans le pays.

— C'est ainsi que font les vrais patrons de bateaux, approuva le second.

Certes, Diato avait ouï dire que les Diolas bâtissaient bien : il avait même vu des équipes de maçons ambulants construire dans son pays des cases spacieuses en pisé de terre pour les commerçants syriens ou mulâtres. Mais il était loin de s'imaginer ces vastes demeures dont certaines atteignent cent coudées de longueur, et dans lesquelles s'entassaient en des compartiments obscurs bœufs, chèvres, cochons, volailles, hommes, femmes et enfants.

L'assemblage de ces bâtisses formait des cours intérieures encombrées de mares, où les porcs se roulaient dans la fange et dans lesquelles les canards prenaient leurs ébats.

Autour des portes d'entrée étaient accrochés les fétiches gardiens de la demeure, sculptés dans le bois ou façonnés en terre cuite, et aussi les trophées de chasse des maîtres de la maison.

Si Diato n'eût aperçu, sous les arbres des carrefours, quelques vieillards presque nus qui fumaient des pipes de terre monumentales, il eût pu croire que le village était déserté, ou vidé par la mort :

mais au moment où il parvenait chez ses futurs beaux-parents, le tambour de guerre se mit à résonner :

— C'est notre arrivée qu'ils annoncent, dit N'Diaga qui servait de guide.

Le bruit se rapprochait, et bientôt ils virent un homme qui frappait à coups redoublés sur une sorte de tonneau, tronc d'arbre évidé, sectionné dans la partie haute par une fente, où la main et l'outil de l'ouvrier s'étaient introduits pour le creuser.

A ce moment passa une troupe d'hommes armés, vêtus seulement d'une bande de cotonnade retenue entre les jambes par une ficelle : leur tête et leur ceinture étaient ornées de coquillages blancs, leurs bras et leurs jambes d'anneaux de cuivre. Formés en deux groupes, ils s'interpellaient et se répondaient en des chants saccadés : leurs armes étaient garnies de fleurs blanches :

— Pourquoi ces fleurs, demanda Diato.

— Ces hommes reviennent d'un village voisin où ils ont fêté la mort d'un ami.

« C'était un garçon pacifique : s'il avait été durant sa vie un grand chasseur, tu aurais vu des fleurs jaunes; et s'il avait tué de l'homme, ils auraient attaché des fleurs rouges! »

— Cela n'a pas lieu chez nous, dit alors Diato : ces gens, en vérité, troublent nos esprits et ne sont pas nos semblables.

Hormis les honneurs rendus chaque saison aux Génies et à leurs représentants, la mort seule donne lieu à des solennités : le mariage en ce pays est sans importance et un simple prétexte à beuveries.

Par ailleurs, si les défunts sont honorés du sacrifice des bœufs qu'ils ont élevés de leur vivant, la plus grande marque de respect à l'égard d'un hôte est l'immolation d'un chien au poil rasé et engraisé jusqu'à l'éclatement.

Les parents de Kiniali firent bien voir à Diato, en cette circonstance, la considération qu'ils lui accordaient, et, ce soir-là, entre deux calebasses de vin de palme, les mains dégouttant de la graisse de l'animal, le marché fut conclu. Les bœufs de la dot entrèrent dans la maison de la famille, et la jeune fille, qui avait jusqu'ici vécu loin des siens, devint sans difficultés l'épouse légitime de Diato.

Le lendemain, à la première heure, toute la petite troupe se remit en marche pour s'embarquer.

Les parents de Kiniali, avant de la laisser partir, la retinrent sur le seuil de la porte : sous les cornes des animaux sacrifiés, tout contre les fétiches de bois et de terre cuite, ils lui disaient à voix basse : « N'oublie pas les génies de la tribu : quand tu en auras besoin, ils t'aideront et te vengeront. »

Lorsque Diato, amené par la brise de nuit, fit mouiller l'ancre devant son débarcadère à Sedhiou, il avait l'assurance que son univers s'était élargi, puisqu'il avait un lit au soleil levant et un autre au soleil couchant. Il était encore jeune, comptait deux femmes, deux bateaux, deux pirogues, des boeufs dont il ne faut pas dire le nombre, et si sa chance lui donnait des enfants, plus tard il serait puissant et aurait sans doute une autorité que son père n'avait pas connue.

Sans étonnement, car aussi vite que le souffle de la mer puisse entraîner un bateau, les nouvelles plus légères courent plus rapidement encore, il entendit sa femme lui parler de son nouveau mariage; après les salutations d'usage, elle demanda :

- Les gens des marigots ont-ils la paix?
- La paix seulement.
- Et ta femme, a-t-elle la paix? Pourquoi ne l'as-tu pas amenée? Elle m'aurait aidée ici : le travail est lourd pour moi seule; Binta est vieille et mon ventre va bientôt s'alléger.

— Quand j'irai de nouveau là-bas, je l'amènerai, répondit Diato pour éviter ces questions.

— Est-elle jolie? Je l'ai entendu dire, reprit Sona.

— Les gens d'ici, en vérité, aiment à découvrir ce qui est caché! Toi, tu la dépasses en beauté, Sona : mais la faim et la soif me fatiguent. Où est ma mère?

— Me voici, cria la vieille en apportant un plat de mil et de lait caillé.

Ils se saluèrent longuement, comme il convient après une absence prolongée :

— J'ai entendu parler de ton mariage chez les Diolas, dit Binta pendant que son fils se réconfortait.

— C'est la vérité, répondit-il.

— Tu étais donc pressé?

— Rien de cela mère : j'ai vu la fille et je l'ai voulue.

— Connais-tu le caractère de ces gens-là?

— Je les ai vus, je les ai entendus : ils ne s'habillent pas de m'boubous empesés, mais ils sont justes : ils ne connaissent pas l'or, mais quand les troupeaux sont réunis, les cornes des bœufs sont aussi serrées que les roseaux dans un marais. J'ajoute que la jeune fille a été élevée chez des hommes pleins de politesse.

— Cela peut être : mais le chacal qui paraît apprivoisé et se mélange avec les chiens garde tou-

jours le caractère de la brousse : ces gens ont beaucoup de moyens, et la nuit ils font ce qui leur plaît dans leurs « békines ».

— La mère Fati dit vrai, dit un vieillard, qui venait d'entrer pour voir le maître de la maison.

— Un homme ne doit rien craindre, dit Diato, et vous êtes des gens âgés qui avez facilement peur : viens manger, vieil homme.

— Je suis rassasié ; mais crois qu'il est utile d'écouter les anciens.

— Tu peux le lui répéter, père Sidibé : écouter les anciens est profitable, dit la mère.

— Diato ! dit le vieux.

— Me voici !

-- Connais-tu l'histoire du jeune fils de roi ?

-- Je ne l'ai jamais entendue : parle, nous t'écoutons.

— Je dis... il y avait un vieux roi dont le pouvoir était grand jusqu'à l'impossible. Son jeune fils, fatigué, ainsi que les garçons de son âge, de vivre dans la maison paternelle, dit un jour : « Nous autres, les jeunes, nous allons bâtir une ville à côté de celle de mon père : les discours des vieillards ne nous casseront plus la tête, nous serons libres et je serai votre chef ». Ils firent ainsi.

« Les *sabars*, les jeux et les festins remplissaient de bruit la brousse entière. Un jour le fils du roi vit passer un jeune veau : il dit : « Une chose me serait agréable au-dessus de toutes ! »

— Quoi donc? lui demandèrent ses camarades. — « D'avoir la peau comme celle du veau. »

« Il parla ainsi, et les garçons de bondir sur le veau, de le renverser et de lui couper la gorge : ils firent si vite que l'animal n'eût pas le temps d'appeler sa mère : ils lui enlevèrent la peau en la retournant comme un sac, et toute chaude en habillèrent le fils du roi.

« Et celui-ci, très fier, allait, revenait, et allait encore, disant : « Personne n'est plus beau que moi! Personne n'a la peau si luisante, ni si douce : le soleil ne peut rien sur mon corps et je ne crains pas la pluie! »

« Son plaisir, vous le voyez, fut grand tant que la peau était fraîche. Mais le second jour le soleil la séchait, et le troisième jour, il la séchait encore : au point que le fils du roi ne pouvait plus remuer ni respirer.

« Il se mit alors à pleurer et à crier : et tous ses jeunes amis de pleurer et de crier : « Le roi va mourir, notre roi va mourir. »

« L'un d'eux dit alors : « Coupons la peau pour l'enlever du corps de notre roi. »

« Mais la peau était si collée que pour l'ôter, il aurait fallu fendre celle du jeune homme et l'écorcher.

« Et lui de pleurer, et de pleurer encore, lorsque dans la plaine passa le vieux roi, sur son che-

val, suivi de tous ses guerriers : entendant le bruit, il envoya quelqu'un s'informer. Le fils du roi se lamentait : « Allez chercher mon père, dites-lui que je vais mourir ! »

« Le vieux roi vint à lui : et il se mit à rire, à rire, et il riait encore quand il dit aux jeunes gens : « Portez-le à la rivière et trempez-le dans l'eau jusqu'à ce que la peau redevienne molle comme auparavant, et ensuite vous l'enlèverez. »

« Ainsi ils firent, et tous revinrent habiter dans la ville du vieux roi.

Tous approuvèrent d'un « houm ! » prolongé, suivi d'un claquement de langue :

— Diato, demanda le conteur, sais-tu maintenant que les anciens méritent d'être écoutés ?

— Vieil homme, nous sommes tous dans la main de Dieu, les jeunes et les vieux, et je n'ai pas à te contredire : mais la fille n'a pas de pareille, et quand vous la verrez, vous saurez que j'ai suivi la voie de la vérité.

Ayant ainsi parlé, Diato se retira chez lui. Sona, accroupie auprès du lit, l'avait précédé. La case était plus propre que jamais, nettement balayée, les calebasses rangées sur les claies de bambou, les pagnes de la couche blanchis à neuf ainsi que la moustiquaire.

Elle salua Diato des plus beaux souhaits du monde mandingue, pensant qu'elle n'aurait pas de peine à être la préférée :

— Ouai! mon mari, mon oncle, tu as marché à en mourir : couche-toi, ce soir, je masserai ton corps à te faire oublier la fatigue.

— Sona, tu veux faire une chose juste : je t'ai déjà dit que tu n'avais pas de semblable...

Et comme, torse nu, elle lui pétrissait le corps de ses doigts agiles, elle lui dit, en minaudant :

— Crois-tu, Diato, mon mari, qu'une femme Diola puisse te soigner ainsi?...

Jusqu'au dernier moment de sa grossesse, Sona continua ses occupations à la maison. Un jour qu'elle portait le linge à la rivière, elle dut revenir précipitamment chez elle :

— Mère Binta, mes entrailles me tuent! dit-elle, le visage perlé de sueur.

La vieille envoya chercher une voisine pour l'assister. Et tandis que Sona, dans sa case, se contorsionnait sur une natte, tantôt à genoux, tantôt accroupie, les deux femmes lui frappaient la paume des mains pour calmer la douleur, en chantant à mi-voix des invocations.

La petite boule rougeâtre qui arriva ainsi, le plus simplement du monde, fut aussitôt enlevée par la vieille Binta et cachée à tous les regards.

C'était un garçon.

Personne ne commit l'imprudence de parler des génies, mais le soir même, à l'entrée de la case, des branches de *faftane*, redoutées des sorciers, étaient suspendues; des herbes furent brûlées pour écarter les maléfices, tandis que le cou et les bras du nouveau-né se garnissaient d'amulettes protectrices.

Durant huit jours la mère et l'enfant restèrent enfermés. Ensuite, Diato donna à son fils le nom de Kéba, en souvenir de son grand-père, et lui rasa aussitôt les poils du crâne : chacun sait, en effet, que si les Esprits de l'air sont impuissants contre un être sans personnalité, l'enfant désigné par un nom, et dont la peau, à cette heure, était devenue noire, pouvait maintenant craindre d'être enlevé par eux, saisi par les cheveux.

Il fit ensuite les aumônes d'usage aux pauvres de la ville, et pendant les trois nuits suivantes alla déposer des aliments sur la berge du fleuve, afin que les âmes des ancêtres puissent venir s'y rassasier.

Après quoi, la perspective de ne plus rentrer dans la couche de Sona durant les deux années de l'allaitement, orienta Diato vers ses occupations du côté de la mer.

Un secret désir l'y poussait aussi, car la rouge fille des Diolas, forte et bien constituée, lui don-

nait les plus grands espoirs, en même temps qu'elle délectait ses sens.

Il vendit la récolte d'arachides, fit rentrer par son frère la provision de mil dans les greniers, confia à Fara le commandement de sa flottille, à sa mère le soin du troupeau, et il se trouva que durant cette année, il eut plus que jamais à trafiquer et à faire des transports sur les marigots innombrables et vaseux qui, vers la mer, débouchent dans l'estuaire du fleuve.

Ce fut pendant une absence prolongée de Diato, que le trouble commença à se glisser dans l'esprit de Sona, ainsi qu'un taret dans la coque d'une pirogue. Aux questions posées par les voisins au sujet de son mari, elle répondait : « Il voyage, il est en paix ! »

Mais ce calme n'était qu'apparence et orgueil. L'inquiétude croissante de la mère reflua sur son fils qui maintenant était souvent malade : les *térés* et les plantes redoutés du mauvais sort abondaient dans la case, mais n'empêchaient pas l'enfant d'avoir la peau brûlante et de rejeter le lait maternel.

Sona n'osait se confier à la vieille Binta : mais un soir où elle gardait le silence qui depuis quelque temps lui était coutumier, un soupir lui échappa :

— Qu'arrive-t-il ? demanda la mère de Diato.

— Rien, par Dieu !

— Ce rien ne me trompe pas, Sona : tu ne manges plus, et chaque jour tu bois les chagrins de la veille.

— Mère, on ne peut rien te cacher : je crois

que les yeux des hommes sont sur nous : il y a dans ce village des gens qui nous jalousent : j'ai peur, en vérité!

— Cela se peut, Sona, je vais chercher un moyen de connaître la vérité.

Ce jour-là les paroles furent rares dans la maison des Cissé; les enfants des voisins piaillaient autour des cases : l'un d'eux raclait avec ses dents le reste d'une papaye, un autre suçait un noyau de mangue : de plus grands, avec des arcs grossiers, s'exerçaient à lancer des flèches à pointe de terre glaise sur la volaille ou les chauve-souris géantes accrochées dans les arbres, ou encore se disputaient une arête de poisson à laquelle restaient attachés des lambeaux de chair desséchée.

Sona mit son poupon à califourchon sur son dos, l'y fixa avec une large bande de cotonnade, deux pointes nouées au-dessus des seins, les deux autres sur l'estomac; par-dessus le tout elle jeta un pagne, noua sur sa tête un mouchoir de madras, sortit en se dandinant, les bras avancés pour équilibrer le poids du bébé, et sans regarder de côté s'en fut directement chez sa mère. Quand elle entra, le vieux chien jaune qui sommeillait sous un oranger ouvrit un œil, dressa les moignons de ses oreilles et reconnut Sona, la fille de ses maîtres, qui, lorsqu'elle était petite, le querellait au sujet des

restes de la marmite; il agita la queue, mais ne se leva pas, car la chaleur était ardente.

Les hommes étaient partis sur la place publique pour flâner et deviser :

— Mère, appela la jeune femme.

— Me voici!

— Je passais par ici, je suis venue te saluer : Avez-vous la paix dans la maison?

— La paix seulement. Et toi?

— Mère, j'ai quelque chose à te dire.

— Ce que tu veux me raconter, je le sais peut-être. Comment va l'enfant?

— Son corps n'est pas solide.

— Je le savais, le sang des Cissé n'est pas bon.

— Ne dis pas cela, mère; mais je pense qu'il y a des gens qui nous jalousent : leurs yeux sont sur moi et sur mon fils.

— Et Diato?

— Il demeure encore chez sa femme au pays de la mer : j'ai peur qu'il ne revienne pas cette année.

— J'ai entendu dire, Sona, que ces Diolas possèdent beaucoup de moyens et de sortilèges : assieds-toi dans l'enclos et attends-moi, nous allons savoir ce qui est sur nos têtes.

« Prépare une grandealebasse d'eau claire, et cherche dans mes paniers un pagne entièrement blanc. Je ne resterai pas longtemps dehors. »

En effet, la mère de Sona revint un instant après, suivie d'un vieillard tenant par la main un enfant.

— Tout est prêt, lui dit-elle, et à Sona :

— Donne-lui une offrande d'entrée.

Le vieux prit l'argent, fit accroupir le garçon près de laalebasse d'eau et avec le pagne les recouvrit jusqu'à terre; les deux femmes ayant fermé les portes étaient venues s'asseoir près d'eux pour entendre l'oracle.

Le vieillard se recueillit, cracha trois fois sur la tête voilée de l'enfant, et étendant les mains, il murmura longuement des paroles inintelligibles...

Une brebis bêlait obstinément dans l'enclos du voisin : réveillés de leur torpeur, des merles à longue queue et à reflets de métal penchèrent sur le groupe leur œil noir nimbé d'or, s'interpellant à grands cris :

— Toûk! fit la mère de Sona, pour faire taire ces gêneurs.

Sous le pagne l'enfant restait silencieux : il ne voyait encore rien dans la transparence de l'eau.

Les prières du vieux redoublaient, les impositions de mains devenaient plus pressantes, quand, à ce moment, des appels déchirants se firent entendre dans le quartier des Toucoulaures, cependant que le bruit d'un crépitement bien connu croissait de minute en minute.

Le devin se précipita, découvrit le gamin, et sans autre forme, l'entraîna dehors en courant.

— Notre maison brûle! notre maison brûle! criait-il.

Les femmes se dressèrent affolées, piétinant d'abord sur place, et appelant leur mère; puis d'un élan, Sona s'enfuit du côté de sa case, emportant dans une course ahurie son fils dont la tête brinquebalait sur son dos.

Le village en fut quitte pour la peur : le vent étant faible, on put arrêter le feu en démolissant quelques palissades. Mais ce jour-là, la consultation n'alla pas plus loin : car il est aussi imprudent qu'inutile d'insister devant une manifestation aussi évidente du refus des Esprits.

La superstition est contagieuse : toute la famille se sentait maintenant prise sous la terreur des influences malignes et des regards envieux. La mère de Diato n'eut de repos qu'après avoir consulté un marabout, qui traça sur le sable de nombreuses raies en tous sens, y enferma les esprits hostiles habitant sur la terre ou ceux des profondeurs, les recouvrit d'invocations et rendit la paix à la vieille. Une amulette grassement payée compléta le charme, et les deux femmes se reprirent à espérer.

Mais leur petit univers avait été ébranlé et il ne reposait pas encore sur les bases de paix et de tran-

quillité que chacun souhaite en ce monde. Elles ne se plaignaient pourtant pas : à quoi leur aurait servi de conter leurs peines à ceux qui en éprouvaient de semblables, cependant que la vie autour d'elles continuait, que le va-et-vient des étrangers, les travaux des champs, l'arrivée et le départ des bateaux, les soins domestiques, les fêtes, les scandales, les mariages et les divorces, les naissances et les morts, les peines et les plaisirs ne cessaient de s'enchaîner, et que rien ne venait interrompre leur enchevêtrement.

C'est ainsi que Diato, revenant du pays des Diolas, après midi, retrouva les bords du fleuve avec leur animation coutumière. Des gens se baignaient tous nus : des jeunes filles rinçaient des calebasses après les avoir frottées d'un tampon de lianes garni de sable : des femmes lavaient le linge ou se savonnaient mutuellement le dos ; des enfants s'essayaient à pêcher avec de vieux pagnes ou des morceaux de filets abandonnés, ou encore, installés sur les débarcadères, exerçaient leur adresse à coups de harpons sur les carpes familières de la rive.

Des groupes, de langues et de classes diverses, assis en attendant la pirogue du passeur, discutaient sur tout, sur les femmes, le prix des marchandises et des récoltes, vantaient les profits réalisés, évaluaient le bétail qui passait devant eux pour aller s'abreuver, et devisaient sans trêve sur les mille choses dont est faite la vie des Noirs agriculteurs, commerçants, disciples ou voyageurs.

Les cris des laveuses apeurées par l'apparition lointaine d'un caïman, des rires énormes chez les

étrangers au récit de quelque aventure survenue la nuit, les lazzis et les chants ajoutaient encore à l'agitation de la berge.

La chaleur pousse les animaux comme les hommes à se réunir à la fraîcheur de l'eau. Chaque branche morte, chaque pierre supporte un oiseau du village qui vient boire, en plongeant le bec avec précaution et en relevant la tête avec délice : les uns laissent peureusement mouiller le bout de leurs ailes, tandis que d'autres plus petits et plus prudents se contentent de s'ébrouer dans les flaques d'eau ou sur le sable humide du rivage. Des familles de canards s'ébattent dans l'eau peu profonde et fouillent la vase le plus consciencieusement du monde autour des calebasses, et les chiens trempent leurs pattes en se désaltérant, car il n'est pas de mise au village de souiller en leur faveur un ustensile de cuisine.

En se dirigeant chez lui, Diato traversa la place du marché. Sous les arcades bâties par le chef des Toubabs, les bouchers débitaient la viande des bœufs et des moutons à coups de hache et de coupe-coupe, la détaillant en monticules égaux où toutes les qualités se mélangent, ou encore la pesant à la balance. Les uns criaient le prix à tout venant, les autres faisaient retomber le plateau dans le fracas du cuivre, pour montrer à chacun la largesse des pesées. Les pêcheurs disposaient leurs poissons en tas uniformes correspondant à une

pièce de monnaie, tandis que les harponneurs de lamentins dépeçaient avec de grands gestes l'énorme masse d'un monstre à la chair de veau capturé la nuit précédente.

Entre ces deux marchés, la foule des vendeurs de toutes choses étalaient sur des nattes ou sur le sol même leurs éventaires de marchandises : mottes de beurre flottant dans l'eau, gourdes de miel ou de vin de palme, karité du Soudan, kolas de la Guinée, boules d'indigo ou de pâte d'arachides, tabac du Niger en feuilles ou en poudre : vêtements les plus divers, pagnes, m'boubous, chemises, camisoles et pantalons, brodés ou teints suivant la mode, bonnets toucoulaures ou chapeaux mandingues en paille tressée : armes et outils de toutes sortes, nattes unies ou bariolées, objets neufs ou d'occasion, légumes indigènes, tomates et oignons minuscules, volailles et gibier.

Et en oulof, en mandingue, en soninké, ou en toucoulaure, c'étaient d'éternelles palabres, d'interminables débats sur le prix, la qualité et le compte de toutes ces denrées. Dans toutes ces langues aussi, hommes et femmes se réclamaient les crédits accordés la semaine ou le mois précédents, l'habileté du débiteur à éluder le paiement égalant celle du marchand à l'exiger.

Souvent, des paroles doucereuses on passait aux menaces, parfois aussi aux coups, jusqu'à ce que l'*alcati* préposé au marché vint ramasser

l'éventaire, et emmener vendeur et client au bureau du Commandant.

Diato allait d'un groupe à l'autre, serrait des mains, demandait des nouvelles et en racontait à son tour.

Des milans planaient sur le marché, à l'affût d'une victuaille, plongeant à chaque occasion pour ramasser les morceaux tombés à terre ou pour enlever les poissons dans les calebasses sur la tête des femmes, sans souci des imprécations qui leur étaient adressées, où il était question sans détours du nombre incalculable de leurs pères et du peu de vertu ou de la mauvaise santé de leur mère.

— Touk! criaient les vendeuses de mil en chassant les poules du village qui venaient picorer dans leurs paniers ou trouer les sacs de grain.

— Touk! fils de dix pères, vociféraient les bouchers en repoussant les chiens audacieux qui s'approchaient de leur étal, tandis que d'autres, plus patients, la gueule ouverte et la langue pendante, attendaient la faveur d'un fémur ou d'un pied de bœuf à ronger.

Les abeilles quittant leurs essaims cachés sous les toits ou dans le creux des arbres, bourdonnaient inoffensives, et butinaient sans crainte le miel et la mousse de vin de palme.

A l'abri des grands benténiers et des sombres n'tabas, tout ce monde s'agitait, des enfants se

disputaient, se poursuivaient, tandis que sur le seuil des factoreries et des boutiques les clients faisaient coudre sur place les habits dont ils venaient d'acheter l'étoffe.

Lorsque Diato put se dégager, les salutations d'usage le poursuivaient encore, au moment où il franchit le seuil de sa maison où travaillaient sa mère Binta et sa femme Sona Dramé.

Quand il entra, avec la satisfaction d'un homme possesseur de deux maisons bien assises, et qui, n'ayant d'autre loi que sa volonté, ignore les ennuis qu'il y crée et se soucie encore moins d'en supporter les conséquences, les deux femmes le saluèrent :

— Les gens du côté de la mer ont-ils la paix ? ajouta Sona.

— Ils sont là-bas, ils ont la paix seulement.

— Longtemps tu y es resté, mon oncle, reprit la jeune femme d'une voix qu'elle faisait aussi douce que possible.

— Des besoins seuls m'y ont retenu ; la vie ne va pas comme tu le crois : tu cherches et tu cherches encore jusqu'à l'épuisement, avant d'atteindre ce que tu veux.

— C'est vrai, mon mari : planter une nouvelle maison n'est pas facile.

— Ce n'est pas pour ça seulement, Sona, c'est moi qui te le dis!

« Et comment va l'enfant? demanda-t-il, pour détourner la conversation.

— Son corps n'était pas bien, mais maintenant il est dans la paix.

— Dieu en soit loué, dit Diato, en prenant le bébé sur ses genoux.

Il lui essuyait maintenant la bave de la bouche, contre laquelle montaient les mouches, les croûtes des yeux; et le considérant avec attendrissement, il ne portait plus d'attention à la mère.

— Dieu veuille qu'il ait la main plus longue encore que son père, dit Fara entrant dans la cour.

— Kar! dirent tous les assistants pour écarter le malheur possible.

Les poignées de main échangées, les salutations recommencèrent de plus belle :

— Les gens des marigots ont-ils la paix? comment t'ont-ils traité? demanda Fara.

— En paix seulement, répondait le voyageur.

— Et ta femme de là-bas? Pourquoi ne l'amènes-tu pas?

— Cela n'est pas encore entré dans ma tête, Fara; et comme il est bon d'avoir un endroit où l'on se repose en voyage, je la laisse où elle est.

— Tout cela est la vérité, Diato : pardonne-moi, mes questions sont trop nombreuses.

— Tu peux le faire, Fara, mon garçon, tu es comme le fils de mon père.

« Viens manger, ajouta Diato en s'asseyant devant unealebasse de *tiéré* que Sona avait apportée : il me tarde de goûter à nouveau les plats de notre pays. »

Quand ils eurent fini, il questionna :

— Et les bateaux ?

— Allons au fleuve : ce qui est, je te le dirai.

Les deux hommes se levèrent et sortirent, car il n'est pas de mise de s'entretenir de ces sujets devant les femmes.

Longuement ils parlèrent. Fara donnait des détails : des concurrents étaient venus du pays des Portugais ; ils transportaient les graines à meilleur compte parce que leurs papiers valaient moins que ceux des Français ; il ajoutait que la rivière manquait d'eau cette année, par suite des vents d'Est ; le chaland s'échouait fréquemment, ce qui provoquait des voies d'eau et avariait les marchandises : il avait fallu des réparations urgentes : les matelots étaient exigeants et difficiles à commander.

Quant aux pirogues de passeur, elles ne travaillaient presque plus, car un Toubab faisait maintenant les passages de la rivière avec un bateau à machine.

— Tu comprends, disait-il, que tous préfèrent se reposer que payer : ajoute à cela qu'ils en font une histoire incroyable en rentrant chez eux !

— Et l'argent des recettes? demanda Diato.

— Il est à la maison.

— Beaucoup?

— Diato, nous sommes tous dans la main de Dieu; ce que j'ai, je te le donnerai : il y en a, en vérité, mais j'ai payé beaucoup de choses, et ce qui m'eût été préférable, c'est que toi-même tu aies gardé le commandement de ton bien.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu, et ton avoir, je puis le remettre entre tes mains.

« Tu me connais depuis que nous sommes enfants, comme si nous étions fils du même père et de la même mère.

« J'ai donné à ta maisonnée tout ce que j'ai pu, et si j'avais écouté leurs paroles, je n'aurais rien à te remettre.

« Mais l'argent est maintenant difficile à obtenir : les choses ont changé : tu le verras si tu restes longtemps ici.

« Ce qui va sur l'eau, c'est l'eau qui l'abîme : personne n'y peut rien.

« En vérité, nous sommes tous dans la main de Dieu? »

— C'est bien enfin, dit Diato, sans regarder son second, pas plus que celui-ci ne l'avait regardé durant ces discours : quand le chaland arrivera, nous réglerons tout cela. Je retourne à la maison, il est tard : passe la soirée en paix!

Diato songeait en revenant qu'il ne toucherait

pas grand'chose sur son trafic, et que cette longue palabre dissimulait une mauvaise gestion.

Au retour, sa mère l'appela :

— Que dit-il au sujet des bateaux?

— Rien qui ait une tête.

— A-t-il rendu de l'argent?

— Il ne l'a pas encore fait.

— Il n'y en aura pas beaucoup, dit alors la vieille après un temps. Toi, tu es mon fils, et mon sein que tu vois, c'est toi qui l'as sucé : néanmoins tu as confiance en Fara plus qu'en moi-même.

« Et moi, je te dis : l'argent qu'il nous a donné n'a pas satisfait nos besoins.

« Ton chaland fait de l'eau, mais j'ai su qu'il avait acheté une pirogue.

« Pendant ce temps, tu cours sur les rivières et sur le bord de la mer, et tu ne soignes pas les richesses couchées à côté de ta maison.

— Tout cela, je vais le dénouer, mère : par la ceinture de mon père ! ce qui est, je le saurai ! »

Il dit, se leva et retourna sur la berge du fleuve !

Le soir, après le repas, Diato fuma quelques pipes en silence, puis suivit sa femme dans la case où elle était entrée avec son enfant : longtemps il resta accroupi devant le feu, sans paroles, remuant de nombreuses idées dans sa tête.

Sona lui présenta des noix de kolas, puis, ayant remis ses ustensiles en place, elle s'assit à son tour, donna le sein à son poupon, et de sa voix la plus câline :

— Diato, mon oncle, dit-elle, ne m'as-tu rien rapporté du pays de la mer ? J'espérais recevoir des pagnes tissés de Boulam ou de Boké qui ne s'usent jamais : et aussi des boucles d'oreilles ou des bracelets que forge Mawa Thiam, de Bandioul.

— Sona, tes désirs sont grands, mais l'argent est difficile : quand je retournerai dans ces pays, je te rapporterai alors tout ce que tu demandes.

— Par la vérité, Diato, la femme de Fara a plus de chance que moi !

— Que dis-tu encore ?

— Je dis ce que je dis, et je pense aussi que ta femme Diola ne doit manquer de rien.

— Tu ne crains pas le mensonge, Sona, tu parles sans savoir; ta tête travaille et tu ne connais rien. Je te répète que tu m'as donné un garçon et que rien ne m'est préférable à toi.

— Alors, Diato, reste près de nous, et, avec ma courte cervelle, je crois que tu peux gagner de l'argent qui dépasserait nos besoins.

— Laisse tout ça dans ma main, Sona, ce ne sont pas des affaires de femmes!

— Ouai! mon mari, celle qui garnit la marmite sait ce qui cuit dedans, même si elle n'a pas acheté la nourriture.

« Dieu veuille que ton sommeil soit facile! ajouta-t-elle au moment où Diato sortait, abandonnant sa femme et son enfant au repos de la nuit.

Il rentra dans sa case, écarta la moustiquaire, s'enveloppa de pagnes et s'étendit sur son lit de nattes : mais il ne s'endormit que peu avant le premier chant du coq.

Il entendit les chiens aboyer, les passants deviser en marchant à la file indienne entre les palissades, un disciple de Marabout faire du zèle en psalmodiant des versets du Coran, et aussi les notes simples ou accordées que répandait sur le pays un lointain balaphong.

Dans sa tête, qu'il recouvrait d'un pan d'étoffe pour y attirer le sommeil, les pensées

s'agitaient; son esprit allait de Fara qui le volait tout en laissant périliter son travail, à Kiniali, la fille des Diolas de la mer, qui parlait peu mais l'attirait comme la destinée.

Là-bas, devant le port où il l'avait laissée, à l'embouchure du fleuve, les bateaux à fumée des Toubabs passaient, venus pour ramasser le trafic des marigots; les côtres chargés de voiles blanches transportaient sans arrêt les cargaisons arrivant des pays de la côte; les matelots jouaient des airs de fête et les patrons semblaient être possesseurs de richesses sans fin qu'ils dépensaient, la main ouverte, dans les grandes villes du Nord et du Sud.

Pourquoi n'aurait-il pas lui aussi, un de ces bateaux dont le pont est surmonté d'une cabine ou d'un rouf : il connaîtrait ainsi les avantages de cette vie large, pleine d'aventures, qui le grandirait au-dessus de ses semblables.

Son imagination marchait sans trêve : il emmènerait ses femmes et les installerait dans une seule maison, au bord de la mer ou dans une de ces villes fameuses dont on parlait souvent devant lui; il se reposerait au milieu d'elles, et un capitaine à sa solde ferait les voyages pendant qu'il préparerait les cargaisons.

Et quand, les bruits apaisés, le sommeil ferma les yeux et les oreilles de Diato et s'appesantit sur son corps, son rêve l'emportait vers la case de la

femme étrange, à la peau cuivrée, qui l'avait retenu si longtemps au pays des Diolas.

Ce soir-là même, Kiniali sortait de chez elle, accompagnée d'une vieille femme. Toutes deux, enveloppées de pagnes se dirigeaient à grands pas vers un petit bois qui élevait sa masse sombre et isolée dans une rizière derrière le village; elles gravissaient les talus et enjambaient les passages d'eau sans dire une parole.

A travers l'enceinte de lianes et d'arbustes, elles pénétrèrent dans le bosquet : les fûts noirs des palmiers semblaient les colonnes du temple dont le dôme était éclairé par un feu de brindilles qu'alimentait un vieillard assis à terre, presque nu.

L'homme dont on ne distinguait que le poil blanc, les yeux et les bracelets de coquillages, leva lentement la tête, et d'un seul mot salua les deux femmes : elles répondirent aussitôt par une autre parole qui leur assurait l'accueil du génie de ces lieux, et s'accroupirent auprès du feu.

La plus âgée remit au vieillard un bâton de bois vert et un jeune coq. Quelques petits tas de pierres servaient d'autels dans la maison des Esprits. L'homme tira un couteau d'une gaine de peau attachée à sa ceinture, assujettit entre ses orteils les pattes du coq et d'un coup sec il trancha la tête qu'il tenait de la main gauche. Le volatile

se débattait : l'homme se précipita et fit couler le sang sur deux des monticules en murmurant des prières, où les noms de Diato et de Kiniali se trouvaient mêlés à ceux des génies propices de l'eau, de l'air, de la terre et de la forêt.

Puis la vieille se leva et enfonça le bâton dans le sol : tandis qu'elle appuyait, le vieillard et la jeune femme l'aidaient de toutes leurs forces, appelant les maléfices des génies, afin que le malheur pénétrât de même dans le corps des ennemis de Kiniali, en particulier de l'autre femme et des gens de l'intérieur des terres qui approchaient Diato...

La brise s'infiltrait en murmurant à travers les branches entrelacées : les spadices des palmiers se frottaient entre elles en crissant, un oiseau de nuit ululait, d'autres sifflaient des cris peureux. La flamme vacillante sautillait par intervalles : sur les troncs et le feuillage, le mélange de lumière et d'ombres laissait croire à la danse fantasque et silencieuse des mystérieux habitants du « békine » sacré...

Et maintenant les deux femmes, renouées d'espoir et de confiance, rentraient au village, tandis que la complainte monotone du sorcier, qui faisait griller le poulet du sacrifice, s'entendait encore dans la nuit et courait sur la rizière...

TROISIEME PARTIE

Si les rêves parfois s'accordent avec la réalité, c'est que la destinée s'en mêle : elle conduit chacun dans le chemin qui est tracé de tout temps et dont les étapes sont marquées inflexiblement.

Diato Cissé était arrivé à une courbe de sa vie où tout semblait combler ses désirs. Allongé sur le pont du cotre qu'il venait d'acheter, il songeait. Le patron louvoyait dans l'estuaire du fleuve, cherchant la passe pour gagner la mer, vers le Nord : assis sur la barre, il gouvernait placidement le bateau endormi : entre les manœuvres du foc, l'homme de quart à l'avant lançait la sonde dans la nuit, et suivant les profondeurs, il chantait en français : « Un brasse l'eau ! » ou bien : « Un brasse manque un peu l'eau ! »

Diato songeait : il avait vendu ses chalands, une pirogue et presque tous ses bœufs pour acheter ce cotre qui l'emportait vers le large : il avait

casé sa mère, sa femme et son enfant, et Kiniali attendait son retour pour l'accompagner dans son voyage aux pays nouveaux dont on vantait les richesses.

Il se prenait à désirer un enfant de cette femme : L'attente était si grande qu'il l'appellerait « Guisali » *l'espéré*.

Comme lui, ce fils naviguerait, commanderait des bateaux et paierait des matelots : ses amis et ses parents le salueraient dans tous les ports de la mer et des rivières.

Quand le sommeil prit Diato, le cotre sortit des passes, laissant à sa gauche les rouleaux de la barre, filait « petit large », appuyé par une brise légère. Son étrave bruissait en fendant l'eau phosphorescente, et c'était une traînée de lumière qu'il remorquait dans son sillage.

Les crêtes des petites vagues étaient pareilles à des lampes aussitôt éteintes qu'allumées. Des marsouins, accompagnant le bateau, jouaient tout autour et sautaient en l'air pour retomber, avec un bruit énorme, dans une gerbe d'étincelles : d'autres, en chasse, rayaient l'onde de traits de feu, tandis que leurs proies ressemblaient dans leur fuite à une multitude de flèches lumineuses lancées des profondeurs.

Au réveil, la ligne sombre des arbres de la côte était à peine visible : par endroits, elle se perdait

à l'horizon, coupée par l'estuaire d'un fleuve ou de quelque marigot :

— Cissé, dit le patron, c'est devant l'entrée de ces rivières que mouillaient les voiliers qui achetaient les esclaves.

— Ce temps est loin, répondit Diato, et il n'y en aura plus de pareil.

— Tu dis un malheur, reprit le patron : dans ce temps-là, les courageux et les lâches n'avaient pas le même destin : les Toubabs ont tout égalisé ; les femmes ont maintenant le droit de lever la tête et de parler : et si tu les bats, elles te mènent au tribunal.

— Sinna, le monde va ainsi : la pluie mouille le maître comme l'esclave, et la chance est comme la pluie. Il faut faire avec bon caractère ce que l'on ne peut éviter, voilà le chemin à suivre. Ne le crois-tu pas ?

— Ton cœur est facile ! dit le patron.

— Sinna, reprit Diato, dans notre pays on sème les haricots au pied du mil.

— Chez nous aussi.

— Tant mieux donc ! Eh bien ! le mil supporte le haricot et lui permet de monter et d'avoir beaucoup de grains : le haricot entoure de ses cordes la tige du mil et il pourrait l'étouffer, n'est-ce pas vrai ?

— Ce n'est que la vérité, dirent les passagers qui écoutaient la conversation.

— Quelle est la meilleure façon d'agir pour les deux ? De s'entr'aider, n'est-ce pas vrai ?

— Ce n'est que la vérité, répéta tout le bord.

— Je n'ai plus rien à dire, conclut Diato.

— Nous sommes entre leurs mains, dit Sinna le patron.

Le bateau abandonné par la brise de nuit, errait maintenant sans direction sur le miroir de l'eau que ridaient seulement le passage d'un banc de poisson ou l'aileron d'un requin.

Adossé à la voile, le mousse sifflait pour appeler le vent : les matelots pêchaient à la ligne de fond, dépeçaient le poisson et l'étendaient au soleil.

Le reste de la journée se passait à flâner, à dormir ou à fumer : les passagers devisaient sur le pays quitté, sur celui où l'on allait aborder. En réparant les cordages et les voiles, les matelots racontaient des accidents de mer, où la vérité se mélangeait avec fantaisie aux légendes sur les génies sous-marins, à ce point accueillants aux pêcheurs et aux naufragés, que ceux qui les visitaient ne désiraient plus revoir leurs parents de la terre ferme.

Les heures passaient ainsi, monotones, lorsque la brise de la deuxième nuit amena le bateau dans une anse semi-circulaire bordée de sable fin, que

dominaient des dunes couronnées de végétations variées.

Au matin, Diato put voir comme dans sa ville, les bâtiments blancs, couverts de tuiles ou de fer, installés par les Toubabs, et tout autour, les pointes des cases qui se découpaient dans le ciel : dominant l'ensemble, des collines jaunes de graines d'arachides appelèrent son admiration.

— Sinna, dit-il, on a ramassé ici les récoltes de tous les pays!

— Tu n'as encore rien vu, dit le patron.

— Et quelle langue parlent ces gens?

— Ce sont des Sérères. Quand tu les verras, tu reconnaîtras des cousins des habitants de vos rivières : ils boivent beaucoup, et leur désir de posséder des bœufs dépasse tous les autres : ils parlent leur propre langue, mais ils comprennent le ouolof.

— Alors nous pourrons nous entendre.

— Dieu en est témoin, dit le patron.

Vers l'heure de midi, Diato, descendu à terre et invité par un de ses passagers, s'assit au clan des hommes devant unealebasse de riz au poulet : malgré sa faim il ne mangea presque pas, effleurant le riz du bout des doigts et délaissant la volaille :

— Ami, tu ne manges pas : notre cuisine ne

ressemble-t-elle pas à celle de votre pays? Coumba, cria-t-il à sa femme, apporte à Diato Cissé du lait aigri...

— Notre hôte, dit la femme, si j'avais connu le nom de ta tribu, je ne t'aurais pas servi de poulet : notre nom est N'Dong et nous ne touchons jamais à la chèvre. Pardonne-moi, mon cousin, une autre fois je le saurai.

— Cela ne vaut pas une parole, dit Diato en souriant : et il épuisa la calebasse de lait aigri.

Ensuite, curieux de connaître un pays nouveau, il se rendit sur la place publique : sous les vieux tamariniers et les *kaddes*, témoins de la naissance du village, des hommes de tout âge, assis à terre ou sur des nattes, fumaient, discutaient sur le prix des récoltes, épilogaient sans trêve sur les gens de la mer ou de l'intérieur, tandis que d'autres, le menton sur les genoux, restaient durant des heures immobiles et silencieux.

— Passez-vous la soirée en paix? dit Diato, s'adressant à l'assemblée.

— En paix seulement! Le nom?

— Diato, de la famille des Cissé : je viens de la rivière de Kassa.

— Et que se passe-t-il dans votre rivière?

— La paix seule y règne, et les besoins de mon bateau m'amènent ici.

— Cissé, tu es notre hôte, dit le chef de village, et je pense que ta chance te conduira longtemps encore dans nos maisons.

— Dieu veuille que tu dises vrai ! répondit Diato.

— Cissé, reprit l'Ancien, j'ai entendu dire que dans ton pays, le riz, les huîtres et les bœufs ne finissent pas.

— Il y en a, et nous satisfaisons nos besoins : mais je vois aussi, vieil homme, que dans ce pays rien ne vous manque : les arachides forment des montagnes et les greniers à mil sont impossibles à compter.

En effet, presque sans trêve, passaient des files de bourricots chargés de sacs de graines ; le cou entouré de clochettes, ils trottaient, excités par l'aiguillon des âniers ; les chameaux se suivaient aussi en caravanes par rang de taille : silencieux, souples et puissants, ils entraient dans le village en balançant de droite et de gauche leur tête aux yeux saillants, comme s'ils eussent été aussi intéressés à la nouveauté du pays qu'indifférents au poids de la charge et à la longueur de l'étape.

Diato, inattentif au vacarme des sonnailles et aux cris gutturaux des âniers, regardait avec stupeur ces animaux dont il avait entendu parler comme de bêtes de légende.

De son étonnement, il ne laissait néanmoins rien paraître, insoucieux de montrer à ces étran-

gers l'ignorance d'un homme qui possède un bateau de mer.

Et, devant ses yeux, c'était le défilé d'hommes de races diverses, venus de tous pays pour cultiver l'arachide : Ouolofs de l'intérieur appartenant à la secte *mourid*, qui travaillent pour leur marabout pendant que ses prières effacent leurs péchés et les mettent en droite ligne sur la voie du paradis : Toucoulaures et Sarakollés, Mandingues et Bambaras qui avaient quitté leurs territoires du Soudan, ruinés par la mévente du caoutchouc que ne remplaçait encore aucun produit transportable.

Il y avait même des jeunes hommes nés dans les contrées plus lointaines du Mossi, du Bornou et du Kanem, qui au retour de la guerre s'étaient arrêtés dans les pays où l'on mange à sa faim, et où l'argent de l'impôt ne fatigue pas les cervelles.

Tous ces gens, que la graine apportée il y a cent ans par un Toubab enrichissait à présent pour quelques semaines, allaient et venaient dans un brouhaha, où les cris des hommes se mêlaient aux grondements des chameaux, au braiement des ânes et au tintement innombrable des sonnettes.

La satisfaction de chacun s'étalait parfois avec excentricité, et devant les yeux effarés de Diato,

un chamelier passa, dont la bête était ornée d'un collier de « papiers de monnaie » :

— Que j'en perde ma mère! ces hommes semblent mépriser l'argent, et il doit être facile à gagner dans ce pays, pensait-il en revenant vers son bateau; cependant qu'à la tombée du jour, le village se vidait de la plupart de ses hôtes.

Il est dit que trois choses sont utiles en voyage : une bourse pleine, de la prestance et des amis.

Diato passait pour avoir les deux premières : quant aux amis, ils vinrent rapidement, car celui qui possède n'en est pas longtemps privé. Le chef du village sérère l'avait accueilli dans sa famille, content d'héberger un hôte respectable qui remplissait sa maison de beurre de palme, d'oranges et de bananes, chaque fois que le bateau revenait du Sud.

La cordialité des relations se ressentit de ces largesses, d'autant plus appréciées que ces fruits ne poussaient pas dans ce pays rafraîchi chaque soir par la brise de mer. Diato lui-même y prenait un intérêt grandissant, et si l'utilité de son trafic l'y retenait, l'attention qu'il portait à l'une des filles de son hôte n'était pas étrangère à la durée de son séjour.

Souvent les liens qui paraissent les plus fragiles sont ceux qui attachent le plus solidement, car on ne songe pas à s'en défendre. Les soins

de la jeune Tioro, qui venait de dépasser sa quatorzième saison des pluies, allaient de préférence à l'étranger qu'elle avait d'abord redouté. Guidée par le désir de recevoir des cadeaux de l'homme riche, elle l'entourait de sollicitude.

Lorsqu'elle tirait de l'eau du puits ou qu'elle pilait le mil, les mouvements harmonieux de son jeune corps retenaient les regards de Diato : s'il conversait avec elle, il reconnaissait la nécessité d'avoir un foyer dans ce pays nouveau où le commerce offrait des avantages : et quand Tioro allait et venait devant lui, le développement des hanches de la jeune fille persuadait au possesseur de bateaux qu'il n'est pas de richesses plus précieuses que des femmes nombreuses et des enfants plus nombreux encore.

Diato se laissait aller ainsi à cet agrément nouveau et à la nonchalance des heures faciles, quand une nuit, au premier chant du coq, il fut réveillé par des cris déchirants que poussaient des femmes dans la maison voisine. Dès les premières lueurs du jour, il sortit afin de s'enquérir du malheur qui déchaînait de pareilles lamentations.

Un jeune homme de la tribu était mort dans la nuit même. Des femmes allaient d'une case à l'autre, en gémissant, tandis que les pleureuses répandaient de la cendre sur leur tête : les mas-

ques sinistres ainsi formés sur les visages devenaient plus horribles encore par la coulée des larmes qui les rayaient de traits assombris.

Quant aux jeunes gens, ils se réjouissaient en eux-mêmes que le défunt fut un homme plutôt qu'une femme, puisque pendant quatre jours au lieu de trois, les ripailles et les beuveries se succéderaient pour la joie de tous.

Dans la journée du lendemain, des bœufs amenés en nombre furent égorgés en l'honneur du mort. La sueur ruisselait sur le corps des immolateurs, les quartiers de viande roulaient sur le sable et séchaient au soleil, attirant les mouches de la brousse entière, tandis que perchés sur les arbres, les aigles et les vautours accourus à la fête attendaient patiemment leur part du festin.

Le troisième jour, tous les hommes du clan partirent dans la forêt, armés de fusils, à la poursuite du démon qui avait enlevé leur fils; lorsque sous les arbres, maints coups de feu eurent fait savoir à ce malin esprit que l'accès du village lui était désormais interdit, ils rentrèrent chez eux, se congratulant de leur exploit, assurés que pour longtemps le génie malfaisant n'oserait plus les inquiéter.

Puis, le soir, toute la population se réunit chez la famille du défunt; parmi les bruits de danses, entre les nombreuses libations, les plaintes des femmes continuaient : partagées en deux groupes,

elles se renvoyaient sans cesse des fragments de mélopées douloureuses :

*Goumbane, fils de Malik et de Coumba
Pourquoi nous as-tu quitté?*

*Il n'est plus de joie dans ta maison!
Quel mal t'a fait ta mère à ta naissance?*

*Quel tort t'a fait ton père
Quand il t'a donné ton premier arc
Et tes premières flèches,
Qu'il t'a enseigné à tuer l'antilope
Et à viser ton ennemi?*

*La terre n'était pas fatiguée de te porter,
C'est toi qui ne veux plus de nous!
Ouäï! Hoh! pourquoi nous as-tu laissés?
Tu aurais eu des femmes entre toutes les femmes.*

*Celle qui ne t'a pas aimé
N'a pas d'honneur
Et n'aura jamais d'enfant!*

Et les griots, de leur côté, remuaient les souvenirs antiques :

*Fara Kawa, tu es la douleur des mères!
Oh! mon Fils, les chevaux du guerrier féroce
T'ont surpris dans la forêt.*

*Tu fuyais rapidement
Mais ils t'ont rattrapé.*

*Et je pleure et je crie
A en faire mourir ma gorge.*

*Oh! que n'entends-tu mes plaintes!
Oh! que ne vois-tu mes larmes.*

*Oh! ma fille, le terrible fils
De la lionne du désert
T'a prise et emmenée
Dans un pays lointain.*

*Et je pleure, et je crie
A en faire mourir ma poitrine et mes yeux.*

*O mer, n'es-tu pas touchée
De mes gémissements?*

Ainsi jusqu'au quatrième jour, au milieu des lamentations et des fêtes, les bœufs furent immolés pour satisfaire la foule des amis du défunt et de sa famille : il se trouva que jamais le nombre de ceux-ci n'avait été aussi grand.

Enfin, assurés qu'il était bien mort, les jeunes gens du clan portèrent le défunt dans sa case enfouie dans la terre, en dehors du village : dressé contre la paroi, orné de ses colliers de pierres, le cadavre semblait prêt à se mettre en route pour l'autre vie, alors qu'à sa portée, des calebasses de vivres étaient installées, afin qu'il ne manquât de rien dans son voyage.

Puis, tous les assistants recouvrirent de terre le toit de chaume qui avait abrité sa vie terrestre, et

en grande hâte, au milieu des chants et des coups de fusil, la foule retourna au festin.

Jusqu'à la fin, ce ne furent encore que bombances et beuveries où chacun perdait la tête et les sens : il y eut dans ces soirées d'ivresse des erreurs de ménages et de familles, et l'ombre de la brousse favorisa des liaisons qu'on n'avait pas osées jusqu'ici ; des vierges, sans attendre l'âge propice, s'offrirent ou furent prises durant ces soirs enfiévrés, comme si la nature eût poussé tous ces êtres à réparer le mal que venaient de leur faire les génies hostiles.

Ce fut dans une de ces heures que Diato *enseigna l'univers* à Tioro.

Les pensées de la jeune fille allaient déjà vers l'étranger : ses sens étaient surexcités par le bruit et l'exemple, étourdis par la boisson : et, sans résistance, *elle connut la nature* dans la case de l'hôte de son père ; tandis qu'au dehors, la fête continuait, trépidante, et que les chœurs des hommes reprenaient les mélopées, tantôt saccadées, tantôt ondulées, toujours monotones, dans lesquelles les Sérères traduisent la plainte de leur vie, leur soumission aux Génies, et aussi la joie farouche d'échapper par l'ivresse et l'amour aux sombres fantaisies du destin et de la fatalité...

Un champ défriché est plus aisé à cultiver : ainsi pensait Diato quand il se décida à demander en mariage la jeune Tioro. Il ajouta même à sa requête des présents composés de calebasses de vin de palme, de barres de fer et d'une dame-jeanne d'alcool.

Des amis obligeants vinrent appuyer ses désirs, car le vieux Latir opposait avec entêtement qu'il eût préféré un gendre de sa race et de son pays.

— Vieux, lui disait Saër qui tenait boutique sur le marché, Diato est maintenant notre parent, et depuis que les Toubabs sont nos maîtres, il n'y a plus qu'un seul pays.

— Cela n'existait pas du temps de Sanor et de M'Bagnick, disait le vieux en crachant par terre pour simuler la colère; maintenant nous ne marchons plus avec notre caractère, et notre honneur, nous le portons sur notre dos et derrière notre tête.

— Que la colère ne gonfle pas ton cou, disait à son tour Déthié Faye, le pêcheur, les richesses ne doivent pas être méprisées, et d'où qu'elles

viennent, elles méritent d'être considérées; celles de Diato Cissé n'ont pas de fin.

— Et la fille consent, dit un troisième; cela, ma femme me l'a dit.

— La femme ne mérite pas de confiance, reprit le vieux en grommelant : moi qui suis là et qui ai vu les guerres du Cayor et du Sine, celles du M'Badane et du Saloum, je vous le dis : elles ne méritent pas de confiance, et ce qui doit leur arriver, leur désir en sera la cause!

« Nous n'avons jamais baissé la tête devant notre semblable; le Damel du Cayor voulut nous soumettre : il nous envoya son représentant pour recueillir le rachat de nos têtes. L'orgueil avait trompé son envoyé : il avait pris un mauvais chemin! On lui coupa les oreilles, les mains et les pieds; il n'entendit plus les ordres de son maître, il ne toucha plus d'argent, il ne monta plus à cheval : tout vivant il entra dans la terre.

« C'est moi qui vous le dis, les Toubabs seuls sont nos maîtres, car ils sont les fils des Génies : ils en ont la couleur. C'est à cause de cela que je vous écoute parler en faveur de l'étranger. »

Il discourait ainsi pour faire augmenter la dot que Diato offrirait de sa fille. Enfin, après de longues palabres, ils se mirent d'accord sur la somme, dont une partie serait payée comptant et le reste par annuités à chaque saison des pluies.

Le lendemain Diato vit partir aux champs qui entouraient le village, sa fiancée, suivie à longue distance, d'un côté par sa famille, et de l'autre par le groupe des amis qui avaient fait la demande en mariage.

Diato s'étant avancé, poussé par la curiosité, le compagnon qu'il avait emmené le modéra dans sa hâte de voir une cérémonie pour lui toute nouvelle :

— Laisse-les, disait l'homme, et regarde de loin : ils font ce qu'ont fait leurs pères et leurs grands-parents, et tu ne peux rien y changer. »

La fiancée s'était arrêtée, et comme si elle eût tout ignoré de son sort, elle se mit avec ardeur à désherber le champ, à mettre en tas le chaume et les arbustes qu'elle arrachait. Les membres des deux clans s'étaient dissimulés derrière les arbres et les buissons, attendant le moment favorable à l'enlèvement.

Tout à coup un enfant du parti du fiancé s'écria : « La voilà, la voilà ! »

Tioro, effrayée, lève alors la tête, et voyant surgir à sa gauche un groupe d'hommes et de femmes, s'enfuit à toutes jambes vers la forêt. A ce moment, ses parents sortent de leur cachette et s'élancent à son secours : et la poursuite de continuer à travers la campagne, jusqu'à ce que la jeune fille, pareille à une biche forcée par les chiens, s'arrête pour reprendre haleine.

Les amis du fiancé la saisissent et l'entraînent de force vers le village; les parents veulent s'y opposer et tirent de leur côté. Les uns crient qu'elle n'ira pas, les autres jurent le contraire.

Bientôt la bataille s'engagea entre les deux partis. Le jeu dégénéra vite en rixe et les coups se mirent à frapper les côtes à toute volée jusqu'au moment où les sanglots de la petite, qui pleurait à pleins yeux, ramenèrent le calme avec la pitié chez les adversaires.

Enfin les groupes réunis revinrent au village et Diato vit enfermer sa fiancée dans une case, isolée de tous les hommes, pendant un mois entier, durant lequel suivant la coutume, il pourvut à sa nourriture.

A la lune nouvelle, les amis et les parents du nouveau couple se réunirent chez le vieux Latir. Le soir même où Diato eut l'autorisation d'emmener sa femme dans sa propre case, Tioro y entra accompagnée d'une ancienne de sa famille et d'une autre déléguée par les amis du fiancé. La porte close, les deux vieilles s'accroupirent dans un coin, le menton sur les genoux, gardant une apparence impassible, uniquement soucieuses de témoigner à l'assemblée que l'honneur de la fille valait la dot du mari...

Dehors, hommes et femmes chantaient et dan-

saient, par groupes, par clans, soutenus et excités par la musique des griots; les bouches se tordaient, les corps se balançaient en cadence comme pour aider à la consommation du sacrifice.

Les boissons circulaient, les têtes s'échauffaient, les langues s'alourdissaient, les chants s'élevaient dans la foule, éruptés par des gosiers éraillés d'alcool. Les groupes s'interpellaient et se répondaient, les uns célébrant les hauts faits de la famille de la mariée, les autres ceux de l'étranger qui étaient venu prendre leur fille. Et, sans cesse revenaient les exploits des ancêtres, comme si la vie actuelle n'offrait plus d'occasion suffisante à la louange.

Pour voir la fête, la foule était accourue. Les pêcheurs du bord de la mer avaient laissé dans les cases les vieillards aux pas traînants, pendant que sur la plage leurs enfants allumaient de grands feux afin d'indiquer le point d'atterrissage aux pirogues attardées au large.

Les chasseurs soudanais, qui avaient abandonné le fusil pour l'outil depuis que la poudre ne s'allumait plus dans la forêt, avaient délaissé les jeux de cartes et le damier de sable; les cavaliers qui escortent les chefs de l'intérieur, venus pour porter des ordres, avaient confié leurs chevaux à l'attache; les bergers s'étaient fait remplacer à la garde des troupeaux rassemblés autour des brasiers qui les protègent des méchantes bêtes de nuit.

Les tisserands et les forgerons étaient venus chercher des commandes de bracelets et de pagnes; les marabouts avaient suspendu leurs prières, et même quelques sorciers avaient interrompu la recherche des plantes qui attachent ou délivrent les êtres.

Et tous, cultivateurs ou artisans, guerriers ou chasseurs, les hommes qui buvaient les boissons fermentées et adoraient les génies, ou ceux, plus nombreux, qui suivaient la Voie d'un seul Dieu et de son Prophète : toutes les femmes, celles qui avaient enfanté depuis longtemps ou qui portaient encore sur le dos leur progéniture et celles, plus rares, qui étaient stériles : jeunes filles qui aspiraient à être enlevées et enfermées dans la case maritale; tous étaient venus poussés par la curiosité de l'événement de cette nuit, attirés par ce qui n'était mystère que pour les nouveau-nés, mais qui représentait l'acte le plus important de leur vie, leur raison d'être, le seul plaisir que leurs anciens rois n'avaient pu écraser par l'impôt et l'esclavage, et qu'ils pouvaient encore soustraire au contrôle de leurs nouveaux maîtres les Toubabs.

La nuit s'avancait; la fatigue modérait les danseurs; les calebasses circulaient de nouveau, faisant marquer un temps d'arrêt à la fête. Dans la case, un poulet fut rapidement immolé sur un pagne blanc et rejeté dès que les premières gouttes de sang maculèrent l'étoffe. Les deux vieilles sorti-

rent alors et étendirent le pagne à l'entrée, à la vue de tous.

Ce fut du délire, les cris redoublèrent, les chants se firent plus aigus, les coups de feu éclatèrent, les tam-tams s'exaspérèrent à en crever les peaux, les trépidations ne connurent plus de bornes.

Toute cette foule passionnée hurlait, dans ce coin d'Afrique, sa joie d'avoir de nouveau vaincu la nature...

Après cette crise, la lassitude et l'ivresse avaient gagné tout le monde; au surplus, la cérémonie étant achevée, les groupes se séparèrent et chacun rentra dans son quartier. Des anciennes avant de se retirer, attachèrent discrètement aux pointes basses du toit qui abritait le nouveau couple, les herbes qui favorisent la conception...

Les esprits étaient maintenant calmés, les bruits du village apaisés. Les rayons de la lune, en déclinant, formaient sur la mer sombre une île d'argent où venaient folâtrer les Génies marins, quittant pour une heure leurs palais du fond des eaux; le souffle régulier de la brise accompagnait leurs ébats et poussait les vagues à mourir sur le sable fin de la plage que coupaient, par endroits, les lignes noires des pirogues au repos...

Diato était encore dans l'agrément de ses nouvelles épousailles, quand le facteur qui portait fièrement sur son crâne rasé une casquette de l'Administration, en quoi se résumaient tous les insignes de sa fonction, lui apporta deux lettres : l'une était en langue mandingue, écrite avec des caractères arabes : l'autre en français.

Il se fit traduire la première par un disciple du Coran. Elle disait :

« Sona Dramé qui est à Sédhiou par la faveur du Tout-puissant, à Diato Cissé :

« Il y a longtemps que tu nous as quittés et c'est par Balla Bass que j'ai eu des nouvelles de toi, quand il est venu avec son bateau. Ton enfant est en paix et c'est la paix seule qui habite notre maison. Mais tous te regrettent, et tu es loin de nous comme un homme mort. Ta mère est toujours à Tambana avec ses parents et moi je demeure chez mon père et ma mère. Mais parce qu'il reste à payer quelque chose sur ma dot, ils ne veulent rien me donner pour mes habits et ceux de ton fils,

aussi je lave le reste de notre linge à en mourir. Les bontés de Dieu sont grandes pour ceux qui espèrent en lui, et Mayoro le boutiquier me fait crédit parce qu'il a confiance en toi.

On dit que le gardien de ton troupeau n'a pas le droit de donner un veau, mais qu'il a celui de vendre le lait; alors nous n'avons plus rien et si tu ne reviens pas bientôt, on ne croira plus mes paroles. J'ai fait réparer les cases et je n'ai pas encore payé.

« Tu es mon mari et mon enfant est le tien; loin de toi mon cœur se dessèche. La nuit, je pense à la mer que je ne connais pas : on dit qu'elle mange les hommes. Tout cela, Diato, je ne puis plus le supporter : si tu ne peux pas venir, que j'aie te rejoindre par le chemin de bateau ou le chemin de pied.

« J'ai aussi appris que tu avais attaché une femme de la tribu des Sérères. Nous n'avons pas le même caractère ni la même salive, mais ce qui te plaît m'est agréable et c'est moi la première qui t'ai donné un fils. Ce n'est qu'en toi que j'ai espoir : Dieu veuille que ton voyage soit facile, et qu'il te garde en paix.

« Mon père et ma mère te saluent; Binta et ta cœur te saluent et tous les gens de Sédhieu te saluent. »

— Le garçon qui a fait cette lettre sait écrire, dit sentencieusement l'adepte du Prophète, et si ta

femme l'a payé deux fiftines, elle a suivi le vrai chemin.

Et, pour l'avoir lue, il accepta la moitié de cette somme.

Diato porta la deuxième lettre à un des Toubabs établis dans le pays, avec lequel il était lié d'amitié par de continuels services :

— Voilà ce qui est écrit sur ton papier, dit le Toubab :

« Pour Diato Cissé, chef de bateau, à M'Bour, dans le Sénégal.

« J'ai bonheur vous écrire cet petite mot en te souhaitant vos nouvelles et l'état acte de votre santé, surtout toutes vos familles, quant à moi je porte bien Dieu mercie. J'ai la troisième fois de vous écrire être reçu ou non, je n'ai pas reçu l'argent que vous m'avait promis. S'il vous plaît, comme il me plaît, il faut envoyer moi qui me réjouira entre mes parents ou alors il ne faut jamais manquer votre arrivée dans la rivière, le transport de ce long trajet pour venir me trouver là-bas, y continuer jusque Sédhiou. Cette année, la préparation de culture va pas trop bien : mais, mil et haricot et surtout l'arachide nous aurons petite quantité; les gens du Soudan il travaille pas si tu vient pas. On me dit que tu prend une troisième femme, il bien facile l'amener comme boire de l'eau. Ton petit frère te salue, mais je vois

jamais, on dit il mange tout l'argent de pirogue. Je demande le créateur nous réunit sous le même soleil; tâchez vous me répondre le plus tôt possible et venir partout.

« Je me tais sur ce point espérant me fier à vos loyautés de venir avant l'eau du ciel.

« Ta mère qui vous aime,

Binta Fati.

Et un post-scriptum ajoutait :

« Ce l'est Ousmane Tamba qui écrit cette lettre et il te salue. »

— Ce garçon a appris à l'école, conclut le Toubab, mais il lui reste encore à apprendre.

— Mon Toubab, dit Diato, personne ne peut tracer votre écriture comme vous autres, mais il est jeune et il a fait ce qu'il a pu, je l'en remercie!

« Pour toi, demain, je t'apporterai une langouste grosse comme un éléphant, termina-t-il en riant.

— « De partir, il est temps », dit un matin Diato, que les lettres avaient décidé. Aussi attrayant que soit un pays, la pensée du voyageur retourne volontiers vers celui qui l'a vu naître. L'heureux mari de trois femmes n'échappait pas à ce désir commun, et ce fut pour lui une pointe de joie inattendue quand le cotre fit les préparatifs

du départ. De plus, l'absence de nouvelles de Kiniali écartait les dernières hésitations.

Avant de quitter Tioro, il lui laissa de quoi subsister, après avoir fait des achats de pagnes, de cotonnades, et, pour contenir le tout, d'une mallette de bois aux pieds découpés et aux flancs bariolés.

— Tu ne vas pas loin? Tu ne resteras pas longtemps absent? demandait à tout instant la jeune femme affairée dans sa case.

— Aller et revenir seulement, si Dieu le veut.

— Je te regretterai, Diato, mon mari, tu es entré dans mon esprit.

— Toi aussi, Tioro, et je suis comme un hôte qui aurait débarqué hier soir sur la plage : rien ne m'est plus agréable que de te voir. Que j'en perde ma mère! je ne resterai pas longtemps au loin, car c'est toi seule qui rafraîchis mon cœur.

Et Diato reprenait un plaisir plus intense que jamais à regarder les formes de la jeune femme, la beauté soyeuse et galbée de ses épaules : grande, elle portait très droite la tête couverte de fines tresses de cheveux laissés maintenant à leur croissance.

On ne connaît le prix de l'eau que lorsque la fontaine s'assèche.

Diato, sur le point de partir, alla vers la porte

de tiges de mil, la ferma, et la condamna avec une fourche de bois...

— Dieu veuille que j'aie un fils de toi, dit Tioro, en rajustant ses pagnes, lorsque Diato la quitta : un enfant de la lumière du jour est, dit-on, plus beau que tous les autres.

Les matelots viraient au treuil la chaîne de l'ancre, quand la pirogue déposa Diato sur le pont. La trinquette et la grand'voile hissées, le cotre s'éloigna vers la haute mer. La saison d'hivernage étant arrivée, on prit des ris, car les vents sont dangereux : un bateau presque sur lest se couche facilement sous les fausses risées venant de la côte.

Et, « au plus près », patiemment, ils allaient au Nord, vers Dakar, vers la grande ville qui apparaissait à tous les Noirs comme le centre du monde, afin d'y chercher une cargaison de sucre et de riz des Indes.

— Par la vérité bien vraie, dit Diato au patron en passant entre les deux môles de l'entrée du port, les Toubabs sont des hommes puissants. Comment ont-ils pu bâtir tant de pierres?

— Pourtant, ce sont nos semblables qui les ont aidés.

— Alors, ils savent faire travailler et ils ne comptent pas leur argent! Ce sont des montagnes qu'ils ont mises dans la mer et sur la ville! Ils ont

de la force et ce n'est pas de l'eau qui remplit leur crâne.

Comme ils débarquaient, parmi la foule des désœuvrés qui encombrent le port et attendent chaque bateau, une femme, toute parée de bijoux et couverte de pagnes, dont le tour des yeux étaient noircis au charbon, les ongles et la paume des mains rougis au henné, et les cheveux tressés alourdis de beurre mélangé de sable noir, aborda Diato et lui dit :

— Mon oncle qui viens des rivières, il y a bien longtemps que je ne t'ai vu ! J'ai entendu dire tant de bien sur ton compte que si tu restais seul dans notre ville, mon bonheur serait abîmé ! Cissé, mon oncle (cette femme aux amabilités répandues venait d'apprendre par un matelot le nom de l'étranger), si tu n'as pas d'endroit où déposer tes bagages et te reposer, ma case est la tienne. Mon mari est mort l'année dernière, et c'est moi-même qui supporte la charge de ma maisonnée. Tu as probablement oublié mon nom : je m'appelle Penda : N'Goré était le nom de mon père. Chacun me connaît dans la ville . »

Diato pensa sur-le-champ qu'il n'avait jamais vu plus belle femme parlant d'une voix plus agréable :

— Penda N'Goré, dit-il, je ne suis qu'un homme d'en haut des terres et je te causerais du

trouble. Ton hospitalité est agréable et vient d'un bon caractère, mais j'ai peur de te déranger.

— Notre maison est à côté du boucher M'Barik Fall : il est connu de tous, dit la femme aux pagnes multiples.

« Mais, mon oncle, ajouta-t-elle en s'en allant, n'oublie pas le miel et le beurre de palme, s'il y en a dans tes bagages.

La relâche fut de courte durée. Durant cinq jours, Diato parcourut les rues et les avenues de la ville. Il rencontra des Toubabs dont le nombre lui parut incroyable; il trouva aussi des gens de toutes les races qui s'intéressèrent à son sort, et dont les mains actives qui cherchaient un emploi s'essayaient à pénétrer dans les poches de son m'boubou. Quant à sa sacoche, il l'avait confiée à sa belle hôtesse dont l'affabilité garantissait la droiture.

Diato faillit plusieurs fois se faire cueillir ou écraser par ces petits carrosses à machine qui courent sur les routes, conduits par des fous de diverses couleurs. Il vit des vieillards qui agissaient comme des enfants, et des enfants qui dépensaient l'argent comme des hommes âgés.

Il s'aperçut que les Toubabs s'habillent autrement que dans la brousse et qu'ils attachent un collier blanc autour de leur cou; il vit aussi que des hommes de sa race les imitaient en toutes

choses, au point de se coiffer de casques contre le soleil et les maux de tête : « Autant que puisse boire un oiseau, il ne pourra jamais, pensait-il, avaler le boire d'un éléphant! »

Des mendiants, à chaque coin de rue, chantaient ses louanges d'une voix dont le diapason s'élevait avec l'importance du cadeau.

Il connut aussi, en dehors de son hôtesse, les plaisirs faciles des soirées inoccupées, puisqu'ici les travaux des champs ne retiennent personne. Il pensa qu'il était aisé de vivre dans un pays où la population, immense à ses yeux, subsiste on ne sait comment, où la moitié des gens devisent sur le port ou dans la ville en regardant travailler l'autre moitié.

Les yeux arrondis, il regarda des bateaux aussi grands que des îles, sur lesquels les hommes allaient et venaient comme des fourmis sur un tronc de palmier au fil de l'eau.

Il admira longtemps les carrosses qui sont emportés dans l'intérieur, sur une route de fer, par une machine à fumée : même, il monta jusqu'à la première station pour le plaisir de le raconter à son retour.

S'il trouva étrange que la soif pût à ce point, dans ce pays, fatiguer des gens constamment éventés par la brise, il remarqua la facilité avec laquelle, pour de l'argent, on supprimait cette torture.

Enfin Diato vit tant de choses, il s'étonna de tant d'autres, que c'est avec l'impression d'avoir connu une nouvelle partie de l'univers, qu'il s'embarqua pour faire route vers le Sud.

Son hôtesse l'accompagna, portant sur la tête ses effets empilés dans un grand panier :

— Que je n'aie plus de roi ! Diato, mon cousin, dit-elle, mais il y a une seule chose qui m'eût été agréable : aller avec toi dans les rivières. Mais, que j'enterre ma mère ! si je n'espère pas voir mon oncle qui doit venir de Thiès : c'est mon second père, et je dois l'attendre, par la vérité elle-même !

« Probablement tu dois revenir ? demanda-t-elle de sa voix la plus douce.

— Je suis comme toi dans la main de Dieu, Penda, et j'espère que mes besoins me ramèneront bientôt.

— C'est cela seul que je veux. Ma maison est ta maison, mon cousin, et celle qui t'a vu une fois te regrettera. Que Dieu t'accompagne sur ta route : salue pour moi les gens des marigots.

— Ils l'entendront, répondit Diato, comme le cotre larguait ses amarres. A la paix ! ajouta-t-il en saluant.

— Paix et paix ! répondit, en élevant la main, la femme élégante de la ville.

Ce n'est que longtemps après, quand ils eurent dépassé le cap Manuel à leur droite, et laissé à leur gauche l'île de Gorée, semblable à une caravelle démâtée, mouillée en face de la ville, et qu'ils furent en pleine mer, que Diato songea à regarder dans son panier de vêtements : la sacoche y était, mais vidée de son contenu.

— Que cette femme meure ! s'écria-t-il.

— Que se passe-t-il ? demanda le patron.

— Par la vérité bien sûre !...

— Que t'arrive-t-il ?

— Elle m'a pris tous les papiers d'argent qui étaient dans ma sacoche.

— Oui, mais elle t'a fait des politesses.

— Je ne refuse pas ce que tu dis ; mais mon argent était au-dessus de ses politesses. Qu'elles meurent, elles aussi ! dit Diato. Ajoute à cela que rien n'a manqué de mon côté : toutes choses, je les lui ai données !

— Tu dis la vérité, Cissé : mais tu oublies que si les femmes possèdent une richesse qui ne tarit

pas, elles désirent pourtant toutes les autres. Rien n'est suffisant pour elles, que j'en perde la vie!

— Tu as de la chance, dit un passager, qu'elle ne t'ait pas fait casser la tête par un de ces vagabonds qui se promènent sur le port ou dans la gare : tu laisses ton bagage à côté de toi, tu tournes la tête, et il n'y est plus : ils l'ont emporté.

— Ces gens des villes méritent d'être redoutés, dit un autre.

— En vérité, notre brousse est préférable, conclut Diato dont ces discours n'apaisaient pas la colère.

Le cotre poussé « trois quarts arrière » par l'alizé, filait à bonne allure.

— C'est là que sombra N'Galka, l'hivernage dernier, dit le patron pour faire diversion, en passant devant le Cap Rouge : il bégayait, le vent était méchant, il ne put jamais arriver à dire « pare à virer », et le malheur tomba sur son bateau. Quand nous sommes venus pour l'aider, sur l'eau il n'y avait plus que du sang : les lions de la mer les avaient pris.

— Tu dis des choses pénibles, Sinna : mais toi, tu ne bégayes pas et j'en remercie Dieu.

« Et puis, ajouta Diato, ces hommes n'avaient probablement par de *térés* contre les requins : on dit que les gens d'ici, loin de les craindre, les prennent pour des amis.

— Cissé, cela est vrai, dit le patron, mais nous voyageons à toute heure sur le chemin de notre destinée, et ceux que les Génies de la mer appellent dans leurs villes de dessous l'eau ne reviennent plus.

— C'est ce qu'on raconte, approuva une femme de Rufisque.

La conversation tomba avec le jour : les passagers dormaient, fatigués par les apprêts du départ, courses dans les magasins, achats du dernier moment. Dans l'équipage, la manœuvre étant nulle, les uns sommeillaient, tandis que d'autres chantaient, qui avaient absorbé en quantité des boissons mélangées dans les boutiques de la ville indigène; une voix avinée entonnait le refrain préféré des marins :

*Ouäï! Mon amante, je vais te quitter.
Demain matin je partirai!
Tu en auras un autre,
Tu en auras un autre,
Mais trouver mon pareil est difficile!*

Son voisin avec un entêtement d'ivrogne traduisait sans cesse la préoccupation plus grande encore d'un matelot :

*O mère Cissé! Je ne mangerai pas
Ton riz au khandia.
Ton riz au khandia
Je n'en mangerai pas!*

Comme on approchait de l'embouchure du Saloum, des éclairs tremblotaient dans le ciel vers le Sud-Est. L'homme de barre, sans inquiéter personne, borda l'écoute de grand voile et lofa légèrement, afin de se rapprocher de la côte. Le jeune porc, que tout bateau bien tenu engraisse, dans ses voyages, avec la marchandise du chargeur, monté sur les sacs, levait la tête, flairait le ciel, et soufflait en chavirant son groin.

De tous côtés maintenant, des lueurs aveuglantes surgissaient de l'horizon, comme si quelque céleste musicien eût frappé en désordre, avec ses deux marteaux, sur un babaphong titanesque qui eût rendu des notes de flamme.

Puis, le voile noir, que déchiraient par intervalles les éclats de l'orage, commença à monter rapidement vers le Nord et à masquer sans arrêt la multitude brillante des étoiles qui illuminent la nuit tropicale.

— Aujourd'hui nous allons voir quelque chose, murmura l'homme de barre : et il borda encore la grande écoute.

Comme si l'incendie de l'atmosphère eût réagi sur les eaux, le cotre semblait avancer sur une plaine de feu ; le clapotis des vagues, le sillage du bateau et celui des poissons qui l'escortaient ou qu'il mettait en fuite, tout paraissait être une nouvelle source de lumière en harmonie avec le déchâînement du ciel.

Des poissons volants s'écrasaient contre le mât et les espars; l'homme de barre lofa davantage, cherchant l'abri d'une pointe où les marins se ravitaillaient d'ordinaire en eau douce. Par éclairs, on apercevait la ligne sombre de la côte. Le patron, réveillé, monta sur le pont, prit la barre et accentua la manœuvre craignant que le vent ne la contrariât au moment de la saute :

— Borde la trinquette, commanda-t-il, et pèse la drisse de pic.

Le bateau, comme s'il eût compris qu'il fallait à tout prix gagner l'anse protectrice, penchait sa voilure sur la mer phosphorescente : la mâture crissait et l'avant trop renflé repoussait avec bruit les masses d'eau lumineuses.

Mais l'orage le gagnait de vitesse : le ciel n'était qu'un embrasement; on eût dit que plusieurs tempêtes s'étaient donné rendez-vous sur cette côte pour y livrer un gigantesque combat.

Diato et des matelots étaient montés sur le pont : des passagers levaient curieusement la tête au-dessus de l'iloire du panneau, les uns inconscients du danger, les autres mal réveillés de la torpeur de l'ivresse. Dans la cale, l'homme, dérangé de son repos, reprenait sa chanson :

*O mère Cissé! ton riz au kandia
Je n'en mangerai pas!*

La ligne sinueuse des grands arbres de la forêt

s'apercevait maintenant toute proche, et aussi l'écume des brisants de la pointe. Le patron, la mâchoire coincée, continuait la manœuvre, « laissant porter » à la limite : il se croyait sauvé, quand les vents du Sud s'abattirent sur eux, chassant et repoussant en trombe l'alizé :

— Amène tout ! cria-t-il ; et les taquets dégagés, les voiles s'écroulèrent le long du mât et sur le pont.

— Mouille ! et la chaîne parut se broyer au travers de l'écubier : mais les rafales de vent étaient si fortes qu'on entendit à peine le bruit.

— File tout ! hurlait le patron, et à chaque lame, sous la poussée des éléments, de nouveaux maillons s'échappaient de l'avant.

Ce fut à ce moment que la fatalité croula sur eux comme les masses d'eau s'abattaient sur la terre : un matelot, par négligence, durant la saison sèche, avait omis d'amarrer solidement l'extrême bout de la chaîne : tout fila dans la mer ; des mains qui essayèrent de retenir les derniers anneaux, furent déchiquetées ; le bateau se mit en travers à la lame et dériva vers la côte.

Ce fut la panique. Roulant bord sur bord, le cotre rejeta tout ce qui était sur le pont : la cuisine, les espars, les paniers, les bagages, tout disparaissait après quelques embardées. La femme de Rufisque appelait sa mère, les autres passagers criaient en tous sens, demandant au patron où l'on

allait et ce que l'on devenait : les yeux sortaient des orbites avec une fixité hagarde : les dents se serraient, tandis que l'angoisse faisait le vide dans les têtes et que la douleur mordait aux entrailles.

Diato, cramponné à la barre d'écoute, près de Sinna, après avoir essayé vainement de redresser le bateau à l'aviron, attendait l'événement prévu, sans mot dire, comprenant qu'il valait mieux aller à la côte que de sombrer au large, et qu'il restait encore là une chance de salut.

Les brisants écumaient plus fort, mêlant leur fracas à celui du tonnerre : une secousse à ce moment ébranla le cotre entier, qui s'arrêta planté sur sa quille. Ce furent alors, à chaque lame, des bonds presque sur place, suivis de chocs énormes et d'oscillations où la masse se disloquait : les ridoirs se rompirent, et le mât s'abattit dans la mer projetant ses haubans en l'air comme les lanières d'un fouet.

Les vagues passaient sur le pont et s'engouffraient dans la cale : la femme maintenant pleurait, et chantait sa plainte comme une folle. Parmi les hommes, les uns sans expérience geignaient ainsi que des enfants, appelant aussi leur mère, tandis que d'autres, s'étant déshabillés, cherchaient une occasion propice de regagner la côte.

Dans ce moment le gouvernail se décrocha et partit à la dérive : Diato et le patron sautèrent à

l'eau, s'y cramponnèrent et attendirent que les lames les portassent à terre.

En quelques instants, ce qui était la fortune de Diato, fut réduit à des assemblages de bois informes, échoués sur la plage écumante, avec les cadavres d'une femme et de deux passagers.

— Tant mieux pour notre vie ! dit alors Sinna : nous avons de la chance d'en avoir réchappé !

— Oui, mais le bateau est mort ! dit Diato.

— Les charpentiers peuvent en construire un autre, tandis que notre nez personne ne peut le refaire.

— Oui, mais je n'ai plus rien, reprit Diato : toutes mes richesses étaient là.

— Puisque nous sommes encore vivants, ta chance peut se lever de nouveau.

Diato ne répondit plus : les vagues apportèrent encore le cadavre du matelot dont la mort avait interrompu la chanson, et celui du petit porc familial qu'une caisse avait écrasé.

Le vent était tombé, l'orage s'était éloigné, et la pluie descendait maintenant fine et monotone.

— Cherchons un village, dit quelqu'un.

Et tous s'enfoncèrent dans la brousse.

QUATRIÈME PARTIE

Le jour où Diato rentra à Sédhiou, la nouvelle de son naufrage y était déjà parvenue.

— Tant mieux pour ton nez ! Tant mieux pour ta vie ! lui répétait chacun avec compassion.

— Un cheval malade vaut mieux qu'un cheval perdu, lui disait un autre en manière de réconfort.

Et sa mère :

— Si tu étais resté avec nous, tout ce malheur ne serait pas tombé sur toi !

— Ce qui devait arriver, seul est arrivé, répondait l'infortuné.

Quant à sa femme Sona, elle pensait ainsi que la mère, mais n'osait le dire.

La joie de revoir son enfant qui marchait et babillait déjà, et aussi la résignation à la fatalité, donnèrent à Diato le courage de recommencer la route.

Il reprit en mains les derniers biens qui lui res-

taient; il vendit la pirogue et envoya aux travaux des champs son frère qui le volait; il engagea le collier de Sona, compta les bœufs qui formaient encore son troupeau, en réalisa une partie pour payer les dettes les plus pressantes, et combla de promesses les autres créanciers.

Ayant ainsi organisé sa maison, avant d'entreprendre les cultures, Diato s'en fut consulter le vieillard qui jusqu'ici avait suivi sa destinée :

— Diato, il y a longtemps que je ne t'avais vu; tu étais donc en voyage, demanda l'homme qui connaît les secrets, comme s'il n'avait rien appris des mésaventures de son client.

— Sadhio, vieil homme, j'ai marché et voyagé jusqu'à la fatigue : à l'intérieur des terres et sur la mer, je suis allé jusqu'à la mort : et voilà que je descends à nouveau dans ta maison.

— Cissé, aussi longtemps que l'oiseau vole il revient se poser à terre!

— Tu as encore dit la vérité, vieux; surtout quand il a une aile cassée,

— Qu'est-ce qui t'est donc arrivé? Est-ce une mauvaise chose?

— La mort est quelquefois préférable à un affront ou à un malheur qui le dépasse.

Et il raconta longuement son histoire. Pendant ce temps le vieux, accroupi, traçait avec le doigt des lignes dans le sable : puis il prit des bâtonnets, les rompit et les projeta sur ces signes éphémères;

longtemps, il étudia les conjonctions des traits ainsi formées.

— Toute ma confiance est en toi, disait Diato, en terminant : tu es le maître de la vérité.

— Ne pas savoir est mauvais, dit alors le vieillard, mais ne pas interroger est pire.

— Toute ma confiance est en toi, répétait Diato, tu ne m'as jamais trompé.

— Cissé, avant d'acquérir le savoir, l'ignorance manquera de te tuer, reprit Sadhio en déplaçant lentement ses paroles. Mais ne te prive pas d'espoir : la tourterelle qui se pose sur le faite de ta case est un génie. Souviens-toi seulement que les richesses d'un homme ne sont en sûreté que dans sa main ; le champ est large : tout y contient. Fais ce que ton père et ton grand-père ont fait, et si l'antilope met bas ses petits dans ton champ, refuse de croire ceux qui te conseilleront de tailler une calebasse pour la traire : ce n'est qu'un bien qui s'enfuit et ne s'attarde pas devant toi.

« Rassemble ce qui t'appartient, mais... (ici le vieux inclina la tête entre ses genoux pour voir de plus près les lignes et les bâtonnets), méfie-toi des femmes !

Le silence tomba entre les deux hommes, l'un ne désirant pas continuer, l'autre n'osant plus interroger...

Au dehors, sous un *m'bar* de feuilles et de chaume, des enfants épelaient en cadence des ver-

sets du Coran, qu'ils lisaient sur des planchettes à la lueur d'un feu de branches.

Diato se leva, mit une offrande dans la main du vieux Sadhio :

— Trouve le moyen, dit-il, toi qui es comme mon père, de dénouer le lien qui m'entrave.

— Diato, il y a trois attaches difficiles à délier : celle d'une femme, celle d'un grand roi et celle d'un génie ; tu reviendras et je te donnerai un *téré* qui les brisera ou qui t'en préservera.

« Mais, ajouta le devin, j'ai encore une chose à te dire : ne bois plus. La boisson abîma ton corps quand tu étais petit, elle troublera maintenant ton esprit : les Cissé ne boivent plus et suivent la Voie depuis le père de ton grand-père : Diato, ne bois plus !

— Ce que tu dis, je le ferai, Sadhio, c'est en toi que j'ai confiance. Dieu veuille que ta nuit soit agréable !

— Avec la paix ! répondit l'homme chargé de secrets.

Celui qui en sautant, tombe dans le feu, il lui reste un nouveau saut à faire ! disait à Diato le forgeron Biram Tolé en battant le fer des *dabas* et des *donkotons*, que ce dernier avait commandé pour ses cultures.

— Mais aussi, répondit l'ancien patron de bateaux, je dis que faire des sauts et des culbutes ne sépare pas un homme de ses poux : et les besoins se sont abattus nombreux sur moi et ma famille.

— Ne perds pas espoir, Diato, reprit le forgeron, pendant que le fer chauffait dans le brasier de charbon de bois : moi qui te parle, assis devant toi, j'ai toujours entendu dire que trois choses soutiennent le monde : semer, récolter et manger. Et ces trois choses, tu les peux encore.

— J'ai aussi entendu dire que trois choses l'emportent dans la vie : la santé, la force et l'amitié de tous. De tout cela, rien ne te manque, dit un jeune homme qui venait de rentrer sous l'abri de la forge.

Il toucha la main de Diato, salua le forgeron et son aide :

— Je viens de ta maison, continua-t-il en s'adressant à Diato : j'ai vu tes femmes, celle qui arrive du pays des Sérères, celle que tu as attachée au pays des Diolas, et Sona Dramé, qui m'a donné à boire : un soir je viendrai palabrer chez toi.

— S'il te fait plaisir, Madiké.

— Et comment vont tes champs demanda le forgeron.

— La forêt les a repris pendant mes voyages, dit Diato. Mais j'ai coupé et je coupe encore : le fer de ma hâche en est abîmé. Le *lougan* d'arachides est désherbé et les champs de mil de mes femmes le seront bientôt avec les outils que tu es en train de forger. Ma maisonnée est nombreuse, mais tous peuvent travailler. Il n'y a qu'une chose qui me tracasse : je manque de semences. Si je trouvais quelqu'un qui m'en prête...

— Demande aux Toubabs, dit le jeune homme.

— Je dois déjà beaucoup à deux d'entre eux qui sont sur le bord du fleuve.

— Qu'est-ce que cela? Emprunte à un troisième : les Toubabs sont fous, emprunte toujours : si tu ne peux pas payer, cela ne fait rien : eux et nous ne portons pas le même sac, ni ne buvons à la même outre, et cela ne les diminuera pas, c'est moi qui te le dis!

— Ce garçon-là dit vrai, fit le forgeron, les Toubabs sont fous ! Ils ont la force, ils ont des moyens sans nombre et ne s'en servent pas ! Pensez-vous que si nous étions leurs maîtres nous achèterions quelque chose avec de l'argent ? Jamais !

L'homme au marteau s'échauffait, maintenant que l'abri était plein de gens qui venaient là pour palabrer, comme ils ont coutume de le faire durant la saison sèche sous les arbres de la place publique.

— Ils seraient nos esclaves, je vous le dis. Aucun de nous ne travaillerait. Ils cultiveraient la terre, soigneraient nos chevaux, feraient tous nos métiers. Nous les nourririons seulement, et ils revêteraient nos vieux habits : et s'ils voulaient s'enfuir, nous leur couperions le tendon du jarret comme le font encore les Maures à leurs captifs. Je vous dis qu'ils sont fous !

— Une langue insolente est un poignard bien court, dit un vieux sergent retraité, qui avait autrefois servi dans les guerres du Soudan. Les Toubabs ont le cœur plus large et ils n'ont pas les entrailles noires. Ils savent aussi que, dans la bataille, être le premier à fuir ne donne pas le commandement.

— Ce sont des fous, affirma de nouveau le forgeron.

— Ce sont des hommes, en vérité, reprit le vieux guerrier. Moi qui ai fait la campagne contre

Samory Touré, je puis le dire. Si tu fais du tort, ils t'enferment après t'avoir jugé : ils ont un bon caractère, car ils te permettent de te défendre. Samory, lui, te faisait couper une main si tu volais, l'autre si tu recommençais ! Et si tu touchais à la femme de ton voisin, il t'empêchait pour toujours de faire des enfants.

« Quand les Toubabs prenaient un village, ils demandaient l'impôt de soumission ; celui qui jetait son arme et levait les mains, on lui faisait cadeau de la vie. Samory, lui, faisait couper par ses *Soufas* (1) toutes les oreilles et les mettait dans des paniers pour dénombrer les vaincus ; il tuait les vieux, enchaînait les jeunes, faisait brûler les vieilles femmes, ainsi que les jeunes filles laides qu'il n'acceptait pas comme servantes de lit !

« Moi, qui vous parle ici, et chacun sait que je ne puis mentir, car je suis âgé, j'ai vu les fours de terre qui ont servi dans le Ouassoulou et dans le Lobi.

« Eh bien ! qu'en dites-vous ? Quel est le meilleur chemin ?

— Souffle plus fort, cria Biram Tolé à son apprenti, évitant ainsi de répondre.

L'enfant accentua la cadence de ses deux mains. Et dans le silence, on n'entendit plus que le souffle ondulé des deux outres en peau de chèvre

(1) Lieutenants.

qu'amenaient au foyer deux anciens canons de fusil à pierre.

A ce moment, comme pour rappeler le calme dans les esprits (car un griot, confident des ancêtres, se doit aussi aux maîtres du moment), une *cora* à vingt-et-une cordes, sous les doigts souples de Diéli Mori, égrena ses accords dans l'atmosphère pénible de ce soir d'hivernage. Et en sourdine, lentement, le griot se mit à chanter :

*Les hommes ne sont pas semblables !
Les uns sont des lions,
Les autres sont des hyènes.*

*Les uns ont de l'audace,
Les autres ne songent qu'à fuir.*

*Les femmes ne se ressemblent pas !
Les unes enfantent des guerriers,
Les autres mettent bas des chiens peureux.*

*Les hommes ne se ressemblent pas :
Les uns précèdent,
Les autres suivent.*

*Cacher la vérité,
C'est comme enterrer l'ombre,
Ça ne l'empêche pas de reparaître !*

Les fumeurs espaçaient les bouffées de leur courte pipe. Les passants, hommes qui rentraient des champs, femmes qui revenaient du puits, s'arrê-

taient près de l'abri, sans penser à soulager leur tête de la calebasse d'eau ou du fardeau des outils. L'enfant aux soufflets avait insensiblement ralenti son mouvement : ses deux mains reposaient maintenant sur les outres dégonflées, et sa mâchoire demeurait pendante d'admiration. Le forgeron lui-même laissait tomber à terre le fer de son marteau.

Les têtes étaient baissées, et la *cora* continuait de piquer ses notes dans le crépuscule : Diéli Mori chantait toujours :

*O guerriers ennemis!
Accrochez vos fusils,
Le maître est arrivé.*

*Il a appelé les tisserands :
Il leur a fait tisser des habits et des sangles :
Tout le coton du pays en fut épuisé.*

*Les femmes ont fait tourner le fuseau
A en perdre le sommeil!*

*Il a appelé les cordonniers :
Il leur a fait fabriquer
Des bottes et des selles
Dont on ne peut dire le nombre.*

*Il a appelé les forgerons :
Ils ont battu tout le fer du Niani,
Et ils disaient tous :*

*« Nos mains sont fatiguées,
Oncle roi, pardonne-nous! »*

*Et le roi répondait :
« Apportez-leur des vivres;
Donnez-leur des chevaux et des esclaves,
Mais que mon armée ne s'arrête pas! »*

La voix de Diéli Mori s'exaltait comme s'il eût entendu les chevauchées que ses pères avaient accompagnées : ses doigts s'énervaient et se multipliaient sur les deux rangs de cordes, comme les pas des coursiers dans la plaine :

*Le Boundou a eu peur
Et s'est lamenté.*

*Les coups de fusil ont éclaté,
Les sabres se sont levés
Au-dessus des têtes des chevaux.*

*Les ennemis ont dit : « Sauvons-nous!
La mort est à nos portes!
Guerriers, ne nous égorgez pas! »*

Et ces hommes, que les privations et les fatigues de la saison affaiblissaient, se laissaient posséder par le chant du griot, comme par la prédication fanatique d'un Marabout qui pouvait à tout instant les jeter, à la poursuite du rêve antique ou de la chimère de l'autre vie, dans les aventures les plus sanglantes, insoucieux de la force opposée,

pour retomber ensuite pantelants et meurtris, plus soumis qu'auparavant à la destinée.

Dans le silence, Diéli continuait, alternant avec un de ses élèves, les versets d'apothéose :

*Soundiata, de Gao à Ghana,
Ton pouvoir est sans limites.*

*De Tombouctou à Kouroussa
Le fleuve t'apporte du sel
De l'or et des esclaves.*

*Les gens de Bammaḳo et de Kita
Ont dit : « Nous ne le connaissons pas. »
Tu les as obligés à payer l'impôt.
Leurs plus belles vierges
Ils les ont amenées devant toi.*

*De cela les fils de tes fils
Se souviennent!
Et qui ne te connaît pas
Sa cervelle est gluante!*

*Il y en a qui ont de l'honneur,
Il y en a qui en manquent...*

Tous les hommes ne sont pas semblables!

Et maintenant le griot dominait ces êtres accroupis et courbés autour de lui. Sur leurs têtes, avec la fumée de la forge, passait l'ombre pesante de la fatalité qui avait écrasé leurs ancêtres sous le joug de leurs rois, et les maintenait encore sous la

tutelle des maîtres aux oreilles rouges. Dans leur cœur revivait le souvenir des guerres, où le butin récompensait les fatigues, où le plus fort prenait le droit de faire travailler le vaincu pour satisfaire durant toute sa vie les besoins et les plaisirs du vainqueur, et aussi le rappel des conquêtes où l'on ne payait les femmes qu'avec du sang.

C'étaient des siècles d'aventures qui avaient eu pour théâtre le champ illimité de ce quartier de l'Afrique, ses plaines et ses forêts, ses fleuves et ses montagnes : c'étaient des âges de domination et d'épopée, où des hommes s'étaient levés, capables de créer et de maintenir des empires, que les vingt-une cordes de la *cora* évoquaient en ce moment, quand... un homme botté et porteur des insignes du Gouvernement se pencha et passant la tête sous le chaume de l'abri :

— Biram, dit-il, après avoir salué, le Commandant dit qu'il t'appelle pour réparer la grande porte en fer de sa maison.

— Konaté, répondit le forgeron avec lenteur, il est tard : dis-lui que je viendrai demain matin.

Tous se levèrent : le charme était rompu.

— Tu iras, Tolé, n'est-ce pas vrai ? dit en souriant le vieux sergent retraité.

— Quel moyen de faire autrement ? N'as-tu pas toujours entendu dire qu'aimer le roi est bien, mais que le roi t'aime c'est encore mieux !

Dans la monotonie des cultures et des occupations ménagères, la saison des pluies s'acheva ; et avec elle finit la lutte incessante dans les champs contre les mauvaises herbes qui montaient silencieusement le long des tiges de mil, entre les lianes des haricots, à travers les branches rampantes des arachides : lutte aussi contre les arbustes qui repoussaient avec tenacité, plus verdoyants que jamais, comme si la forêt voisine, jalouse de son domaine, eût sans cesse renouvelé les petits combattants que la hache de l'homme avait abattus.

Les canards et les oies sauvages, les sarcelles et les biganons au plumage multicolore, habitants des rizières, avaient commencé leur migration vers des contrées où l'eau du ciel tombait encore.

Dans la maison des Cissé, en attendant la récolte, chacun s'occupait des jardins de manioc, d'oseille et de cotonniers, à l'entour des cases. Le jeune frère de Diato passait ses journées sur un mirador au milieu des champs, occupé à chasser les singes maraudeurs et effrontés. La vieille mère

ne s'éloignait plus de la maison et surveillait les trois femmes de son fils.

Un matin, Kiniali, la seconde, décortiquait le riz, tête et torse nus : la sueur dégouttait sur l'agitation des seins et ruisselait entre les omoplates pour se perdre dans l'étoffe des pagnes :

— Mère, dit-elle à Binta, je soulève le pilon à en mourir : où est donc Tioro ?

— Elle est allée se faire tresser les cheveux, répondit la vieille : laisse-la, elle n'est pas loin d'accoucher, car son ventre est lourd.

— Et Sona ?

— Elle est chez ses parents.

— Pour dire la vérité, mère, je suis seule à travailler ici !

— Toutes ont leur travail, Kiniali, et n'oublie pas que la favorite de la perdrix comme sa vieille épouse, si elles ne grattent pas la terre, toutes deux ne tardent pas à maigrir.

— Est-ce parce que je n'ai pas donné d'enfant à Diato que vous me méprisez tous ici ? Parle, mère.

— Par la vérité toute blanche, c'eût été mieux pour toi : quand un arbre te jette un pain, dès que tu le pourras tu repasseras sous ses branches : c'est ainsi que parlent nos anciens.

— Que j'en perde la vie ! dit la jeune femme en s'appuyant sur son pilon, je ne comprends pas vos fables. Je fais ce que je peux et j'ai employé

tous les moyens. Au mépris que je mange ici je préfère le retour chez mes parents : je ne manquerai pas d'un homme qui m'attachera.

— Alors... dit Binta en levant brusquement la tête, tu rendras la dot?

Kiniali, sans répondre, se remit à piler le riz : puis elle versa le contenu du mortier sur un plateau de paille tressée, et l'élevant en l'air à bout de bras, par secousses, elle laissa tomber dans unealebasse le grain que le vent séparait de sa balle.

Quand elle eut fini, sans plus faire attention à sa belle-mère, elle rangea la calebasse, le mortier et le pilon, et s'en fut se coucher dans sa case.

— Les femmes d'aujourd'hui ont un caractère, grommela la vieille : de notre temps personne n'osait toutes ces choses.

Devant elle l'enfant de Sona jouait, se roulait par terre, tirait les poils du chien jaune étendu au soleil, et lançait à la volaille des débris de bois ou des poignées de sable. Une poule, pour défendre sa couvée affolée par la provocation, se précipita sur lui, la plume hérissée : effrayé, il se réfugia entre les jambes de la vieille.

A ce moment Tioro, les tresses de sa chevelure luisantes d'huile et de beurre, entra dans la cour.

— Le soleil est haut, dit Binta, et le linge n'est pas lavé. Ne crains-tu pas la colère de Diato?

— Je crains notre maître, dit la fille des

Sérères, mais je l'aime aussi : ajouté à cela qu'il n'a pas le droit de me montrer mauvais caractère : je vais lui donner un enfant sans pareil.

— Kar! sur l'enfant, interrompit la grand' mère.

— Je ne suis pas semblable à cette fille des Diolas qu'il a prise et qui ne peut même pas enfanter une fille.

— Tout est dans la main de Dieu, dit Binta, et ça ne t'empêche pas de laver le linge.

— J'irai, mère, mais je ne suis pas seule à la maison pour cela.

Et chargeant sur sa tête un panier rempli, elle ajouta à mi-voix :

— Tu lui diras que je voudrais un mouchoir de tête comme celui de Sona.

— Il fait ce qui lui plaît, dit la mère.

— Mon espoir est en toi, dit en partant Tioro, pour flatter la vieille.

Lorsque Sona revint de chez ses parents, son fils se pendit à ses pagnes en implorant des petits biscuits que vendent les marchands dans les boutiques.

— Le temps d'allumer le feu pour la cuisine est arrivé, dit la mère de Diato après avoir demandé des nouvelles de la maison des Dramé, et le soleil commence à être chaud.

— J'arrive, dit Sona : mais ne penses-tu pas

qu'elles auraient pu s'occuper de préparer la chaudière, le feu et le poisson?

— Ne te fâche pas, dit Binta, j'ai fait nettoyer le riz par Kiniali, et tu trouveras sur le toit du grenier à mil, sous un panier, une moitié de poisson séché; cela nous suffira pour le repas du matin. Chacun sait que c'est toi qui as la main la plus habile.

— Oui, mais ce n'est pas moi que l'on soigne le plus à la maison.

— Ne pleure pas, Sona, dit la vieille en plaisantant, les larmes ne font pas une bonne sauce.

L'ombre avait dépassé l'aplomb du toit des cases, lorsque Diato acheva son repas et sortit. Ses trois femmes et sa mère mangeaient ensemble sous un auvent dans la cour : près d'elles, l'enfant suçait ses doigts trempés dans une bouillie de mil sucré, et son ventre tout nu, posé sur deux jambes grêles, ballonnait davantage quand il eut épuisé sa calebasse.

L'arrivée d'une femme de Saint-Louis, venue en pèlerinage auprès d'un marabout fameux de la région, avait longuement agité les cervelles féminines :

— Avez-vous vu comment elle noue ses pagnes? et comment elle porte son m'boubou en travers, les pointes devant et derrière? En vérité ces femmes ont l'audace de changer les habitudes.

— Les ceintures de perles ne se portent plus chez eux, je l'ai entendu dire. Elles attachent maintenant des chapelets de racines de senteur.

— Et les trois petits paniers en fil d'or de son collier! celle qui ne les a pas vus n'a rien vu, que j'en perde la vie!

— Oui, mais ce sont des richesses qui donnent ces bijoux; et nos forgerons ne pourraient pas les fabriquer.

— Et ces nouvelles teintures à l'indigo! En vérité les gens des villes savent travailler!

Et les babillages continuaient sans arrêt. Tantôt il était question de la façon de nouer un mouchoir de tête et de porter une écharpe de cotonnade teinte, tantôt les quatre femmes passaient gravement des bagues et des bracelets aux étoffes dont les dessins piqués, faufileés, froissés ou chenillés agrémentaient le fond bleu indigo, pour finir au prix de la viande ou du poisson, et au nouveau flacon de parfum déballé dans les factoreries.

Oubliant ainsi leurs préoccupations et leurs inquiétudes, leurs travaux, et même pour un instant leurs rivalités, elles se passèrent l'unique pipe de la mère, puis chacune s'allongea sur les nattes et s'assoupit dans la chaleur.

A défaut des richesses perdues, les trois femmes de Diato attireraient souvent dans la cour de sa maison les jeunes gens de la ville qui viennent palabrer, comme ce soir, après les repas, durant les nuits sans lune.

Tandis que là-bas, sur les champs et sur le fleuve, les étoiles répandent une lueur crépusculaire, ici, l'ombre des grands arbres étend un voile sur la vie nocturne, favorise les rencontres, les conversations furtives aux carrefours et invite aux interminables discussions les visiteurs assis sur les nattes et les tabourets des amis.

— Sona, je dormirai ce soir dans ta case, dit à mi-voix le maître en passant à côté de sa première femme.

— Je t'attendrai, mon oncle, répondit-elle.

Tioro, le corps alourdi par l'enfant qui allait venir, s'était retirée chez sa belle-mère, saluée par toute l'assistance comme une personne déjà respectable.

Le jeune Madiké, accroupi auprès de Kiniali, lui disait à voix basse :

— Que je meure ce soir s'il y a dans le pays une femme qui te surpasse : tu es ici la première, et mon esprit court après toi la nuit et le jour.

— Ne te moque pas de moi, mon cousin, minaudait la jeune femme. Ici on ne fait pas attention à une fille de Diolas : ne te moque pas de moi, Madiké.

— Celui qui te méprise n'a pas d'honneur, reprit le jeune homme : quand la nuit sera sombre et que tous seront couchés, je viendrai dans ta case.

— Ne fais jamais ça ! Je crains Diato, il y aurait du malheur.

— Je viendrai, et tu dénoueras l'attache de la palissade, derrière ta courette.

— Tu as de l'audace, mon cousin, dit la femme d'une voix plus faible, mais ne fais pas ça !

— Je viendrai, dit simplement Madiké.

Et après avoir partagé quelques noix de kolas avec Diato et les assistants, il sortit, dans le froufrou de son m'boubou, abandonnant derrière lui l'odeur du parfum à la mode.

Aussi prudent que soit un homme en passant à travers une clôture, même dénouée, il fait plus de bruit que le serpent dans l'herbe ou le porc-épic qui rentre dans son trou ; les vieilles lames de bambou n'ont plus la souplesse du bois frais, et

quand une d'elles se brise, elle peut troubler le sommeil des vieillards léger comme la fumée dans l'air du matin...

La mère de Diato se leva du lit de nattes où elle reposait avec Tioro, et sans déranger celle-ci, secoua son jeune fils, en lui disant :

— Fais vite, va dire à ton grand frère que quelqu'un est entré dans la maison.

— N'est-ce pas un génie, mère? demanda le jeune homme en se frottant les yeux.

— Lève-toi, je te dis, les génies ne cassent pas les bambous des palissades.

Elle suivit son garçon peu rassuré qui s'était armé d'un gourdin, et alla gratter à la porte de Diato. Celui-ci parut un instant après :

— Diato, je pense que quelque chose est entré dans la maison; je ne veux pas mentir, dit la vieille qui avait observé les assiduités de Madiké autour de la deuxième femme de son fils, mais je ne voudrais pas que ton honneur fût gâté devant mes yeux.

Et pour mieux marquer sa pensée, elle ajouta :

— Tioro est couchée dans mon lit; elle dort.

Un pagne léger noué autour des reins, une trique à la main, Diato sortit. Avec son frère, il fit le tour des cases et de l'abri des volailles : puis il revint à la porte de Kiniali, gratta, appela, et comme rien ne répondait, il repoussa la fermeture de bois tressé. Il allait entrer, quand un grand

coup de tête le renversa sur le dos et une ombre s'élança hors de la case : pas assez vite néanmoins pour que le gourdin du frère de Diato ne s'abattît sur la nuque de l'assaillant.

L'homme tomba avec un gémissement sourd. Mais ni un coup de trique, ni un coup de tête ne viennent à bout d'un Noir de l'intérieur; les deux hommes se relevèrent; le dernier chercha instinctivement une arme autour de lui et, n'en trouvant pas, tenta de s'échapper de la maison.

Il courait en tous sens, courbant la tête pour la protéger, ne voyant plus dans son affolement l'ouverture qui lui avait permis d'entrer.

Et l'on entendait dans la nuit le piétinement des hommes sur le sol de la cour, et, sur les épaules et les reins du fuyard, le bruit mat des coups comme celui que font les pierres en tombant dans l'eau. L'un retenait ses cris de douleur pour ne pas se trahir, les autres taisaient leurs jurons afin de ne pas révéler aux voisins l'infortune de Diato.

Enfin l'homme fléchit : il allait tomber quand, apercevant un endroit faible de la palissade, d'un sursaut de tout son être, il s'élança droit devant lui, la traversant comme une charge de fusil. Il abandonna aux bambous des morceaux de peau et de vêtements, mais quand il tomba à plat ventre dans la rue, la fuite en terrain libre lui parut à cet instant une félicité.

— Laisse-le, dit Diato à son jeune frère qui

voulait le poursuivre, il ne se promènera plus du côté de ma femme.

Et il entra dans la case de celle-ci :

— Qui était cet homme ? demanda-t-il.

Kiniali, assise à terre, ne remuait pas.

— Si tu ne réponds pas, je te battraï, toi, ton père, ta mère, tes grands-parents et ceux qui les ont enfantés !

— Diato, n'insulte pas mes parents ! Tu as le droit de me tuer si tu veux, je ne le refuse pas : mais n'insulte pas mon père et ma mère !

L'homme perdit toute retenue : il prit la femme par les tresses des cheveux, la renversa à terre, et à travers les coups, elle criait : Pardonne-moi ! Je ne sais pas ! je ne le ferai plus ! Ouai, ma mère ! ma mère...

Il était depuis longtemps sorti, la peau frémissante de colère, que des gémissements et comme une plainte d'enfant filtraient encore à travers les cloisons de la case.

Les chiens réveillés aboyaient, et les voisins disaient : « Il doit y avoir des fâcheries dans la maison des Cissé ! »

Le lendemain et les jours suivants, le voyageur que Diato eût hébergé dans sa maison n'aurait pu soupçonner la scène de cette nuit où l'honneur des Cissé fut en danger.

Les travaux des champs étant achevés, Diato alla comme d'habitude palabrer sur la place publique, et les femmes reprirent leurs occupations respectives, faisant tour à tour la cuisine sous la surveillance de la mère.

Quand ce fut le jour de Kiniali, elle s'en fut à l'heure du marché, dans le quartier des Diolas; après avoir salué les gens d'une maison où elle venait d'entrer, elle s'assit auprès d'une femme dont les membres desséchés et la tignasse blanche et crépelée disaient les saisons sans nombre pendant lesquelles elle avait rendu des oracles et distribué des remèdes :

— Grand'mère, dit la jeune femme après lui avoir glissé dans la main une pièce de monnaie, la honte me tue : mon mari me bat parce que je n'ai pas d'enfant, et ses autres femmes ont jeté

sur moi le sort qui l'éloigne de mon lit : il ne me veut plus, et je le veux encore. Rien ne t'est caché : donne-moi ce qui me ramènera son cœur et son esprit. Je suis une fille de la même mère que les enfants de votre tribu : cela aussi tu le sais.

« Aide-moi, grand'mère, si tu me laisses, que ferai-je ? Tu sais le chemin qui le conduira dans mon champ ; ce que tu me demanderas, je le donnerai ! »

Elle dit, et la vieille qui était si près de la mort qu'elle en devait déjà connaître les secrets, alla dans un coin de sa case, rapporta à Kiniali une poudre pliée dans une feuille verte, et murmura :

— Va, tu mettras cette poussière dans le premier plat de mil que tu feras cuire : celui qui en mangera te désirera, et tes ennemis deviendront tes amis...

L'esprit des très vieilles gens est voilé par les ans, leurs yeux sont obscurcis et troublés par la fumée des cases qui durant toute leur vie les fit pleurer, et tremblantes sont leurs mains. L'antique sorcière, qui préparait les plantes magiques au pouvoir propice ou maléfique, se trompa-t-elle de poudre ? le fait est assuré que toute la maisonnée des Cissé fut prise de graves malaises après un certain repas de mil assaisonné de courges et de poisson.

Seul le fils de Diato y échappa, car ce ne sont pas là, de toutes manières, des aliments pour enfants.

La mère Binta ne put supporter la souffrance : avec les vomissements par lesquels ses vieilles entrailles essayaient de se libérer du poison, son souffle s'échappait et l'abandonnait.

Lorsqu'un bananier a donné ses fruits durant son unique saison, que le cœur et le pied sont envahis par la corruption, il suffit du poids d'un oiseau pour le faire écrouler dans le jardin : ainsi la mère de Diato fut abattue par le mal qui indisposa seulement le reste de la famille.

Quand ses pauvres jambes ne purent la supporter, elle appela son fils, se traîna avec son aide jusqu'à sa couche de bambous et de nattes, demanda ses pagnes et s'en enveloppa entièrement des pieds à la tête, comme pour dérober à la vue d'autrui sa dernière infortune. Puis elle se tourna vers la muraille de la case, et sans un mot, soumise à la fatalité, elle attendit que la mort vint la prendre pour l'emporter dans le monde où les Fati, ses ancêtres, l'avaient précédée.

Dans la maison des Cissé, depuis que la vieille avait disparu, les regards s'évitaient : les paroles, devenues plus rares, étaient empreintes d'une politesse affectée et d'une retenue régulière. Mais Sona

ne se séparait plus de son fils, et Tioro parlait d'aller accoucher chez la tante de Diato.

Kiniali vaquait aux travaux en chantant à mi-voix les mélopées qui lui rappelaient le village aux grandes cases de pisé, dont les portes sont ornées de fétiches et de cornes d'animaux sacrifiés au culte des morts. La nuit, elle revoyait les marigots innombrables qui recoupent la sombre forêt, généreuse en fruits, habitée par les génies protecteurs de sa tribu et de toute sa race : sa pensée allait aussi vers le petit *békine* à l'ombre duquel se nouent et se dénouent les destinées, et où l'on pique dans la terre l'âme de ses ennemis.

Certes, elle était plus belle que ses compagnes, mais elle n'avait pas d'enfant : elle avait essayé d'un autre moyen pour en obtenir, et elle n'avait récolté que des coups : ses rivales paraissaient triompher, car son mari écoutait sans protester les mauvaises paroles qu'à la dérobée elles prononçaient à son sujet ; et maintenant, quand elle faisait la cuisine, une d'elles s'offrait toujours à l'aider.

Un soir, qu'au moment du repas, Diato passait devant la cour de Sathio le marabout, celui-ci l'interpella :

— Viens manger avec nous !

— Je suis rassasié, père.

— Viens donc mon garçon !

— Dieu en soit loué, répondit Diato.

Et il prit place au milieu du groupe assis autour de laalebasse.

— Pourquoi ne manges-tu pas chez toi aujourd'hui, demanda le vieux Sàdhio.

— La nourriture de ma maison n'a plus de goût pour moi!

— Diato, je vais te dire une chose! Ceux qui n'ont pas la même salive ne mangent pas au même plat. Tu es âgé et ce que tu dois faire, tu le sais. Regarde notre famille, je n'ai que deux femmes, mais elles sont de ma race, et c'est la paix seule qui habite ici.

— Vieil homme, dit Diato en se retirant, tu as peut-être raison : mais le monde va de cette façon : nous n'y pouvons rien.

Il parlait ainsi, et dans son cœur s'agitaient des pensées contraires. Certes, il aurait voulu, pour la tranquillité de sa maison, renvoyer dans son pays la fille des hommes aux bracelets de fer et de cuivre; ses deux autres femmes avaient chez lui une place solide, puisqu'elles lui donnaient ce qui fait la gloire et la consolation d'un homme pacifique; mais Kiniali cultivait le riz mieux que personne et travaillait comme trois esclaves. Il savait aussi que lorsqu'il quittait sa couche, dans la fraîcheur du matin, ses sens étaient apaisés : et depuis qu'elle avait excité les désirs d'un autre, le frémissement de ses reins et de sa nuque lui donnait

l'obscurer sensation que l'esprit de l'homme n'est pas toujours le guide de sa destinée.

— Je verrai ce que je dois faire, pensait-il pour se donner du temps.

La méfiance et l'inquiétude logeaient maintenant dans la maison de Diato : avec les amulettes renouvelées et multipliées elles en habitaient chaque recoin, quand les tambours des griots annoncèrent simultanément la fête du *Gamou* et celle par laquelle les Toubabs exaltent, depuis la fin de leur guerre, la victoire remportée sur leurs ennemis, en même temps que la gloire de ceux qui sont tombés là-bas, au delà des mers.

Le monde est une enchère, a dit le poète Ma Sèni, au temps de Déthié Lao, roi du Cayor : chacun y frappe sur son tam-tam, et ses oreilles lui répètent : « Continue le plus longtemps possible ! »

Or, il est malaisé d'imaginer, ici comme dans tous les pays du monde, un meilleur moyen de célébrer le bonheur d'être vivant qu'en honorant la mémoire des morts.

Les gens des villages voisins, de toutes races et de toutes croyances, étaient aussi accourus pour fêter en même temps, par le *Gamou*, la fin des

cultures et des fatigues, avec l'espoir d'un long repos et des réalisations fructueuses de la récolte.

Durant trois jours et trois nuits les jeux succédèrent aux danses. Les courses de chevaux, en débandade, sur la piste qui entoure la ville, alternaient avec les régates de pirogues sur le fleuve, où la belle ordonnance de l'équipe victorieuse des payageurs recevait du chef des Toubabs lui-même sa récompense. Partout les coups de fusil éclataient, la cloche de la Mission tintait, les chants des marabouts appelaient avec insistance les fidèles du Prophète à la cérémonie du jour : « Louons Dieu, disaient-ils, il y eut une source abondante : les pères de nos pères et les mères de nos mères y buvaient. Dieu en soit loué ! »

Dans tous les quartiers, les instruments divers entretenaient la joie des heureux et cherchaient à en donner à ceux dont les soucis chargeaient le cerveau; les riches exultaient et se congratulaient, et les pauvres oubliaient leur misère.

Et parce que les Toubabs participaient à la fête, les joueurs de *cora* aux notes paisibles et de *bolombato* l'instrument de guerre allaient et venaient du marché à la Résidence; Diéli Mori, le chef des griots, et ses compagnons chantaient au milieu de la procession qui les accompagnait :

*Celui qui croit qu'il n'y a plus d'hommes forts
N'a pas vu la guerre au delà des mers!*

*Tant de guerriers y ont péri!
On ne peut les compter!*

*La terre est la reine des lits!
Qui s'y couche avec honneur
N'en est pas diminué.*

*Le pays ennemi a eu peur,
Il a crié ses plaintes.*

*Mais aujourd'hui les pères de nos pères
Et les grands-pères de nos morts
Se réjouissent dans leurs tombes,*

*Car on n'entend que la louange
De leurs fils
Que rien n'a étonnés!*

*Les hommes aux oreilles rouges
Ont de l'audace,
Mais ils nous ont appelés!*

*Le lion fait sa chasse,
La panthère aussi poursuit son gibier.*

*Ils ne sont pas du même sang,
Mais chacun a son courage.*

*Les hommes aux oreilles rouges
Nous ont appelés;
Le matin où leurs ennemis nous ont vus
Ils se sont enfuis à en mourir!*

La foule s'exaltait, les piétinements des danses

martelaient l'avenue, et quand les instruments s'arrêtaient les femmes accompagnaient les danseurs de battements de mains rythmés.

Et les griots reprenaient sur un ton suraigu :

*Nos mâles ont quitté leurs cases!
Ceux qui ont osé les regarder en face
Dans la bataille,
Ont fait pleurer leurs mères!*

*Les forgerons de médailles, qui sont à Paris,
Se sont fatigués à en être malades;
De leur travail,
Les poitrines de nos hommes sont chargées!*

*Regardez les cimetières de Tougheul :
Beaucoup d'honneur y est couché!*

*Mais la joie fait frémir la terre
Qui recouvre ceux qui dorment là-bas!*

Sur la place publique, les jeunes gens et les enfants jouaient à la course au sac, au jeu du baquet et autres amusements introduits dans le pays par les Toubabs. Mais la faveur de la foule allait aux jeux des aïeux, qui les ramenaient à l'origine des temps où la brousse abritait également les Génies, les hommes et les bêtes.

Les cris de frayeur n'étaient qu'à demi simulés que poussaient les femmes et les enfants quand l'homme-lion paraissait dans une rue ou sur une

place. Tout en lui était fait pour effrayer : presque inconscient, transformé en bête fauve, la bave aux lèvres, les yeux hors de l'orbite et injectés de sang, il paraissait en effet que sans les liens qui l'attachaient par la ceinture à ses deux gardiens, il eût dévoré tout imprudent attardé sur sa route; et les audacieux qui ne se souciaient pas de son passage, étaient meurtris de coups par l'homme déchaîné, auquel la coutume interdisait de répondre.

Ailleurs, c'était le *Kankouran*, inconnu entièrement revêtu d'une toison fauve de lianes effilochées qui, armé de sabres, semait la terreur dans un quartier. A sa vue, tous se cachaient dans les fossés, derrière les arbres et les palissades, faisant le vide devant l'être que la volonté du Chef avait, pour un jour, transformé en Puissance de la forêt.

Tous ces divertissements laissaient Kiniali indifférente auprès de sa case; son esprit était loin de la fête et rien pour elle n'avait d'attrait : la honte d'être stérile l'écrasait et le désir de garder dans sa couche la préférence de Diato ne lui laissait plus de répit.

Ce que ne peut faire une faible femme éloignée des siens, les Esprits qui parlaient à la vieille sorcière le pourraient sans doute.

La nuit venue, elle sortit...

— Grand'mère, dit-elle en s'asseyant, je ne sais pas si j'ai fait ce qui était droit, mais quand je t'ai quittée, le malheur est tombé sur notre maison.

— Tu ne les crains pas assez, c'est pour cela qu'ils ne t'ont pas écoutée.

— Pardonne-moi, grand'mère, dit la jeune femme en augmentant l'offrande, ce que tu me diras de faire, je le ferai!

Elles se levèrent, et la jeune aidant la vieille, se dirigèrent vers le cimetière des Mandingues, où les corps sont enterrés presque à fleur de terre, défendus contre les hyènes par des buissons d'épines.

Au retour, la sorcière remit à Kiniali, enveloppée dans un chiffon de pagne, une omoplate arrachée à un cadavre, et quand elle eut appelé par leur nom tous les génies de la race, ceux de la tribu des Floups et ceux du Fogni, ceux qui suivent les rivières de Koumouss et ceux des Karones, maîtres invisibles de l'air et de la terre, elle dit à la jeune femme :

— Va, et prépare un riz à la viande de bœuf où tu mélangeras celle-ci : tu attacheras ces herbes à ta case, et si tu honores les Ames, je te dis que ton mari ne voudra plus te quitter.

— Tout cela est bien, et je te remercie dans mon cœur, grand'mère.

Et n'ayant plus d'argent, elle dénoua un de ses pagnes et le donna à la sorcière.

Chassée par le *Kankouran*, Sona s'était réfugiée avec son enfant chez ses parents, dans le Dramécounda; Tioro, essoufflée par une course peureuse, appesantie par la grossesse, s'était couchée dans sa case, après avoir bu un peu de lait aigri.

Quand Diato arriva chez lui, égayé par la fête, il participait à l'allégresse générale, ayant, pour les oublier, jeté le sac des soucis derrière son dos.

— Où sont donc tes semblables? demanda-t-il à Kiniali.

— Sona n'est pas encore venue et Tioro est couchée.

— Pourquoi n'es-tu pas allée à la fête?

— Si j'y étais, qui t'aurait préparé le repas? Diato, tu ne me connais plus comme tu m'as connue dans mon pays. Je n'ai plus de saveur pour toi, et c'est moi cependant qui te soigne le mieux. Mon esprit te suit et tu ne le sais pas. Je suis jeune, et toutes choses peuvent encore avoir lieu entre nous; il n'y a jamais eu de femme stérile parmi nous; cela tu peux le demander dans notre village.

— Tu dis la vérité, Kiniali, mais la faim me tue! Mangeons.

Et il s'assit devant laalebasse fumante que sa femme apporta.

« L'homme déjà accroupi est facile à faire tomber », dit le proverbe. La fatalité avait accablé Diato dans ses biens : elle prit encore place entre lui et la fille des Diolas, qu'en dehors de témoins il admit à partager son repas.

— La viande est un peu aigrie, remarqua-t-il aux premières bouchées.

— C'est la fête qui en est cause, mon oncle; les hommes s'amusent, et il y a deux jours que le bœuf a été tué.

— Cela ne diminue personne, dit Diato.

Quand ils eurent fini, il retourna sur la place publique, tandis que Kiniali, pleine d'espoirs nouveaux, allait déposer le reste du repas dans le creux d'un arbre, en offrande aux Génies, et attachait à la case du maître les herbes qui amollissent les cœurs et adoucissent les pensées.

Le soir elle put croire que ses vœux étaient accomplis lorsque Diato, revenant du village, pénétra directement chez elle, et condamna la porte derrière lui...

Dans les lueurs de l'aube, la petite ville s'éveillait. Les coqs s'égosillaient, s'appelant d'un quartier à l'autre, tandis que les chiens, ainsi remplacés dans le concert de la nuit, cherchaient, le museau à terre et la queue entre les pattes, leur nourriture du matin.

Parmi les sons les plus divers que produisaient les pilons de bois de rose écrasant le grain dans les mortiers d'acajou, quelques disciples du prophète lançaient dans l'air frais du matin des versets du Coran avec la reconnaissance formelle et répétée d'un seul Dieu et de son Envoyé.

Dans les arbres qui couvraient la ville, les oiseaux répondaient à leurs frères de la forêt et participaient à la joie toujours nouvelle de voir lever le soleil, comme si leurs yeux se fussent ouverts pour la première fois durant cette nuit même.

Tous ces bruits planaient sur les cases avec les fumées du matin, et les premiers rayons filtraient à travers les branches, quand Sona parut, suivie de son garçon; au moment où elle allumait le feu

et préparait la bouillie de semoule assaisonnée de feuilles de baobab, Diato sortit à son tour de chez sa deuxième femme.

— As-tu passé la nuit en paix, mon mari, demanda Sona.

Il ne répondit pas, se raccrocha aux pointes basses du chaume, et en titubant vint s'asseoir dans la cour.

— Donne-moi de l'eau, dit-il.

— Ouai ! n'attends-tu pas la nourriture ?

— Donne-moi à boire, te dis-je !

Et il avala rapidement le contenu de la calebasse qu'elle lui présenta.

— Ajoute encore !

Et il but longuement comme s'il avait marché depuis deux jours sur les plaines de sable givrées de sel.

— Que t'arrive-t-il, mon mari ? dit Tioro en sortant de chez elle.

— Je ne sais pas, mais mon œil n'est plus clair, et le feu brûle mes entrailles.

— Et Kiniali ?

— Elle est couchée : je crois que cette fille de dix pères a fait un malheur ! Elle est couchée : j'ai parlé et j'ai parlé encore : elle dit qu'elle ne peut pas se lever.

— Il y a un malheur, gémirent ensemble les deux femmes.

— Donnez-moi de l'eau, vous dis-je !

Quand il eut bu de nouveau, Diato s'allongea sur une natte, sous le m'bar, dans la cour.

— Il y a un malheur, répéta Tioro en sortant de la case de Kiniali.

— Ne parlez plus, filles de misérables, et allez tirer toute l'eau qui est dans le puits!

— Nous le ferons : dors et ne sois pas fâché, notre oncle!

Il s'assoupit, le corps sinueux et enveloppé de pagnes.

A côté de lui, Tioro, qui n'avait pas de famille dans le pays, s'accroupit à terre, et dénouant son mouchoir de tête elle se mit à chasser les mouches, déjà excitées par la chaleur du jour, qui gênaient le malade.

Maintenant, de la case de Kiniali, traversant les lames de bambou, arrivaient des gémissements : à mesure que le soleil montait, les plaintes de la femme s'exaspéraient, formées de mots inintelligibles par lesquels, sans doute, elle appelait à son aide les Esprits du petit « békine » perdu dans la rizière. Puis la voix se faisait suppliante quand elle implorait :

— Tuez-moi, disait-elle, mon corps brûle, le feu est dans mon sang, de l'eau, donnez-moi de l'eau!

Tioro se leva lentement, lui remplit une calabasse qu'elle déposa à sa portée et revint près de l'homme couché.

Sona était allée avertir ses parents qui arrivèrent bientôt, portant des nourritures et des remèdes : malgré les soins et les exhortations, Diato ne put rien avaler, hormis l'eau qu'il ingurgitait sans cesse dans l'intervalle de ses sommeils.

Le soir le trouva dans cet état : on dut le porter sur son lit dans la case où il passa la nuit veillé tour à tour par ses deux femmes.

Pendant quatre jours encore, Diato et Kiniali restèrent couchés, le corps ardent : toute l'eau du fleuve n'aurait pu désaltérer leur gorge, éteindre le feu de leurs lèvres desséchées.

Le vieux Sathio fut appelé, et patiemment, il essaya de chasser le mal qui dévorait Diato. Des herbes furent brûlées pour éloigner le mauvais sort, des bêtes égorgées dans la forêt pour apaiser les génies : des *khatims* furent écrits pour attirer la faveur de Dieu et de son Envoyé : des remèdes furent fabriqués, que Diato avala dans l'inconscience. Mais comme l'eau d'un torrent d'hivernage suit un seul cours, la maladie gagnait rapidement et progressait sans cesse dans les veines et les os du chef des Cissé.

Les paroles étaient rares, et, sauf pour invoquer le nom de quelque marabout puissant, les bouches ne s'ouvraient pas. En regardant à la dérobée du côté de la case où Kiniali agonisait dans la torpeur du mal mystérieux, ce que chacun pensait il évitait

de le dire : les mots laissent des traces en sortant de la bouche, et les paroles sont le commencement d'un acte qui peut attirer le malheur sur sa propre tête.

Aussi, lorsque le corps de la fille des Diolas fut refroidi, ce fut pour tous un soulagement, et l'espoir revint dans les cœurs quand les hommes de la tribu de Kiniali emportèrent le cadavre dans la nuit.

Mais Diato lui-même était désigné pour la mort ; malgré les remèdes et les *térés*, les sacrifices et les *khatims*, les offrandes et les prières, il ne sortit de son abattement que pour demander à boire. Même la science du guérisseur toubab, appelé trop tard, fut impuissante à triompher du poison qui s'était répandu dans le sang et le décomposait lentement.

Par instinct, le mourant se débattit encore quelque temps contre l'intruse qui venait prendre son souffle. Puis, en silence, aidé de ses proches, comme lui résignés à la destinée, il ramena les pagnes de sa couche, s'en enveloppa entièrement, et se retourna contre la paroi de la case. Le sixième jour, vers midi, la fièvre qui consumait son corps l'abandonna avec la vie.

Dans la même soirée, le père de Sona, au milieu des lamentations des femmes, enveloppa le cadavre

de cotonnades blanches, lui laissant à l'oreille l'anneau d'or de sa mère, et les hommes du clan l'emportèrent en courant au cimetière, en dehors de la ville.

Les vautours, offrant leurs services, allaient et venaient lentement au-dessus du cortège poursuivi par le tourbillon des mouches qui avaient déserté le marché...

Avec la nuit, un couple d'hyènes vint relever ces étranges et derniers amis de la garde qu'ils montaient, la tête engoncée dans les coudes de leurs ailes, autour du tumulus de sable bordé de mottes de terre et recouvert de branches épineuses, qui marquait la place où dormait le fils des Cissé.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	7
I ^{re} PARTIE. — <i>Sona</i>	13
II ^e PARTIE. — <i>Kiniali</i>	99
III ^e PARTIE. — <i>Tioro</i>	161
IV ^e PARTIE. — <i>La destinée</i>	202

IMPRIMÉ
POUR ALBIN MICHEL
PAR
L'ASSOCIATION LINOTYPISTE
PARIS, 23, RUE TURGOT-IX^e, PARIS

011047

UNIVERSITY OF VICTORIA
Library
VICTORIA, B.C.

